



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

LES ANNALES
DU
THÉÂTRE
ET DE LA MUSIQUE

OUVRAGES DE MM. ÉDOUARD NOËL ET EDMOND STOULLIG

Les Annales du Théâtre et de la Musique, douze volumes (1875-1886), avec préfaces de MM. FRANCISQUE SARCEY, VICTORIEN SARDOU, EDMOND GOT, ÉMILE ZOLA, HENRI DE LAPOMMERAYE, VICTORIN JONCIÈRES, HENRI FOUQUIER, ÉMILE PERRIN, CHARLES GARNIER, HENRI DE PÈNE, CHARLES GOUNOD et JULES BARBIER.

OUVRAGES DE M. ÉDOUARD NOËL

Les Fiancés de Thermidor, roman historique.

Une Mélodie de Schubert, nouvelle, avec illustrations de M. GEORGES CAIN.

Marianne, comédie en un acte en vers (CASINO DE NÉRIS).

Un monsieur qui a bien diné, comédie en un acte, en vers (Gymnase).

David Teniers, comédie en un acte, en vers, en collaboration avec M. LUCIEN PATÉ (Odéon).

Coup double, comédie en un acte, en prose (Th. Déjazet).

Le Singe d'une nuit d'été, opérette en un acte, musique de M. GASTON SERPETTE (Bouffes-Parisiens).

Le Roman d'un jeune homme chauve, comédie en un acte, en prose (Renaissance).

Mains liées ! comédie en un acte, en prose, en collaboration avec M. JOACHIM DERRIAZ (Variétés).

L'Employé, scène en prose, dite par M. COQUELIN cadet.

ÉDOUARD NOEL ET EDMOND STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES
= DU
THÉÂTRE
ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE PRÉFACE

Par M. Jules CLARETIE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TREIZIÈME ANNÉE

(1887)

PARIS

G. CHARPENTIER ET C^{ie}, ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1888



H.

302144

V9A.101. 10710

IL Y A CENT ANS

I

Il y a cent ans, la Comédie-Française, qui comptait déjà plus d'un siècle d'existence, venait de perdre, coup sur coup, Lekain, Bellecour, les deux Prévilles — retraités en 1786, à Pâques, en même temps que Brizard ; — elle voyait disparaître ses gloires passées ; elle venait même d'ensevelir une de ses espérances, cette gentille M^{lle} Olivier, à la fine beauté anglaise qui mourait après avoir soupiré le fredon de Chérubin ; — et les amateurs de théâtre hochaient la tête en disant : « Tout s'en va ! » lorsque, vers la fin de l'année 1787, un jeune acteur inconnu, le premier élève de l'École de Déclamation fondée l'année précédente et qui avait eu pour professeur Dugazon, un comique, dé-

buta, sans fracas, dans une tragédie de Voltaire. Ce jeune acteur s'appelait Talma.

On ne faisait point alors grand tapage autour du nom des débutants, et la chronique n'essayait point, par quelque indiscretion touchante ou piquante, de gagner le public à leur cause. La *Gazette* disait tout simplement — comme, par exemple, le *Journal de Paris* à la date du lundi 1^{er} janvier de cette année 1787 :

« L'actrice nouvelle jouera le rôle d'*Andromaque*. »

L'actrice nouvelle et c'était tout ! L'actrice nouvelle « en attendant la 94^e représentation de la *Folle Journée*¹ ».

Pour Talma — ce Talma qui devait révolutionner l'art dramatique — on fit de même, et, le 21 novembre 1787, le *Journal de Paris* annonçait ceci : « Un acteur qui n'a paru sur aucun théâtre débutera par le rôle de Séide dans la tragédie. »

On donnait, ce soir-là, à la Comédie-Française, la seconde représentation de *Rosaline et Floricourt* et *Mahomet*.

1. Il est à remarquer qu'au siècle dernier, les amateurs de théâtre accourant volontiers pour « l'acteur nouveau » ou « l'actrice nouvelle », tout début était, pour le théâtre, une source de profit et souvent une ressource. Quand le répertoire languissait, on donnait un début, et le public arrivait. C'est le contraire, aujourd'hui, le public ne demande guère, en fait d'œuvres, que de l'inédit, et en fait de comédiens que des talents consacrés.

Le lendemain, le *Journal de Paris* jugeait l'acteur nouveau en onze lignes :

« Le jeune acteur qui a débuté hier par le rôle de Séide dans la tragédie de *Mahomet* annonce les plus heureuses dispositions : il a d'ailleurs tous les avantages naturels qu'il est possible de désirer pour l'emploi qu'il a choisi ; taille, figure, organe ; et c'est avec justice que le public l'a applaudi, surtout dans les trois premiers actes. Le quatrième exige un abandon et une pantomime rarement à la portée d'un débutant ; mais nous croyons qu'avec du travail cet acteur peut espérer de brillants succès. »

Le 1^{er} décembre — neuf jours après, car les débuts étaient fort précipités, au dernier siècle — le « nouvel acteur » après avoir joué le jeune Bramine dans la *Veuve du Malabar* de Le Mierre, Euphémon fils dans l'*Enfant prodigue* de Voltaire et Valère dans l'*École des Maris*, sans compter Nérestan dans *Zaïre*, est enfin désigné à l'attention publique. C'est « le sieur Talma ». Oui ; la critique lui fait l'honneur d'imprimer son nom. Elle le juge, mais elle le salue. Il prononce bien, il est simple, naturel, il n'imité personne, il manque un peu de chaleur et de force, il n'a point l'art des préparations et des temps, mais il est quelqu'un.

Cet avènement de Talma est resté une date dans l'histoire de la Comédie, et si l'on célébrait les débuts des comédiens illustres comme on fête les

die ? Rachel devait venir cependant et la faire revivre.

« Si nous perdions Lekain, disait La Harpe, l'art de la bonne déclamation serait à peu près perdu pour la scène française, où il n'y a plus de grands talents tragiques et où l'on ne connaît plus en général que le bredouillage et les convulsions. »

« Dans la tombe de M^{lle} Rachel, qui vient de mourir, écrivait, le 9 janvier 1858, le rédacteur en chef du *Réveil*, A. Granier de Cassagnac, va descendre pour longtemps, profondément assoupie, sinon morte, la tragédie française. »

Et Dumas père, quelques années auparavant, parlant non plus de la tragédie, mais de la comédie même, s'écriait, dans un accès de découragement assez singulier chez cet inventeur de comédiens :

« De la grande comédie, il ne reste qu'une grande comédienne, M^{lle} Mars. En vain voudrait-elle transmettre le feu sacré qui doit s'éteindre avec elle. Elle fera des élèves peut-être, mais ne se préparera pas de rivale ; on lui succédera, mais on ne la remplacera point. Que la Comédie-Française garde donc avec amour ce diamant, car *c'est le dernier de la mine.* »

Eh ! non, il n'y a pas, en art dramatique, de dernier diamant ! Il y a d'autres diamants, une autre façon de les sertir, de les monter, de les montrer, mais la mine n'est jamais épuisée. Et d'ail-

Et c'est ainsi qu'on a toujours essayé d'écraser le présent sous les pierres du passé. L'habitude ne date pas d'hier. Il y a cent ans — je m'arrête à cette année 1787 qui correspond au volume présent des excellentes et précieuses *Annales* de MM. Noël et Stoullig — il y a cent ans, un amateur de théâtre, dans une lettre signée *Theatricus* et envoyée au *Journal de Paris* du 31 octobre 1787, protestait déjà contre cette manie qu'ont tous les hommes de jouer le rôle du *laudator temporis acti* :

« Je vois, Messieurs, écrivait *Theatricus*, que, dans le monde comme dans les journaux, on se plaint tous les jours de la décadence du théâtre. Il semble qu'il n'y ait plus de vrais talents ni parmi les auteurs, ni parmi les acteurs, et que le goût du public soit, en tout point, égaré ou perverti. Or, il y a quarante ans et plus que je suis le théâtre et que j'y observe les réputations et les succès. De tout temps j'ai vu des comédies de mauvais genre attirer plus de monde que celles de Molière ; des pièces tomber tout à plat à la première représentation et se relever avec éclat à la seconde ; des ouvrages médiocres reçus avec transport dans la nouveauté et abandonnés à la reprise. J'ai vu, parmi les comédiens, les acteurs à la mode faire approuver leurs défauts et les perpétuer dans leurs imitateurs ; les meilleurs sacrifier volontairement la justesse et la vérité au bruit momentané des applaudissements ; les *doubles* constamment

sur l'art et, je le répète, que le soleil ne se lèverait plus jamais, *never, ô never more !*

En politique, les hommes n'aiment que les soleils levants ; est-ce pour se faire pardonner qu'ils n'applaudissent franchement, en art, que les soleils à leur coucher ?

Dans son *Histoire des Salons de Paris*, M^{me} d'Abrantès, après avoir rappelé les souvenirs de Fleury, de M^{lle} Contat, de Dazincourt, — ce Dazincourt qui racontait, dit-elle, si joliment l'histoire du comédien passant une audition en zézayant et avec un bras d'osier, — pousse des *hélas !* quand elle compare le temps passé au temps présent. Ah ! que la Comédie-Française est loin de ce temps-là !... Et M^{me} d'Abrantès sort, en écrivant tristement cette élégie, d'une soirée passée rue de Richelieu, où elle a vu, avec quelle tristesse ! des comédiens médiocres qui s'appelaient — devinez comment ? — Samson, Régnier, Geffroy, Monrose ! En vérité, la duchesse était fort difficile. Mais quoi ! il en est et il en sera toujours ainsi : je ne saurais trop le répéter, et *Theatricus* l'a fort bien dit, il y a cent ans : — Les meilleurs et, dit-on, les seuls acteurs sont les comédiens d'hier, ceux qu'on n'a plus. « Connûtes-vous feu Dozainville ? » demande un personnage de comédie que jouait comiquement Henri Monnier. *Feu Dozainville* est toujours l'acteur regretté, celui qu'on a connu et que les générations nouvelles ne connaissent pas.

zèle. *Cette décadence du génie scénique* serait un mal sans remède. »

Non ! Et je crois même, à dire vrai, que cette décadence est tellement chronique que la maladie doit à la fin prendre un autre nom. C'est transformation et non décadence qu'il faut dire. On a trop répété, et sur tous les tons, que le théâtre se meurt. Ce qui est bien certain, c'est que la passion du théâtre ne meurt pas. Elle ne mourra jamais en France et, — pour ne parler que des comédiens, — quelle que soit la faiblesse évidente des concours de ces dernières années au Conservatoire, on peut affirmer que, dans une période de vingt ans, les professeurs ont donné d'excellents et d'éminents artistes à l'art dramatique. Et, au total, s'il se produit dix comédiens supérieurs en vingt années, c'est énorme. Additionnez le nombre effrayant de tableaux que nos peintres exposent tous les ans au Salon, sans compter ceux qu'ils envoient aux vitrines des marchands et aux exhibitions particulières, et cherchez ensuite combien il *reste* de ces toiles peintes au bout de quelques années. Que de tableaux médiocres ou exécrables pour un seul que classera et cataloguera l'avenir !

Il en est de même des comédiens ; et il ne faut point énumérer tous ceux qui passent sans marquer leur trace, mais compter seulement les élus, — rares, j'en conviens, — qui ont une action sur le

à leurs travaux de couture ou de cartonnerie. Il en est cependant qui intéressent par un côté quelconque : leur jeune âge, une jolie voix, un joli visage. On les garde. On en renvoie encore quelques-uns, trois mois après, à l'examen de revision. Mais, comme tous les jurys, le nôtre pèche par excès d'indulgence, et, comme disait un des juges : « Nous en recevons trop, nous en admettons trop à concourir, et nous en couronnons trop. »

C'est la vérité ! Les élèves ne sont admis pourtant à concourir qu'après un concours préparatoire, qui a lieu un mois et demi avant les concours publics ; mais on craint toujours de fermer la carrière à des jeunes gens qui peuvent se révéler comédiens devant une salle, et on allonge terriblement les concours. Ce qui ressort, du reste, de ces concours, c'est que la tragédie, cet art éternel, subit, si je puis dire à mon tour, une *crise*.

Les œuvres subsistent, indiscutées, consacrées, marmoréennes. Mais ce qui n'existe plus, c'est le sens de leur interprétation. Tous les professeurs du Conservatoire aujourd'hui sont des réalistes, des modernes. M. Delaunay, M. Got, M. Worms, cherchent, dans l'art, la vérité et une vérité particulière. Des quatre professeurs, M. Maubant seul est ce qu'on appelle un *tragique*. Il a la tradition de cet art spécial. Il débutait à la Comédie-Fran-

çaise au temps où Rachel y entraît en conquérante.

Je ne vois pas, du reste, pourquoi on ne donnerait pas à la tragédie l'accent de vérité qui la rend, parfois, si humaine. La mélopée et le hoquet tragiques ne sont pas absolument nécessaires dans une œuvre de Racine. La connaissance du cœur humain unie à l'art de bien dire, voilà peut-être encore la meilleure façon de jouer la tragédie. Talma s'irritait volontiers lorsqu'on lui parlait de l'art de la *déclamation*, et il avait, à juste titre, la prétention de *jouer* et non de *déclamer*. Pourquoi ne jouerait-on point Cinna, Britannicus, Mithridate, en leur laissant le caractère humain et simple, et pourquoi ne ferait-on pas couler du sang, notre sang, dans ces statues ?

« — Je vous aime, disait à Talma Napoléon, dont le sens théâtral était singulièrement juste, je vous aime, parce que vous êtes, vous, toujours le personnage que vous représentez. Jamais Pompée, ni César, ni Auguste, si fins politiques, ne ressemblèrent à des comédiens toujours en scène et uniquement occupés de se faire applaudir. Ils parlaient et ne déclamaient pas et, même à la tribune ou à la tête des armées, ils étaient des orateurs et non des acteurs.

— Tenez, Talma, ajoutait l'empereur, vous venez souvent le matin chez moi ; vous y voyez bien des personnages ; ce sont des princesses à qui

on a ravi leur amant, des princes qui ont perdu leurs États, des rois d'hier à qui la guerre a enlevé le rang suprême, des généraux victorieux qui espèrent ou demandent des couronnes. Il y a autour de moi des ambitions déçues, des rivalités ardentes, des catastrophes, des douleurs cachées au fond du cœur, des afflictions qui éclatent au dehors. Certes, voilà bien de la tragédie; mon palais en est plein et moi-même je suis assurément le plus tragique des personnages du temps. Eh bien ! Nous voyez-vous lever les bras en l'air, étudier nos gestes, prendre des attitudes, affecter des airs de grandeur ? Nous entendez-vous pousser des cris ? Non sans doute; nous parlons naturellement, comme chacun parle quand il est inspiré par un intérêt ou une passion. Ainsi faisaient avant nous les personnages qui ont occupé la scène du monde et joué aussi des tragédies sur le trône. Voilà les exemples à suivre. »

Je trouve cette excellente leçon de théâtre dans un article du littérateur P.-J. Tissot, intitulé : *Déclamation*, écrit pour l'*Encyclopédie Moderne* de Firmin-Didot. Ce tragique et extraordinaire Napoléon eût été, on le voit, un excellent professeur de tragédie. Lui aussi, comme Talma, répugnait à accepter ce mot de *déclamation* qu'on a pourtant gravé au fronton de notre établissement national du faubourg Poissonnière : *Conservatoire de Musique et de Déclamation*.

ticuliers. Au temps du premier Empire, tout est à la tragédie. Napoléon rêve de rétablir, à jamais, l'art pompeux de Louis XIV. Et M^{me} de Rémusat explique finement pourquoi la comédie est en quelque sorte bannie alors du répertoire : « Le théâtre, dit-elle, craignait de représenter les vices ou les ridicules de chaque classe parce que toutes les classes étaient recrées nouvellement par Bonaparte et qu'il fallait partout respecter son ouvrage. — Au contraire, la tragédie, celle de Legouvé, d'Arnault, de Raynouard, de Lemercier, est partout. Les articles de Pauline de Meulan dans le *Publiciste* sont presque tous consacrés à des représentations tragiques : débuts de M^{lle} Bazin dans les *Horaces* (comme on disait alors), ou de M^{lle} Laroche dans *Cinna*; débuts de M. Colson dans *Rhadamiste et Zénobie*, et quoi encore? reprise de *Coriolan*, « de *Coriolan* et des trois unités »; d'*Héraclius* et *De l'esprit de Corneille dans la tragédie*. Que ce soit Ducis traduisant Shakespeare ou Népomucène Lemercier donnant la *Mort d'Agamemnon*, la tragédie occupe toujours le premier plan et absorbe presque toute l'attention et tout l'espace dans les études de M^{lle} de Meulan. Et l'écrivain en donne la raison ou du moins une des raisons ¹ :

« On demande souvent pourquoi de nos auteurs

1. Voyez le premier volume du *Temps Passé*, mélanges de critique littéraire et de morale, par M. et M^{me} Guizot.

Béranger écrit, dans une de ses jolies lettres à M^{lle} Pauline Béga, qu'à cette popularité de Molière les femmes seules ont fait quelques objections, mais fort timides. A dire vrai, Molière a triomphé de tout et partout. « Je l'aime, c'est mon homme, disait La Fontaine à Maucroix. — *Cet homme étonnant!* s'écriait Diderot désespéré devant le naturel, la vérité humaine de Molière.

« Il y a chez lui, écrivait l'auteur du *Neveu de Rameau*, des scènes monosyllabiques entre quatre à cinq interlocuteurs où chacun ne dit que son mot; mais ce mot est dans le caractère et le peint. Il est des endroits, dans les *Femmes savantes*, qui font tomber la plume des mains. Si l'on a quelque talent, il s'éclipse, on reste des jours entiers sans rien faire, on se déplaît à soi-même. Le courage ne revient qu'à mesure qu'on perd la mémoire de ce qu'on a lu et que l'impression qu'on a ressentie se dissipe. »

Aussi bien, c'est peut-être par cette vérité puissante, irrésistible que Molière plaît si profondément à un temps épris de vérité et passionné pour la nature ¹. Mais, au théâtre, ajoutons bien vite que la nature ne suffit pas; là comme ailleurs et plus qu'ailleurs, c'est l'art avant tout qui nous séduit.

1. La tragédie est l'art des temps d'héroïsme. Ce siècle a vieilli. « A quarante ans, disait Béranger à M^{lle} Béga, tu préféreras peut-être Molière! »

« J'ai trouvé sur mon chemin, disait la Clairon, beaucoup de jeunes auteurs et de belles dames qui pensaient que rien n'était plus facile que de jouer *Mahomet*, *Méropé*, que l'auteur avait tout fait; qu'apprendre les vers et s'abandonner à la nature était tout pour le comédien! *La nature!* que de gens prononcent ce mot sans en connaître l'étendue! Chaque sexe, chaque âge, chaque état n'en a-t-il pas une à part¹? »

Et Diderot encore, en ses *Observations sur Garrick*, se rebelle, lui, l'ami de la vérité humaine, contre la vérité littérale : « Réfléchissez, je vous prie, sur ce qu'on appelle au théâtre être vrai. Est-ce y montrer les choses comme en nature? Nullement ; un malheureux de la rue y serait pauvre, petit, mesquin ; le vrai en ce sens ne serait autre chose que le commun. Qu'est-ce donc que le vrai? C'est la conformité des signes extérieurs de la voix, de la figure, du mouvement, de l'action, du discours, en un mot de toutes les parties du jeu avec un modèle idéal ou donné par le poète, ou imaginé de tête par l'acteur. Voilà le merveilleux. »

Aussi bien Diderot exigeait-il de l'acteur le plus naturel l'art le plus complet ; et cette tête fumeuse du bon Denis réclame pour le bon comédien « l'homme à la tête froide au théâtre ». Il voulait l'acteur « spectateur froid et tranquille de la na-

1. *Réflexions sur la déclamation théâtrale*, par M^{lle} Clairon.

ture humaine »; et s'élevait contre l'inégalité des acteurs qui « jouent d'âme ».

Et ce sont, en effet, d'admirables virtuoses, mais de dangereux interprètes que ces improvisateurs d'effets. Molé jouait, un soir, devant Népomucène Lemercier, le *Jaloux* de Rochon de Chabannes. Il y était prodigieux, dans une scène surtout qui transportait la salle; et, après l'avoir entendu, Lemercier se rendit dans sa loge pour le féliciter :

— Eh bien, lui dit Molé, je ne suis pas content de moi aujourd'hui; je n'ai pas produit sur le public la même impression que de coutume; je me suis trop livré, je n'étais plus maître de moi. J'étais entré si vivement dans la situation que j'étais le personnage même et que je n'étais plus l'acteur qui le joue; j'ai été vrai comme je le serais chez moi, mais pour l'optique du théâtre il faut l'être autrement. La pièce, mon cher Lemercier, se rejoue dans deux jours; venez la revoir et placez-vous dans les coulisses. »

Lemercier s'y trouva au moment voulu et lorsqu'arriva la fameuse scène, Molé, se tournant vers lui, lui dit à voix basse : « Je suis bien maître de moi aujourd'hui et vous allez voir. » Et en effet, Népomucène Lemercier assurait à Étienne, qui raconte le fait, que Molé « avait produit, ce soir-là, une sensation beaucoup plus forte que le premier

ment une affaire de *documentation*, comme on dit aujourd'hui? Tout drame, toute œuvre littéraire, tous nos livres ne sont-ils pas la vérité vue à travers une personnalité d'artiste?

Ce qui fait vibrer, rire ou pleurer une salle n'est-il pas le seul talent de l'auteur, la façon dont il traduit ce qu'il a vu en y ajoutant ce qu'il a ressenti? La vérité stricte ne suffit en rien, ni en matière de littérature, ni en matière d'arts plastiques ou, s'il en était ainsi, encore un coup, l'objectif du photographe vaudrait l'œil de l'artiste, et la plaque chimiquement préparée serait l'égale de la palette du peintre. C'est toujours le mot, l'admirable mot de Jules Dupré, le maître paysagiste : « La nature
« n'est que le prétexte; l'art est le but. On dit cou-
« ramment : « *Bête comme un chou* » et l'on a raison;
« mais je défie qu'on dise : *Bête comme un chou peint*
« *par Chardin.* »

Or, ce qui manquait à la scène tragique de la cour d'assises, c'est un Chardin, je veux dire un maître dramaturge la mettant en œuvre, en tirant, comme d'une éponge trempée de sang, l'horreur, la terreur qu'elle contenait. Au lieu de cela, un amant insignifiant et une femme prétentieuse. En les voyant ainsi, debout tous deux, s'entreregardant vaguement sans aucun de ces sous-entendus navrés ou hideux que contiennent, à de certains moments, les regards humains, j'aurais bien défié le plus perspicace de deviner, à n'importe quel

C'était l'année fructueuse entre toutes, l'année du *Mariage de Figaro*, dont le 22 mai la Comédie-Française donne la 100^e représentation. « 100^e représentation de la *Folle Journée*, en attendant la première représentation d'*Hercule au mont OËta*, tragédie de M. Lefèvre. » Et j'imagine que les

30 pensionnaires, soit un total de 59 personnes, que la Comédie n'avait jamais atteint.

La troupe d'il y a cent ans était ainsi composée :

COMÉDIE-FRANÇAISE

Année théâtrale 1787-88.

MM.	Mlles
Molé,	Bellecourt,
Dugazon,	Dugazon,
Des Essarts,	Vestris,
La Rive,	La Chassaigne,
Dazincourt,	Suin,
Fleury,	Saint-Val, cadette,
Bellemont,	Raucourt,
Vanhove,	Contat,
Florence,	Thénard,
Courville,	Joly,
Dorival,	Devienne,
Saint-Prix,	Émilie Contat,
Saint-Fal,	Petit,
Naudat,	Laurent,
Dunaut,	Caudeille.
Grammont,	
La Rochelle.	

—
Pensionnaires.

Marsy,
Champville,
Gérard.

—
Pensionnaires.

Laveau,
Fleury,
Simon.

Du 16 avril 1887 au 8 mars 1888, il y a eu 318 représentations, dont la recette totale a été de 681,564 livres, 8 sous.

J'imagine que notre temps a plus d'un nom illustre à opposer à ces noms-là, et voici, au point de vue littéraire, pour la Comédie-Française, le bilan assez médiocre de cette année 1787, pièces nouvelles et reprises il y a cent ans :

17 janvier. *Les Deux Nièces*, de Boissy, réd. à 3 actes.

31 janvier. *La Fausse Inconstance* (Chute). — Comtesse de Beauharnais.

28 février. *Tésée*, tr. — Lemierre.

24 mai. *Hercule au Mont-OËta*, tr. — Lefèvre.

1^{er} juin. *L'École des Pères*, c. — Pieyre.

14 juillet. *L'Amour usé*, réduit à 3 a. — Destouches.

19 juillet. *Les Amis à l'Épreuve*, c. — Pieyre.

31 juillet. *Antigone*, tr. — D'Oigny.

31 août. *Le Prix académique*¹, c. — Parisau.

8 octobre. *Augusta*, tr. — Fabre d'Églantine.

20 octobre. *La Maison de Molière*², c. — Mercier.

17 novembre. *Rosaline et Floricourt*, c. — Ségur.

18 décembre. *Les Rivaux*, c. (interrompue au 3^e acte). — Imbert.

1. *Le Prix académique* est une comédie anecdotique ; Belmont et Méricourt recherchent Agathe, fille de M. Germancourt, homme riche et entiché tellement du goût des vers qu'il ne veut pour gendre que celui des deux qui remportera le prix de l'Académie. Belmont est aimé d'Agathe, mais né sans aucun talent pour la poésie ; Méricourt, dont le talent est très connu, voulant favoriser le penchant des deux amants, envoie, sous le nom de son ami, une pièce de vers au concours. C'est, avec un moindre talent de versification, quelque chose comme la très jolie et touchante pièce de Coppée : le *Luthier de Crémone*.

2. « Le deuxième acte de cette pièce a paru long et froid. »

C'est Fleury qui jouait Molière, et M^{me} Bellecourt la servante de Molière « avec cette supériorité de naturel qu'on admire en elle dans Nicole ».

II. NOUVEAUTÉS ET DEUX REPRISES AVEC MODIFICATIONS.

Remises :

- 12 février. *Olimpie*, tr. de Voltaire.
14 février. *Le Mariage fait et rompu*.
17 février. *Le Préjugé à la mode*. — De La Chaussée.
13 mars. *Le Jaloux*. — De Rochon de Chabannes.
21 mars. *L'École des Bourgeois*.
2 mai. *Coriolan*. — De Laharpe¹.
11 mai. *Briséis*. — De Sivry².
22 mai. *Zuma*. — De Lefèvre.
24 novembre. *Hamlet*. — De Ducis³.

Débuts :

- 31 mai. Laroche (Tancrède).
21 novembre. Talma (Séide).

Il y a cent ans les amateurs, las des « traces de barbarie » de la vieille mise en scène sommaire, réclament déjà plus de vérité dans les décorations, dans les accessoires. Un M. Gillet écrit au *Journal de Paris* pour se plaindre que, dans l'*École des*

1. Grand succès « Au dernier acte surtout, Mlle Contat et « M. Molé ont arraché des larmes à tout le monde. » Il y a des modes dans les pleurs.

2. *Briséis*, tragédie de Poinciset de Sivry « succès brillant », dit le *Journal de Paris*. « On croyait applaudir Homère en applaudissant le poète français. » C'est un peu bien exagéré.

3. Reprise d'*Hamlet* :

« Au quatrième acte, la scène où *Hamlet* veut faire jurer à sa mère qu'elle est innocente du meurtre de son père sur les cendres mêmes de ce père, a excité les transports les plus justes et surtout dans le commencement *dialogué à la manière sublime de Corneille*. » C'est encore le *Journal de Paris* qui parle. La critique n'était point difficile.

Femmes, Arnolphe vienne sur le théâtre placer sa chaise au milieu d'une place publique, sans craindre les voitures, pour endoctriner sa pupille. « Molière n'a point fait cette faute. Il dit, dans la pièce même, que la maison où demeure Agnès est dans un faubourg écarté, et toute l'action se passe dans une avenue qui borde la maison ; mais la décoration me montre des obélisques où je devrais voir des arbres. »

« Ces défauts sont légers, je le sais, ajoute le mécontent, ils sont faciles à réparer et c'est pour cela que je les attaque... Certainement, lorsque les têtes poudrées de nos marquis s'étalaient en spectacle à côté de celle de Joad ; lorsque Auguste déclamait les vers de Corneille en juste-au-corps noirci d'oripeaux en cravate et en perruque ; lorsque Zatime jouait au bilboquet à côté de Roxane ; lorsque des goujats en veste sale apportaient un fauteuil à Mithridate, on était bien loin de chicaner sur les décorations ¹. »

1. Il est peut-être intéressant de relire cette lettre adressée au *Journal de Paris* et qui met en avant un projet assez ingénieux. On eût pu suivre le conseil, et en joignant aux costumes les maquettes des décors, quel Musée dramatique on eût pu former depuis cent ans !

AUX AUTEURS DU « JOURNAL DE PARIS ».

Messieurs,

Il y a environ trente ans que les chefs-d'œuvre de notre scène étaient représentés dans un lieu qui conservait la forme originale des théâtres en France, c'est-à-dire celle d'un jeu de

l'hygiène des salles de spectacle, et le *Journal de Paris* publie (26 décembre 1787) un article excellent sans nul doute, mais qui paraîtrait fort arriéré aujourd'hui. La *Gazette* réclame la suppression du parterre. Plus de parterre. Les petites places à

qu'on voit les changements survenus dans les habillements de théâtre ; c'est au zèle également éclairé avec lequel il fut secondé par M^{lle} Clairon que nous devons l'établissement du costume. Ces deux acteurs l'observèrent seuls pendant plusieurs années, comme on voit aujourd'hui sur le théâtre de l'Opéra M^{me} Hubert, vêtue et coiffée à l'antique, ayant à côté d'elle des femmes de sa suite, poudrées à blanc et coiffées à *la débâcle* et en bonnets à *la Figaro*. Si Le Kain et M^{lle} Clairon ont été les instituteurs du costume sur la scène française, on doit à leurs successeurs d'en avoir porté très loin l'étude et d'avoir copié avec goût ce que les monuments antiques offrent de pittoresque. Cet éloge appartient particulièrement à M. Larive.

Il est vraisemblable que nous ne reverrons plus de luttes dans le camp d'Agamemnon ; mais la mémoire et la tradition seules ne conserveront pas les modèles de costumes de nos grands acteurs qu'il est important de transmettre à leurs successeurs.

Ne penseriez-vous pas, Messieurs, que les comédiens français feraient une chose aussi intéressante pour l'avancement de leur art qu'agréable au public, en formant un cabinet de costumes, composé de petites figures vêtues dans le costume régulier de chaque rôle ? Ce cabinet serait successivement enrichi des costumes relatifs à des pièces nouvelles. On pourrait même y ajouter des figures représentant les principaux changements qui surviendraient dans l'habillement des grandes nations, et former ainsi une histoire moderne des costumes de l'Europe ; sur le pied de chacune de ces figures serait inscrit le nom du rôle, celui de la nation à laquelle appartient le personnage, le temps où il vivait. Je vous laisse à juger, Messieurs, si cette idée mérite d'être mise sous les yeux du public, qui, peut-être, consentirait volontiers à concourir à former ce cabinet.

(*Journal de Paris*).

29 mai 1787.

quelconque ou d'attente on a crié à la décadence et prédit la mort de ce qui est immortel.

On disait du baron Taylor, lorsqu'il donnait sur notre première scène les œuvres de la nouvelle école, les drames de Dumas et d'Hugo : « Grâce à lui, les comédiens ne sauront bientôt plus jouer la comédie et ils ne savent pas encore jouer le mélodrame ! »

L'auteur d'une satire en vers, en vers classiques, s'écriait en ce temps-là :

Le Théâtre-Français touche à sa décadence !

Et il faisait dire, ironiquement, aux acteurs de la Comédie interprétant les romantiques :

Et nous damons le pion à l'Ambigu-Comique !

Or, c'était *Hernani*, c'était *Henri III et sa Cour* qu'on traitait ainsi de mélodrames de l'Ambigu.

Les auteurs mécontents ou les candidats évincés ont toujours, prête à se vider, une poche de fiel.

« *Henri III*, raconte Alexandre Dumas, était encore dans les cartons de la Comédie-Française, lorsque sept signatures furent apposées au bas d'une pétition qui demandait au roi Charles X qu'en vertu de son pouvoir royal il défendît le Théâtre-Français contre l'envahissement des novateurs ! » M. Viennet évidemment criait alors à l'abomination, à la désolation finale. Et les *novateurs* eux-mêmes, les jeunes romantiques enivrés de leur

on dira, comme on l'a dit de tant d'autres : « Après eux, ce sera fini ! »

Et rien ne finira.

Et l'humanité continuera à rire d'elle-même et à se contempler dans ses acteurs qui incarneront encore et toujours les railleries des satiriques ou les fantaisies des poètes. Et je n'ai pas vu de jour nouveau sans aurore, et je ne sais pas d'année nouvelle qui n'ait eu sa floraison et son printemps.

JULES CLARETIE.

LES
ANNALES DU THÉÂTRE
ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

L'année 1887 reste nulle au point de vue de la production dramatique : l'Opéra n'a représenté aucune œuvre nouvelle. C'est en vain qu'on a parlé de l'*Othello* de Verdi, dont la Scala de Milan avait eu la primeur. Soit que MM. Ritt et Gailhard n'aient pu offrir au compositeur les interprètes — Maurel et M^{me} Rose Caron en tête — qu'il désirait, soit que la direction ait pensé que, décidément, le dernier ouvrage du maître ne convenait pas au cadre de l'Opéra, on a renoncé à nous donner cet *Othello*. Le seul répertoire fera donc les frais des spectacles de l'année qui nous occupe. Elle s'ouvre, le 3 janvier, par la septième représentation de *Patrie*, de M. Paladilhe. Quelques jours après, M^{me} Krauss et M. Duc, indisposés, sont remplacés

par M^{lle} Dufrane et par M. Sellier dans les rôles de Dolorès et de Karloo¹.

21 FÉVRIER. — On donnait la quarante-neuvième représentation de *Sigurd*, sans autre incident qu'un entr'acte extraordinairement long avant le second acte. Une des clefs de la vapeur avait été cassée; il fallut en refaire une autre séance tenante, et l'opération ne demanda pas moins d'une demi-heure. Le public, qui ne connaissait d'ailleurs pas la cause du retard, ne traduit son impatience que par une causerie vive et animée; on se serait cru, pendant quelques instants, à une réunion publique! Le silence s'est bientôt rétabli avec le lever du rideau, et le second acte a valu une ovation chaleureuse et un rappel triomphal à M^{me} Rose Caron, qui chante toujours délicieusement le rôle de Brunehilde. La salle était suffisamment remplie : les abonnés toujours fidèles (ils adorent l'ouvrage de Reyer) et le public assez nombreux, si l'on considère que la représentation précédente se donnait à prix réduits et que la suivante était la matinée du lendemain mardi-gras.

22 FÉVRIER. — La première matinée de l'Opéra a parfaitement réussi. Bien que le prix des places n'ait pas été diminué pour la circonstance — c'était bien le tarif ordinaire — le public est venu en foule, et les entrées de faveur étant généralement suspendues, MM. Ritt et Gailhard ont encaissé

1. Quatre bals masqués avaient lieu, sous la direction de MM. Arban et Broustet, les 22 janvier, 5 février, 19 février et 17 mars.

une recette de près de dix-huit mille francs. Sans nous demander si, dans un théâtre où les services sont aussi chargés, les matinées sont bien « de la maison », nous ne pouvons que féliciter la direction de l'Opéra du beau résultat obtenu. Il est évident que les musiciens de l'orchestre faisant tous, ou à peu près tous, partie de la Société des concerts du Conservatoire, et les choristes étant occupés le dimanche dans les églises, on ne pourra pas renouveler l'épreuve bien souvent : quelquefois le jeudi, quand l'occasion s'en présentera, et ce sera tout. Le chiffre assez élevé de la recette signifie qu'à part deux ou trois loges la salle était pleine, faisant naturellement un contraste frappant avec celle de la veille, les abonnés étant remplacés par un public en tenue de ville, les dames à l'orchestre et les enfants en grand nombre dans les loges. Ces bébés s'amusaient-ils autant à *Faust* qu'ils s'étaient amusés, l'an dernier, au bal paré et travesti donné à leur intention pendant l'après-midi du mardi-gras?... Nous n'oserions l'affirmer... Toujours est-il que la représentation, conduite par M. Madier de Montjau, a marché à souhait : M. Sellier se trouvait suffisamment en voix pour chanter *Faust* mardi, à deux heures, lui qui chantait encore *Sigurd* lundi, à minuit, et pour partager le succès de M^{me} Lureau-Escalaïs et de M. Edouard de Reszké. Le ballet a, comme de juste, été fort applaudi. M^{lle} Sarcy est toujours bien charmante dans le pas du Miroir, dont elle a définitivement pris possession

12 MARS. — M^{lle} de Lafettrille a fait un assez

heureux début dans *Valentine des Huguenots*. C'est une grande et élégante jeune fille, à la physionomie sympathique sous sa perruque blonde, et même énergique, quand la situation le commande. Au Conservatoire, où elle a obtenu, à deux années de distance, les prix de chant et d'opéra, on voulait faire de M^{lle} de Lafertrille une chanteuse légère. Erreur, grosse erreur ! M^{me} Marie Sasse en a fait ce qu'elle devait être : une Falcon, dont elle a le physique et la voix, un physique tragique à l'occasion, et une voix de grand soprano, excellente de timbre et de volume. Elle s'est tirée à son honneur du redoutable rôle de *Valentine* qu'elle a joué avec beaucoup d'intelligence et qu'elle a chanté à la satisfaction de tous, fort applaudie après le duo du troisième acte avec Marcel et rappelée après celui du quatrième avec Raoul. M^{lle} de Lafertrille a l'instinct dramatique et la voix séduisante ; qu'elle accentue davantage sa diction, encore un peu pâteuse, et nous aurons là une Falcon d'avenir. La débutante était admirablement soutenue par M. Gresse, superbe dans Marcel, et par M. Sellier, qui a fort bien dit le rôle de Raoul. Tous nos compliments à M^{me} Lureau-Escalaïs et à M. Plançon, qui n'a jamais été mieux en voix que ce soir dans *Saint-Bris*.

14 MARS¹. — Cinquantième représentation du *Sigurd* de M. Ernest Reyer.

1. On termine l'installation de l'éclairage électrique, et bientôt le gaz aura disparu pour faire place à la nouvelle lumière. On poursuit l'étude des herbes qui éclairent la scène, et c'est au moyen d'une combinaison ingénieuse que l'on obtiendra, dé-

16 MARS. — Superbe reprise d'*Aïda*. — L'intérêt de la soirée se portait sur M. Jean de Reszké, dans le rôle de Radamès. Malgré la peur qui le paralysait un peu et rendait sa gesticulation légèrement tourmentée, le jeune ténor s'est montré absolument digne de son passé. Outre la cavatine *O céleste Aïda*, il faut mentionner l'andante du duo du troisième acte, et enfin le duo final, où il a vaillamment donné la réplique à M^{me} Krauss. Qui donc avait dit que la grande cantatrice laissait voir quelques défaillances? Jamais elle n'a paru plus en voix; jamais elle n'a joué avec plus de passion. Nous nous reprocherions d'oublier M. Melchissédec qui, dans *Amonasro*, se montre aussi excellent chanteur que tragédien consciencieux. Il nous faut insister sur le soin avec lequel cet artiste compose ses rôles : jamais une distraction, il est toujours « en scène » et c'est une qualité bien rare actuellement. Enfin, quand nous aurons rappelé que M^{lle} Richard, dans *Amnérís*, M. Gresse, dans le *Grand-Prêtre*, M. Dubulle, dans le roi, ont amplement mérité les applaudissements qui leur ont été accordés, et que l'orchestre a été supérieurement conduit, on sera convaincu que nous disons la vérité en déclarant ici que cette soirée a été bonne pour tout le monde et que la représentation n'a rien laissé à désirer.

sormais, des effets d'éclairage aussi artistiques que nouveaux. A l'aide de plaques rondes en verres de couleur, pouvant se déplacer à volonté, on pourra obtenir tel effet qu'on voudra. L'installation des machines de l'Opéra comportera une force effective de 900 chevaux.

12 AVRIL. — L'Opéra donnait au prix fort — très fort, en effet, le prix des places — sa seconde matinée. Est-ce à cause du soleil de la veille ou du choix de l'œuvre représentée — *Patrie*, la nouveauté du jour, au lieu d'un opéra du vieux répertoire — la recette a été moins bonne que celle de la première matinée du mardi-gras, où l'on avait joué *Faust*. On a fait environ neuf mille francs ; c'est exactement ce qu'on eût fait le soir sans l'abonnement. Était-ce bien la peine de déranger pour si peu les immenses services de cette grande maison et de risquer de « déclasser » l'Opéra qui, entre nous et tout bien considéré, n'est fait ni pour les matinées, ni pour les spectacles à prix réduits ? Donnez, si vous voulez, comme au Théâtre-Français, quatre ou cinq représentations gratuites par an, — le cahier des charges n'en demande pas plus — mais point de réduction du prix des places ou de matinées, où l'on vient en jaquette comme dans n'importe quel théâtre. L'Opéra est le premier théâtre : qu'il reste donc le premier ! Rien à dire de la composition de la salle, où les familles, les vieillards et les petits enfants, faisaient comme la première fois, l'immense majorité. Rien à dire non plus de l'exécution de *Patrie*, par tous les interprètes de la création ; elle est demeurée excellente et de nature à satisfaire le compositeur, M. Paladilhe, dont le mariage avec M^{lle} Desvallières, la petite-fille de M. Legouvé, a lieu dans quelques jours. On a fort applaudi M. Lassalle — le rôle de Risoor restera un de ses meilleurs — M^{me} Krauss, MM. Duc, Muratet, de Reszké, Bé-

rardi, M^{me} Bosman, et, dans le ballet, M^{lle} Subra et M^{lle} Keller, qui faisait l'Espagne, aux lieu et place de M^{lle} Torri. Sur le théâtre, on ne parle que de l'incident de l'autre soir. M^{me} Rose Caron a carrément refusé de chanter, un lundi de Pâques, *Aïda*, qu'on n'avait pas voulu lui laisser chanter devant la presse, le jour de la reprise. M^{me} Krauss a refusé, à son tour, disant très sèchement qu'elle n'était point la doublure de M^{me} Caron, — et l'on a dû donner *Faust* avec un Méphisto (M. Delmas) insuffisamment préparé à remplacer M. Edouard de Reszké. Il nous semble à nous — et c'est la seule moralité que nous voulons tirer de ces incidents intimes et tout d'administration — que ces refus, venant de la part des plus éminents pensionnaires de l'Académie nationale de musique, sont l'indice d'une désaffection générale, que nous constatons avec peine, d'un manque de dévouement à l'égard de la maison, qui ne saurait être que regrettable en soi et fait pour porter préjudice en une certaine mesure au plaisir du public. Les honorables directeurs — dont l'un est pourtant un des anciens et des meilleurs artistes de l'Opéra, le camarade de la veille — n'auraient-ils donc pas réussi à se faire aimer de leur personnel? Ce serait alors tant pis pour eux — et pour nous!

23 AVRIL. — Bal des Artistes dramatiques. — On le croyait mort : il est ressuscité! Et la fête de l'Opéra a tenu, en somme, une bonne partie de ses promesses. Comme toujours, plus d'habits noirs que de femmes en costume et en toilette; comme toujours aussi, on a été long à se mettre

grâce à lui, nous pouvons assister à la cérémonie du *Malade imaginaire*, un peu froidement accueillie par un auditoire assez mal préparé à cet intermède classique. On fait pourtant une « entrée » à MM. Mounet-Sully et Maubant, qui arrivent ensemble ; à M^{mes} Reichenberg et Broisat, Samary et Barretta, à Thiron, tenant par la main la petite Walter, et enfin, au doyen de la Comédie-Française, M. Got, qui joue le rôle du procès. La salle s'échauffe encore assez pour redemander le chœur des *Deux Avars*, de Grétry, fort bien chanté par les artistes de l'Opéra-Comique. Pendant que MM. Berthelier et Vauthier s'efforcent à interpréter le duo du *Petit Duc*, nous faisons, du bout de notre lorgnette, le tour de la salle. Voici, dans la première loge sur la scène, M. Gailhard et M^{lle} Subra ; puis, dans la loge du président de la République, M^{me} Judic, affublée d'une perruque monumentale et accompagnée de MM. Bertrand, son directeur, et de Najac. Voilà M^{lle} Léonide Leblanc, une fidèle ; les charmantes Darlaud et de Marsy ; M^{lles} Depoix, dans un délicieux costume Directoire, dessiné par Chartran, et Rosa Bruck ; deux autres amies intimes, M^{lles} Julia de Cléry et Jeanne Debay ; M^{lle} Nixau, des Nouveautés ; M^{lles} Valtresse et les Rieuses, etc. Mais, chut ! M^{lles} Ugalde et Milly-Meyer entrent en scène et chantent le duo de la *Gamine de Paris*, bissé à l'unanimité. On demande alors à M^{lle} Milly-Meyer son « Ugène, tu m'fais languir », qu'elle chante sans orchestre, mais qu'elle accompagne de gestes à mourir de rire.

Nous profitons de l'entr'acte pour faire un tour au foyer du public, où les Tziganes de Patikarus enlèvent la marche de Rackosky, et au foyer de la danse où sont exposés les superbes et nombreux accessoires du cotillon. Nous voyons là des amours de petits cochons en baudruche et de ravissants bateaux qui vont exciter bien des convoitises... La danse commence par le quadrille d'*Orphée aux Enfers*, que dirige un peu nerveusement M^{lle} Jeanne Granier, en andalouse. Puis monte au pupitre M^{me} Théo, coiffée de son immense feutre Louis XIII de *Ninon*, pour conduire, avec une grâce sans pareille, et prodigue de ses sourires à l'orchestre et au public, la valse de *Madame Boniface*. Nous admirons la maëstria de Marguerite Ugalde, dirigeant le quadrille de la *Gamine de Paris*, et nous nous étonnons du trac énorme de Benjamine-Milly-Meyer, conduisant le quadrille de *Joséphine vendue par ses sœurs*. Après ces quatre chéfesses, M. Olivier Métra reprend son bâton et attaque la *Vague*. Nous voyons alors tournoyer M. Romain en incroyable, M. Dézamy en fez, M^{lle} Jane Evans en Odalisque, M^{lle} Leriche, dans son costume du *Crocodile*, M^{me} Simon-Girard et son mari, M. Pluque et l'un de ses sujets, etc. — Une mention toute spéciale à une rivale de Grille d'Égout qui vient, nous dit-on, du quartier latin, et nous apporte le grand art de Bullier. A trois heures, suivant le programme, tirage de la tombola. On attend Dailly et Christian : c'est Édouard Philippe qui paraît en scène, remplaçant le boniment des

joyeux farceurs, soi-disant indisposés, par un de ces speechs dont il a le secret. On le trouve pourtant un peu moins éloquent que de coutume ; l'étoile de Philippe serait-elle à son déclin?... La rivière de diamants est gagnée par un numéro acheté le soir même à la porte. Pendant qu'on prépare le cotillon, des loges de M. d'Hubert (*Gil Blas*), de M^{lle} Mary Gillet — deux vrais parterres — de M^{mes} Decroza et Lœtitia, tombe sur le public une avalanche de fleurs. M. Halanzier s'imagine qu'on s'amuse : il est aux anges ! Alors commence le cotillon conduit par MM. Richard et Capel. Il est quatre heures du matin : allons souper !

25 AVRIL. — M. Lassalle chante, pour la dernière fois avant son congé, le rôle de Rysoor, de *Patrie*. — Quelques jours auparavant, M^{me} Krauss, indisposée, a été remplacée, dans celui de Dolorès, par M^{lle} d'Alvar. — M^{me} Krauss est à la veille de quitter pour la seconde fois l'Opéra.

6 MAI. — Début de M^{lle} Adiny. — Le *Cid*, de Massenet, n'a pas quitté le répertoire ; il en est ce soir à sa cinquante-huitième représentation. La nouvelle œuvre de l'auteur d'*Hérodiade* a été d'ailleurs applaudie partout. Elle fait le plus grand honneur à l'école française — : « Je voudrais avoir fait le *Cid* ! » disait, le soir de la première, M. Ambroise Thomas donnant, sur la scène, l'accolade paternelle à son ancien élève, devenu à son tour professeur à notre Conservatoire. Il n'était point facile de le faire, ce *Cid*, où se sont essayés vingt-six compositeurs de toute nationalité : M. Massenet a triomphé de cette rude

épreuve; ce sera sa gloire et aussi la nôtre. Le jeune maître a bien donné ce qu'on attendait de lui. Il y a mis toutes les délicatesses, toutes les fines ciselures de son style, l'ingéniosité, le piquant coloris de son instrumentation, la grâce, un peu maniérée quelquefois, mais toujours pleine de charme de ses idées mélodiques et toute la véhémence d'accent, toute la noblesse d'expression qu'exigeaient les situations. Bref, l'auteur du *Roi de Lahore* et d'*Hérodiade* a traité du mieux qu'il le pouvait le grand sujet qu'il s'était donné la tâche de mettre en musique. Sans renoncer complètement aux procédés nouveaux, il a écrit, avec une adresse supérieure, dissimulant la science de façon à la mettre à portée de tous, une partition, qui n'a sans doute jamais eu le suffrage des wagnériens, mais qui, toujours claire, souvent inspirée et admirablement scénique, intéresse vivement le public et provoque plus d'une fois son enthousiasme; nous l'avons encore constaté, ce soir, en venant entendre la nouvelle Chimène, M^{lle} Ada Adiny, succédant à M^{me} Fidès Devriès, qui avait très heureusement créé le rôle, et à M^{me} Rose Caron, qui l'avait repris avec succès. M^{lle} Ada Adiny, qui fut l'étoile de la troupe Ferrari — c'est aujourd'hui le ténor Masini — avait obtenu, au Brésil et en Italie, des succès dont le bruit vint jusqu'aux oreilles de M. Gailhard. Le directeur de l'Opéra vit la belle Américaine et fut charmé. On le comprend, du reste : c'est une superbe personne, dont l'effet ne devait pas être moins vif sur les spectateurs. Le

ramage vaut le plumage : la voix est puissante, admirablement timbrée, et l'artiste, une vraie Falcon, est douée d'un remarquable tempérament dramatique. Voilà, je pense, plus de qualités qu'il n'en faut pour que M^{lle} Adiny prenne à l'Opéra la place que mérite son réel talent; nous l'avons applaudie, aujourd'hui dans *Chimène*; nous l'attendons avec confiance dans *Aïda* et dans *Valentine des Huguenots*. La débutante était entourée des créateurs : M. Jean de Reszké, qui nous a fait encore plus de plaisir qu'autrefois dans *Rodrigue*; son frère Édouard, le superbe don Diègue, et M. Pol Plançon, l'excellent don Gormas que l'on sait. On a redemandé à M^{me} Bosman les couplets de l'*Alleluia*, et on a fait fête à M^{lle} Rosita Mauri, la sémillante Espagnole, qui danse toujours avec autant d'esprit que de brio et d'entrain les pas de son pays.

20 MAI. — *Sigurd* reparait aujourd'hui sur l'affiche de l'Opéra où on ne l'avait pas vu depuis le très regrettable départ de M^{me} Rose Caron, — la Brunehilde idéale, qui ne s'était malheureusement pas entendue avec la direction sur la question d'appointements. M^{me} Bosman prend possession du rôle créé par sa sympathique devancière, et fait particulièrement apprécier le charme de sa voix dans la belle phrase du dernier acte « Des présents de Gunther », qui lui est redemandée, et dans le délicieux duo de la fontaine, au dernier acte de l'intéressant ouvrage de M. Reyer.

23 MAI. — Le *Prophète*, avec M. Jean de Reszké dans le rôle de Jean de Leyde. — Le *Prophète* et

Meyerbeer. Le *Prophète* est, selon nous, la partition la plus pleine et la plus égale de ce grand maître qui ne travailla que pour nous. Elle est un peu sombre, en somme : les trois hommes noirs, avec leur hymne à porter le diable en terre, projettent des ombres sévères sur toute l'œuvre ; c'est à peine si le merveilleux divertissement des patients, le lever du soleil sur Munster et la triomphale solennité du couronnement réussissent à dissiper cette impression générale. Est-ce pour cela que le public — je ne parle pas des musiciens — n'a jamais adopté le *Prophète* aussi franchement et aussi complètement que les *Huguenots* ? Ceux-ci se donnent couramment, et il y avait tout près de trois ans que le *Prophète* n'avait paru sur l'affiche de l'Opéra ; il y reparait cette semaine trois fois de suite. On n'avait pas de Jean de Leyde ; on en a trouvé un en la personne de M. Jean de Reszké et l'on va se hâter de l'entendre avant qu'il parte. M. Jean de Reszké commença par être baryton et dut beaucoup travailler pour devenir ténor. Sa voix factice manque de timbre et aussi de force. Mais c'est un chanteur de goût, c'est un comédien intelligent et adroit. Il a remarquablement dit et joué le rôle de Jean, qui, au dire des anciens, n'avait jamais été tenu avec cette distinction et cette autorité depuis Roger. Après le finale : « Roi du ciel et des anges... » qu'il a pris — comme tout le rôle du reste — beaucoup trop lentement, il a obtenu les applaudissements de la salle entière et mérité un double rappel. En vérité, je vous le dis, ce sympathique Jean de Reszké est l'enfant gâté du

public. M^{lle} Renée Richard a toujours sa belle voix et sait donner au personnage de Fidès les accents qu'il convient. Sans nous faire plus oublier M^{lle} Mauduit que M. Jean de Reszké ne nous a fait oublier Gueymard et Villaret, M^{lle} Dufrane s'est tirée à son honneur du rôle ingrat de Bertha. M. Plançon est un excellent Oberthal. Glissons — c'est le mot que nous suggère le ballet des patineurs — sur le reste de l'interprétation.

3 JUIN. — Dans *Patrie*, les rôles de Rysoor, de Jonas et de dona Rafaela sont chantés par MM. Bérardi, Martapoura et M^{lle} Sarolta.

1^{er} JUILLET. — Les *Huguenots*, pour la continuation des débuts de M^{lle} Adiny. — M. Vianesi, nommé chef d'orchestre de l'Opéra, en remplacement de M. Ernest Altès, mis d'office à la retraite, conduit pour la première fois l'orchestre de l'Académie nationale de musique¹. — M^{lle} Adiny obtient, dans Valentine des *Huguenots*, les bravos que nous lui avions prédits dès son premier début dans Chimène du *Cid*. La belle cantatrice s'est fait rappeler, ainsi que son excellent partenaire, M. Gresse, après le duo du troisième acte avec Marcel. Son

1. Aux termes d'un arrêté ministériel, M. Altès est admis à faire valoir, le 1^{er} juillet, ses droits à la retraite. Cet artiste a intenté un procès à l'administration de l'Opéra : il prétend conserver son bâton de commandement jusqu'au 31 décembre.

MM. Ritt et Gailhard ont employé tous les moyens de conciliation pour terminer cette affaire à l'amiable. Mais, jusqu'à présent, M. Altès a repoussé toute transaction, et, dans sa demande, il exige 500 francs d'indemnité pour chaque soirée où un autre que lui conduirait l'orchestre de l'Opéra avant la fin de l'année. — Cette demande sera repoussée.

succès n'a pas été moindre au quatrième acte, succès partagé cette fois avec M. Duc, qui a rendu avec beaucoup de charme la phrase : « Tu l'as dit, oui, tu m'aimes. » M. Delmas est un superbe Saint-Bris, parfait d'aisance et de bonne tenue et d'une voix merveilleusement égale. Il a mérité une ovation pour une simple phrase, admirablement dite, au troisième acte, et a fait bisser, à l'acte suivant, la célèbre *Bénédiction des poignards*, conduite par le nouveau chef d'orchestre de l'Opéra, M. Vianesi. On a beaucoup épilogué sur la mise à la retraite, un peu brusque peut-être, de M. Altès. La résolution prise par les directeurs de l'Opéra n'était pourtant pas le résultat d'un coup de tête : c'est une de ces idées que l'on ne repousse pas de prime abord et qui font lentement leur chemin, lentement et sûrement. M. Altès était considéré depuis longtemps par tous les compositeurs français comme un musicien de premier ordre, mais comme un déplorable directeur d'orchestre. Les musiciens de l'Opéra font l'admiration de tous les connaisseurs, lorsque l'on écoute la qualité de son des instruments et la précision du jeu ; en masse, ils donnent, au contraire, la sensation de symphonistes mollement dirigés. Le nom de Vianesi est le synonyme de vigueur, d'activité, de passion ; tous ceux qui le connaissent savent avec quelle ardeur il entraîne chœurs et orchestre, avec quel souci des nuances, quel respect des intentions musicales il étudie les partitions, et avec quelle entente de la scène il les dirige. M. Gailhard avait vu M. Vianesi à l'œuvre, et peu

à peu il s'était fait à cette pensée que l'Opéra avait beaucoup à gagner avec un artiste de cette valeur. Il était déjà question de liquider la pension de retraite de M. Altès. Le premier pas, le pas décisif, était fait. Nous ne reviendrons pas ici sur les incidents qui ont entouré cette retraite. Du reste, les tribunaux sont saisis de la revendication faite par l'ancien chef d'orchestre de l'Opéra. C'est aux juges maintenant qu'il appartient de décider. La soirée s'est passée sans incident. — Dans la journée, on avait parlé d'intervention d'huissier au moment de lever le rideau. Cet officier ministériel n'avait pas attendu l'heure du spectacle pour se manifester, et, dans l'après-midi, il s'était contenté de protester, au nom de M. Altès, contre la prise de possession par M. Vianesi du fauteuil de chef d'orchestre que son client occupait depuis plusieurs années. C'est donc M. Vianesi¹ que nous avons aperçu ce soir au pupitre, l'extrémité du bâton à la hauteur de l'œil, et conduisant ses musiciens à l'italienne, du bout du bras, avec le poignet. Nous avons gardé le meilleur souvenir de la maestria de M. Vianesi qui, l'an dernier, lors de l'exécution de la *Sainte-Élisabeth* de Liszt au Tro-

1. Il est intéressant de rappeler les noms des artistes qui se sont succédé au pupitre du chef d'orchestre depuis la création de notre Académie de musique.

Le premier, en 1671, fut l'auteur d'*Ariane*, Cambert; après lui, vinrent les élèves de Lulli; puis des compositeurs, des artistes, dont le nom n'est pas resté et qui se sont succédé, au nombre de seize, jusqu'au commencement de ce siècle.

Il faut arriver à 1830 pour trouver des noms populaires.

De 1824 à 1830, Habeneck et Valentino, qui donnèrent aux

cadéro, avait su, en quelques heures, former un orchestre digne de tous les éloges. Tel nous l'avons retrouvé ce soir, « jeté, » sans répétitions préalables, à la tête de la phalange de l'Opéra, qu'il a bravement et courageusement dirigée, avec tous ses nerfs et toute son habileté. Les habitués étaient ravis et ont fait à M. Vianesi une très flatteuse ovation. Avant de recommencer le finale de la *Bénédiction des poignards*, le « débutant » a dû se lever de son fauteuil et saluer à plusieurs reprises, la main sur son cœur (toujours à l'italienne), le public de l'Opéra, qui l'applaudissait chaleureusement. M. Vianesi fera, au cours du répertoire, plus ample connaissance avec son orchestre. Nous l'attendons avec confiance le soir de la première « première », qui sera, sans doute, la *Dame de Monsoreau*, de M. Salvayre. L'important est de savoir que les admirables musiciens de l'Opéra ont désormais un chef doué d'un bras précis et d'une main ferme.

13 JUILLET. — Dans *Robert le Diable*, M^{lle} Lobstein,

bals de l'Opéra un grand éclat, avaient été chefs d'orchestre ensemble. Voici, depuis lors, la liste complète :

1831. — Habeneck seul.

1847. — Girard, qui mourut à son pupitre pendant une représentation des *Huguenots*, le 16 janvier 1860.

1860. — Dietsch, organiste de la Madeleine.

1863. — Georges Hainl, ex-chef d'orchestre à Lyon.

1873. — Deldevez, auteur du ballet de *Paquita*.

1877. — Lamoureux.

1879. — Altès.

Enfin, à partir du 1^{er} juillet, M. Vianesi.

Ce qui forme un total de vingt-six chefs d'orchestre pour une période de deux cent seize années.

choisie à la suite d'un concours entre les sujets pour remplacer M^{lle} Fatou, admise à la retraite, danse, pour la première fois Héléna.

14 JUILLET. — Matinée gratuite en l'honneur de la Fête nationale. — On donne *Patrie*, précédée de l'ouverture de la *Muette*. M. Escalaïs chante la *Marseillaise*, entouré des chœurs.

18 JUILLET. — On apprend à l'Opéra une triste nouvelle : la mort de Mérante, l'habile maître de ballet, décédé à Asnières, à la suite d'une longue maladie. — Mérante était fils, frère et neveu de *ballerins* célèbres. Nonobstant, sa famille le destinait à porter la robe ecclésiastique et le petit collet, lorsque le sang de sa race, qui bouillait dans ses jambes, le poussa à endosser le maillot de soie blanche et le caleçon pailleté de ces toupies humaines que l'on nomme des danseurs... Mérante débuta en 1848, à l'Opéra, dans un « pas de deux » intercalé dans la *Jolie Fille de Gand* ; il y comptait près de quarante ans de bons et loyaux services ; il y fut de toutes les créations, de toutes les reprises ; il y fut de toutes les nouveautés, et Dieu sait combien de ravissantes créatures il y reçut dans ses bras pour « faire apothéose » ! Des brunes comme la Cerrito, comme la Ferraris, comme la Salvioni ! Des blondes, comme la Montaubry, la Vernon et la Beaugrand ! Des grasses comme Marquet ! Des maigres comme Baratte ! Des Italiennes, comme la Rosati, comme la Fierotti, comme la Boschetti, comme le Bozacchi, comme la Sangalli ! Des Russes, comme la Mourawief, comme les Stoïkoff, comme la Granzow ! Des Espagnoles,

omme la Mauri ! Voire des Françaises, comme Emma Livry, comme Zina Richard — qu'il épousa plus tard — et comme les Fiocre, les Brache, les Lamy, les Sanlaville, les Pilatte, les Fonta, les Cababin et les Subra !... — Le successeur de MÉRANTE sera M. Hansen, précédemment maître de ballet à Londres et à la Monnaie de Bruxelles.

5 AOUT. — Dans le divertissement du *Cid*, M^{lle} Héva Sarcy danse pour la première fois en remplacement de M^{lle} Mauri. La jeune artiste, que les abonnés avaient depuis longtemps remarquée et que, avec plusieurs de nos confrères, nous avions signalée de longue date à l'administration de l'Opéra sous la direction de M. Vaucorbeil, a prouvé qu'avec un peu de persévérance elle pouvait prendre un des premiers rangs à l'Académie nationale. M^{lle} Sarcy n'a pu faire oublier M^{lle} Mauri, d'autant qu'elle n'a eu qu'une semaine pour se préparer à un ballet espagnol qui servait à miracle la créatrice, Espagnole elle-même. — M^{lle} Sarcy a paru un peu hésitante dans les variations du premier pas. Mais elle a été charmante dans le finale à trois temps et a enlevé la danse caractéristique avec une impétuosité et une bonne humeur fort remarquables. La voilà passée étoile !

26 AOUT. — Dans *Aïda*, M. Bérardi prenait possession du rôle d'Amonasro, dont il s'est tiré fort heureusement. M. Muratet, qui remplaçait Sellier, parti pour l'Amérique, a surtout bien dit la romance du premier acte « Céleste Aïda » et le duo du dernier acte « Mourir, ô toi si belle ! » Grand succès pour M^{lle} Adiny. M^{me} Sophie Cru-

velli, aujourd'hui comtesse Vigier, qui assistait à cette soirée dans une loge sur la scène, au-dessus de celle de la direction, applaudissait chaleureusement la belle *Aïda*. *Aïda* est, avec les *Huguenots*, l'opéra de prédilection de M. Vianesi. Le nouveau chef d'orchestre conduit magistralement ces deux ouvrages.

7 SEPTEMBRE. — *Faust*, pour les débuts de M^{lle} Leisinger dans le rôle de Marguerite. — M^{lle} Elisabeth Leisinger est cette jeune cantatrice hanovrienne que l'Opéra de Paris a disputée à l'Opéra de Berlin. A peine M^{lle} Leisinger était-elle engagée par MM. Ritt et Gailhard que le surintendant des théâtres impériaux priait notre ambassadeur en Allemagne d'intercéder auprès du ministre des affaires étrangères pour faire rompre le contrat. M. Flourens s'empressait de communiquer à son collègue de l'instruction publique et des beaux-arts (ceci se passait il y a un an, et c'était alors M. Berthelot) la lettre fort pressante de M. Herbert. Que pouvait faire M. Berthelot? Insister auprès des directeurs de l'Opéra et transmettre au ministre des affaires étrangères la réponse de ces messieurs : « M^{lle} Leisinger est engagée comme chanteuse légère au taux de vingt-cinq mille francs par an, écrivaient MM. Ritt et Gailhard, nous comptons beaucoup sur elle et nous ne consentirions à la résiliation de son traité que moyennant le paiement de son dédit. » Il n'y avait rien à répliquer à cela, et le ministre se trouvait dès lors sans action sur les directeurs d'un théâtre subventionné, qui se déclaraient gênés dans leur exploi-

tation si on les obligeait à rompre avec une artiste qu'ils avaient dûment engagée et sur laquelle ils fondaient de légitimes espérances. M^{lle} Leisinger resta donc pensionnaire de notre Académie nationale de musique, et, après avoir fait ses adieux au public berlinois, le 30 juin dernier, dans le *Freischütz*, elle se présentait ce soir, pour la première fois, au public parisien, dans Marguerite de *Faust*. La nouvelle venue avait tout d'abord séduit ce public par un joli visage, qui rappelle celui de Christine Nilsson à ses débuts, par une physionomie sympathique et intelligente, en même temps que par une taille élégante et distinguée. Elle avait dit d'une façon très nette et sans aucune espèce d'accent sa phrase d'entrée du troisième acte : « Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme, » et fort bien chanté le *Roi de Thulé*. Mais c'est à partir de l'air des Bijoux que tout s'est gâté pour elle. Le médium est beau, mais, dans les notes élevées, l'émission est dure et criarde, et la justesse fait parfois défaut. La cantatrice manque évidemment de force pour un si grand cadre, et, ce qui est encore plus grave, elle manque de charme. A mesure qu'elle avançait dans le rôle, son insuccès se dessinait d'une façon trop évidente, et le trio final « Anges purs, anges radieux », où nous avons vu réussir presque toutes les Marguerite, ne lui a pas été plus favorable que l'acte de l'église. En somme, elle a été accueillie d'une façon glaciale et plusieurs chuts se sont fait entendre au baisser du rideau. La débutante a déplu, non point parce qu'elle venait de Berlin, mais bien parce qu'elle a été jugée can-

tatrice médiocre, et l'on a trouvé « qu'il n'était pas besoin de l'appeler de si loin pour la mettre ensuite à la porte ». M^{lle} Leisinger ne songera pas à prendre une revanche de cette épreuve malheureuse, et ne reparaitra plus sur la scène de l'Opéra ¹.

1. M^{lle} Leisinger a résilié son engagement à l'Opéra, moyennant le paiement d'une indemnité équivalente à six mois de ses appointements.

Elle aurait, paraît-il, adressé aux directeurs de l'Opéra la lettre suivante :

« Messieurs,

« A peine arrivée ici, j'ai été informée par des lettres anonymes que je serais reçue à coups de sifflet et que l'on saurait se débarrasser bien vite de la *Prussienne*.

« Effrayée de ces menaces et entendant, dès mon entrée en scène, des : « chut ! » qui ont dû me faire supposer des intentions peu bienveillantes à mon égard, je n'ai pu donner la mesure de mes moyens.

« Ne désirant pas nous exposer, vous et moi, à une nouvelle épreuve qui pourrait avoir les mêmes suites, je préfère renoncer à la lutte, sentant que je ne réussirais pas à gagner les sympathies du public français.

« Je vous prie donc de vouloir bien résilier le contrat qui me lie pour trois ans à l'Académie nationale de musique.

« Veuillez, en même temps, recevoir mes adieux, car je me sens incapable de retourner à l'endroit où j'ai passé les heures les plus malheureuses de ma vie.

« Agréez, messieurs, l'assurance de ma parfaite considération.

« LEISINGER. »

De plus, M^{lle} Leisinger annonçait aux reporters « qu'elle aurait quitté dans trois jours Paris, où elle comptait bien ne plus se faire entendre, et que, dans quinze jours, elle jouerait à Berlin le rôle de Marguerite dans le *Faust*, où les Français n'avaient pas voulu l'écouter ».

Enfin, voici le texte d'une dépêche que publiait le *Fremdenblatt* de Berlin :

9 SEPTEMBRE. — Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Heureusement. Autant la soirée de *Faust*, pour les débuts de M^{lle} Leisinger, avait été navrante, autant celle de ce soir a été superbe.

« J'ai chanté hier Marguerite. Grand succès, mais grosse démonstration contre moi. Je ne risque pas une seconde apparition. Je reviens bientôt à Berlin.

« LEISINGER. »

Cette dépêche était adressée au critique musical du journal allemand.

Nous n'avons qu'un mot à ajouter : Tout cela n'est qu'un mensonge.

En prêtant au public de l'Opéra des intentions malveillantes à son égard, M^{lle} Leisinger se trompe — ou elle ment. Jamais, au contraire, salle ne fut mieux disposée, et le désir de tous était de la trouver excellente.

La preuve en est que M^{lle} Leisinger a été accueillie, à sa phrase d'entrée, par un murmure de satisfaction et que des bravos ont même salué son interprétation de la chanson du *Roi de Thulé*. Si, par la suite, quelques chuts se sont produits, c'est que M^{lle} Leisinger a mal chanté et chanté faux. Nous voulons bien mettre sur le compte d'une indicible émotion cette pitoyable exécution du rôle de Marguerite, mais nous protestons hautement contre toute intention malveillante de la part du public. Non seulement, on a voulu l'écouter, mais on a voulu la trouver bonne, et ce n'est vraiment pas la faute des auditeurs du premier soir si M^{lle} Leisinger s'est présentée à eux, suivant l'expression du rédacteur de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, comme « commençante », ayant presque tout à apprendre.

Elle a appris, à ses dépens, qu'il était parfois dangereux de se faire faire préalablement trop de réclame, et les personnes qui l'avaient entendue aux répétitions ont vu confirmer leur opinion : à savoir que cette jeune chanteuse n'avait pas assez de force pour la salle de l'Opéra. Dans ces conditions, il n'y avait qu'à résilier, sans mener tant de tapage et sans accuser de malveillance le public parisien. Cette accusation — que les amis maladroits de M^{lle} Leisinger nous permettent de le leur dire — est une petite infamie.

Juan de Mozart. Nous avons appris que les scènes allemandes se préparaient à fêter magnifiquement cet anniversaire par des représentations du chef-d'œuvre aussi exemplaires que possible. Notre Académie nationale de musique a tenu à solenniser pareillement la date séculaire. Il est toujours bon d'honorer les grands artistes en leurs grands ouvrages, et je vois avec plaisir que les trompettes universelles retentissent aujourd'hui en l'honneur de Mozart. L'auteur de *Don Juan* n'est-il pas, depuis un siècle, assis dans la gloire au premier rang des charmeurs sublimes? MM. Ritt et Gailhard ne pouvaient mieux fêter Mozart qu'en reprenant *Don Juan*¹, qui, depuis plusieurs années avait disparu du répertoire. Nous avons toujours pensé que la salle de M. Garnier était un cadre bien trop vaste pour les accompagnements fins et travaillés de cet opéra de demi-caractère, transformé en grand opéra. Toutes ces délicatesses se perdent; toutes ces recherches paraissent monotones. Ce qu'il faut à l'Opéra, ce sont les sonorités de l'orchestration de Meyerbeer, et non le quatuor d'instruments à cordes de la musique de chambre. L'admission de *Don Juan* sur notre première scène lyrique étant, d'ailleurs, un fait accompli depuis longtemps, il faut reconnaître que le chef-d'œuvre de Mozart est monté à l'Opéra avec un luxe et une splendeur au-

1. DISTRIBUTION : Don Juan, M. Lassalle. — Leporello, M. E. de Reszké. — Don Ottavio, M. J. de Reszké. — Mazetto, M. Sentein. — Le Commandeur, M. Bataille. — Dona Anna, M^{lle} Adiny. — Dona Elvire, M^{me} Lureau-Escalaïs. — Zerline, M^{lle} Sarolta.

se reposer. Enfin, et il faut en rendre grâces aux dieux, la volonté des maîtres de la maison a été faite. On peut dire que, de mémoire d'abonné, cela ne s'était jamais vu. Ce qui ne s'était jamais vu non plus, c'est le succès des ballerines — et je parle des plus modestes — primant celui des chanteurs. Dansés à ravir par M^{lles} Désiré, Lobstein, Hirsch, Roumier, Violat et Ottolini II, les airs de ballet, tirés des symphonies et des quatuors de Mozart, et le rondo de piano qu'on appelle la *Marche turque*, orchestrée par Auber, ont été le charme et le grand succès de la soirée. Si le trio des masques a été bien dit, le *bis* de la sérénade n'a guère été qu'un *bis* de commande. Don Juan, qui fut le triomphe de Faure, n'a jamais été l'affaire de M. Lassalle : la grâce et la légèreté, qui doivent être les principales qualités du personnage, lui font généralement défaut. M. Édouard de Reszké est un beau chanteur, tellement sûr de lui qu'il laisse l'auditoire dans une quiétude parfaite ; mais il n'a pas la gaieté primesautière de Loporello. Son frère, M. Jean de Reszké est charmant sous le pourpoint de don Ottavio et fait regretter que son rôle ne soit pas plus développé. M. Sentein a une bonne voix et a donné au rôle de Mazetto tout le relief qu'il fallait. Les femmes ont été (nargue de la galanterie) trouvées encore inférieures à leurs camarades du sexe fort. M^{lle} Adiny, qui est une fort belle dona Anna, ne paraissait pas en possession de tous ses moyens et n'a pas donné ce que nous étions en droit d'attendre d'elle. M^{me} Lureau-Escalaïs est une Elvire

bien mal coiffée, mais elle rachète ce manque de goût par la perfection de son style ; elle a trouvé le moyen de faire écouter les doléances si ingrates de l'épouse délaissée. M^{lle} Sarolla est une gracieuse Zerline : il ne lui manque que la voix. M^{me} Bosman, qui devait tenir le rôle, s'est trouvée malheureusement empêchée par un deuil de famille, et si tels sont les interprètes de *Don Juan* — contre lesquels on maugréait tant dans les couloirs — c'est qu'apparemment la direction de l'Opéra n'en avait pas d'autres à nous donner. *Si melius quid habes, arcesse* ; que demander de mieux ? La cérémonie du buste de Mozart, de chaque côté duquel étaient rangés les artistes de l'Opéra, en costumes, a été d'un bel effet, et on applaudit Lassalle disant du mieux qu'il peut la poésie écrite pour la circonstance par M. Henri de Bornier et le chœur des prêtres de la *Flûte enchantée*, transcrit par M. Gounod pour soprani, ténors et basses, et chanté par tous les artistes et les chœurs. Pendant les entr'actes, on n'a pas manqué de visiter le musée du centenaire, où, parmi les portraits et les autographes du maître, nous nous sommes tous beaucoup amusés de l'affiche de la première représentation de *Don Juan*, à l'Académie impériale de musique, le 30 fructidor, an XIII (1805), portant cette étonnante mention : « M. Frédéric Duvernoy exécutera un nouveau solo de cor de sa composition dans le troisième acte. » Autre temps, autres mœurs. Que diriez-vous aujourd'hui si le chef-d'œuvre de Mozart était ainsi traversé par un solo de M. Mohr ou de M. Arban ?

Sauf le rôle de don Juan, qui est resté la propriété de M. Lassalle, les rôles de dona Anna, de Zerline, de don Ottavio et de Leporello ont bientôt changé d'interprètes et ont été chantés par M^{mes} Dufrane et Bosman, par MM. Ibos et Delmas.

4 NOVEMBRE. — 500^e de *Faust*. — La partition de Gounod est jugée et admirée depuis bientôt trente ans par la France, l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne. *Faust*, chanté à Paris au mois de mars 1859, a vu sa popularité de fraîche date se maintenir avec honneur sur toutes les scènes importantes de l'Europe, à côté de ses aînés en immortalité : *Guillaume Tell*, les *Huguenots*, *Don Juan*, le *Prophète*, l'*Africaine*. Je me borne à constater son admission dans ce groupe glorieux ; quant à lui marquer sa place, l'avenir en décidera. Armé du bâton d'ivoire et d'or que lui avaient offert MM. Ritt et Gailhard, le compositeur a magistralement conduit son œuvre. Bien qu'il n'ait pas sensiblement modifié les mouvements habituels, on a pu comprendre que son intention était de presser légèrement le mouvement de l'air des Bijoux, tandis qu'au contraire il a ralenti celui de la sérénade de Méphistophélès. Nous n'étonnerons personne en disant qu'il a dû se retourner après chaque acte pour saluer le public : première ovation après la Kermesse ; grande ovation après l'acte du Jardin ; applaudissements répétés après le trio du dernier acte. L'orchestre de l'Opéra s'est montré digne du compositeur, et les oreilles les plus difficiles n'ont pu saisir la moindre hésitation chez les instrumentistes d'élite, auxquels le maître

M. de Soria est un mime très fin et très expert en cet art de la chorégraphie, qui ne compte plus que de rares prosélytes.

14 DÉCEMBRE. — Le Président de la République nouvellement élu, M. Carnot, assiste à la représentation de *Patrie*. Reçu au bas du grand escalier par M. Gailhard, qui, suivant l'antique usage, l'a accompagné à sa loge, il reste jusqu'à la fin du spectacle et se retire après avoir exprimé sa satisfaction au directeur.

16 DÉCEMBRE. — Par suite d'indisposition du premier et du second chef d'orchestre, M. Lancien, premier violon et troisième chef d'orchestre de l'Opéra, monte pour la première fois au pupitre pour diriger l'*Africaine*.

28 DÉCEMBRE. — On a été obligé de faire relâche par suite de l'indisposition simultanée des artistes chargés d'interpréter le rôle de Mazetto de *Don Juan*. M. Sentein, qui en est le titulaire, prévenait à trois heures et demie l'administration qu'un enrrouement subit le mettait dans l'impossibilité de chanter. M. Lambert, que l'on ne put trouver qu'à six heures, fit la même déclaration ; enfin, M. Balleroy ne put, malgré son bon vouloir, éviter ce relâche à la direction. A cette heure tardive, il n'était plus possible de changer le spectacle et il fallut fermer les bureaux.

30 DÉCEMBRE. — Début de M^{lle} Maret dans *Aïda*. — M^{lle} Maret a obtenu le second prix d'opéra aux derniers concours du Conservatoire. Elle nous avait semblé faire preuve de plus de qualités dans

la réplique de la *Favorite*, qu'elle donnait à M. Gibert, que dans le rôle d'Amnérís d'*Aïda*, qui ne la servait que très médiocrement. C'est pourtant dans ce rôle qu'elle a débuté ce soir à l'Opéra, où elle remplaçait M^{lle} Richard et Figuet. Nous ne vous étonnerons point en disant qu'elle y manque encore d'autorité, aussi bien que de taille : elle n'est pas fille de roi ! Mais si la voix de la jeune cantatrice, d'un joli timbre d'ailleurs, n'a pas porté dans la vaste salle de l'Opéra aussi bien que nous l'espérions, et a paru meilleure dans le registre élevé que dans le registre grave, elle a fait preuve, à la grande scène du jugement, d'un tempérament dramatique qui lui a valu des applaudissements et même un rappel bienveillant.

Ainsi se termine (vous la retrouverez résumée dans le tableau suivant) l'histoire de l'Opéra en 1887 : histoire peu glorieuse, en somme. MM. Rittet Gaillard ont dû laisser partir la créatrice de *Sigurd* et celle de *Patrie*, et, pour remplacer M^{me} Gabrielle Krauss et M^{me} Rose Caron, ils ont fait débiter heureusement M^{lle} Ada Adiny, et engagé à nouveau M^{me} Fidès Devriès, dont la rentrée, indéfiniment retardée par suite d'une malencontreuse indisposition, n'a pu avoir lieu cette année. Ils ont eu la chance de trouver en M. Jean de Reszké un remarquable Jean de Leyde et un Faust idéal, et ont mis la main sur un chef d'orchestre vraiment habile ; mais ils ont eu le tort de vouloir célébrer le centenaire de *Don Juan* sans posséder dans leur troupe les artistes capables d'interpréter dignement le chef-d'œuvre de Mozart. Enfin, ils n'ont

pu qu' « avancer » les études de la *Dame de Monsoreau*, de MM. Auguste Maquet et G. Salvayre, dont la première représentation nous est seulement promise pour 1888.

	Nombre d'actes.	Date de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Faust</i>	5 a. 9 t.		32
<i>Patrie</i>	5 a. 6 t.		41
<i>Le Cid</i>	4 a. 10 t.		13
<i>Rigoletto</i>	4 a.		8
<i>Les Deux Pigeons</i>	2 a. 3 t.		10
<i>L'Africaine</i>	5 a. 6 t.		10
<i>Le Freischütz</i>	3 a. 4 t.		1
<i>La Favorite</i>	4 a. 5 t.		3
<i>Coppélia</i>	2 a.		2
<i>Sigurd</i>	4 a. 9 t.		7
<i>Les Huguenots</i>	5 a. 6 t.		19
<i>Aïda</i>	4 a.	16 mars	22
<i>Robert le Diable</i>	5 a. 7 t.		7
<i>Guillaume Tell</i>	4 a. 5 t.		7
<i>Le Prophète</i>	5 a.	23 mai	15
<i>Don Juan</i>	5 a.	26 octobre	9

Trois matinées ont été données aux dates du 22 février : *Faust* ;
du 12 avril et du 14 juillet : *Patrie*.

COMÉDIE-FRANÇAISE

A l'an 1887 appartiennent *Francillon* et la *Souris* : celle-ci venant sur le tard prendre la suite du grand succès de M. Alexandre Dumas, qui aura tenu l'année tout entière. — Les membres du comité de la Comédie-Française : MM. Maubant, Febvre, Worms, Laroche, Mounet-Sully, Thiron, Barré et Coquelin cadet la commençaient en procédant à la nomination de quatre sociétaires. Ont été élus : M^{lle} Marie Muller, MM. Baillet, Le Bargy et de Féraudy. — La jolie M^{lle} Muller s'était distinguée, l'hiver précédent, dans *Léonide d'Un Parisien*, de M. Gondinet, où on la trouva fort gracieuse et fort amusante ; elle a fait à juste titre la conquête du public par la grâce délicieuse et la malice spirituelle avec lesquelles elle a joué Suzette, dans *Monsieur Scapin*, de M. Jean Richépain. — Delaunay ne fut jamais plus charmant que ne l'était M. Le Bargy dans le même *Mon-*

sieur Scapin. Aussi attribuait-on le grade de sociétaire à celui des jeunes pensionnaires qui permettait de moins regretter la retraite du Valentin d'*Il ne faut jurer de rien* et du Perdican d'*On ne badine pas avec l'amour*. — M. de Féraudy devait, de son côté, hériter d'une partie des rôles de Coquelin. Il a repris des mains de l'éminent artiste le rôle de « Monsieur Scapin », créé pour lui et par lui dans la pièce de M. Richepin, et s'est fait applaudir dans le rôle de Colombet du *Mari à la campagne*. — Plus ardue est la tâche de M. Baillet, qui, après le départ de Coquelin, s'est montré sans beaucoup de succès dans le rôle de Don César de Bazan de *Ruy Blas*, et semble voué aux rôles ingrats : M. Lebel des *Rantzau*, F. de Thauzette de *Denise*. Il a rendu avec talent le « Monsieur Lambert » des *Honnêtes Femmes* de M. Henry Becque. — La part de chacun des nouveaux sociétaires a été fixée à quatre douzièmes de part entière. — Plusieurs augmentations de sociétaires ont été votées dans la même séance du comité. M^{mes} Jeanne Samary et Worms-Barretta ont été portées à part entière. MM. Laroche, Barré, Coquelin cadet, M^{mes} Pauline Granger, Adeline Dudley, Blanche Pierson ont été augmentés chacun d'un douzième ; MM. Prud'hon et Silvain, d'un demi-douzième. — Voilà quels étaient les heureux du jour. Les mécontents furent, naturellement, tous les candidats évincés. M. Truffier avait pris les devants en envoyant à M. l'administrateur général de la Comédie-Française sa démission de pensionnaire. Il annonçait

alors (il revint depuis sur sa décision, et fit bien) qu'il quitterait le 1^{er} mai 1887 le théâtre sur lequel il pensait avoir donné de suffisantes preuves de talent depuis ses débuts, au sortir de l'Odéon, dans le rôle de Petit-Jean des *Plaideurs* jusqu'au Figaro du *Mariage*, où il a voulu s'essayer après Coquelin. N'avait-il pas retrouvé dans Lisandre des *Fâcheux* le succès qui accueillit sa composition du maître de danse dans le *Bourgeois Gentilhomme*? Il représentait, on s'en souvient, ce marquis du bel air qui arrête Eraste pour lui faire entendre une courante, dont il a composé les paroles, la musique et les pas. On n'avait pas plus de vivacité, de grâce et de mesure. — M. Boucher était, lui aussi, tout à fait élégant dans Eraste des *Fâcheux*, et avait certainement rendu des services à la Comédie, depuis le jour où il débuta rue Richelieu dans Horace de l'*Aventurière*. Peut-être l'intention du comité était-elle de le nommer sociétaire après l'*Homme à bonnes fortunes*, de Baron, que M. Claretie avait alors l'intention de lui faire reprendre. Mais, las d'attendre, M. Boucher laissait dire qu'il allait intenter à la Comédie-Française une action en dommages-intérêts, sous prétexte qu'en l'exhortant à rester, après un vote consultatif de l'ancien comité, l'administrateur l'avait empêché de signer un brillant engagement pour l'Amérique et avait fait luire à ses yeux les vaines promesses d'un sociétariat prochain. Mais M. Boucher n'était-il pas sûr d'avance de perdre un tel procès? Pour accepter un engagement au dehors, ne fallait-il pas avant tout qu'il fût libre de « con-

sonnage de M^{me} Pontaubert d'*Un Parisien*, et en nous donnant, dans la comédie de M. Richepin, une superbe « Madame Scapin ». La cause est bonne; elle est simplement remise à... un an.

15 JANVIER. — 265^e anniversaire de la naissance de Molière. — Le spectacle se compose de *Tartuffe*, du *Malade imaginaire* et de *Protestation*, de M. Émile Moreau.

17 JANVIER. — Première représentation de *Francillon*, comédie en trois actes, en prose, de M. Alexandre Dumas¹. — Vous connaissez, n'est-ce pas? *Si jamais je te pince !...* Eh bien! le point de départ et la donnée générale du vaudeville de Labiche sont exactement les mêmes que ceux de la nouvelle comédie de M. Alexandre Dumas, dont le vrai titre aurait pu être les *Représailles* ou le *Talion*. Quand un mari trompe sa femme, c'est une bagatelle; quand c'est la femme qui trompe son mari, c'est une infamie! Telle est la morale habituelle. « Œil pour œil, dent pour dent! » telle est la devise de M^{me} de Riverolles, — Francine, ou Francillon pour les amis. Elle soupçonne fortement son mari d'avoir profité du temps où elle nourrissait son bébé pour retourner chez son ancienne

1. DISTRIBUTION : Lucien de Riverolles, M. Febvre. — Le marquis de Riverolles, M. Thiron. — Henri de Simeux, M. Laroche. — Stanislas de Grandeton, M. Worms. — Célestin, M. Coquelin cadet. — Pinguet, M. Prudhon. — Jean de Carillac, M. Truffier. — Annette de Riverolles, M^{lle} Reichenberg. — Francine de Riverolles, M^{lle} Bartet. — Thérèse Smith, M^{lle} Pierson. — Élisabeth, M^{lle} Kalb.

Au commencement du mois de mars, M^{lle} Kalb est remplacée, dans le rôle d'Élisabeth, par M^{me} Jamaux.

maîtresse. L'époque du sevrage est arrivée; elle le somme de réintégrer définitivement le domicile conjugal, ou, pour mieux dire, elle le supplie gentiment de ne plus la lâcher pour « son cercle ». Le mari sort quand même, prétextant une partie au bal de l'Opéra. Sa femme l'y suit, et, bien convaincue de son infidélité, elle le « file » jusqu'à la Maison d'Or, où il est allé souper avec sa maîtresse. Et c'est dans le cabinet voisin du sien que Francine « se prostitue » au premier venu, un beau garçon inconnu, qu'elle a rencontré à la sortie du bal de l'Opéra! — « Vous savez ce que je vous ai promis : *ça y est !* » dit-elle, le lendemain matin à son mari, dont vous voyez d'ici la situation plus qu'embarrassante. C'est en vain que M. de Riverolles, un vrai serin, comme dit son père, convoque le ban et l'arrière-ban de ses amis pour leur annoncer « ça ». — « Est-ce possible?... Est-ce vrai? » se demande-t-il jusqu'à la dernière scène, où, par un merveilleux moyen de comédie, le public, ayant enfin le mot de la charade, apprend avec lui (ouf!) que M^{me} de Riverolles n'est heureusement pas une fille publique, et qu'elle a simplement voulu ramener son mari à elle en le fumistant dans les grands prix. *Quitte pour la peur* est décidément le vrai titre de la pièce, qui tourne à la comédie, on pourrait dire au vaudeville, au moment où on la voyait versant dans le drame. Et le lendemain?... D'une hardiesse qui n'étonne plus de la part de l'éminent écrivain, mais qui, cette fois, atteint jusqu'à la témérité, *Francillon* se fait accepter, puis acclamer à force d'esprit et d'habileté, et il est bon d'insister

sur ce dernier mot : en écrivant *Francillon*, M. Dumas semble, en effet, avoir tenu à montrer qu'il connaissait aussi bien que feu Scribe, ou que Sardou — le Sardou de *Nos Intimes* — ou qu'un simple Ohnet, les petites finesses et les surprises amusantes du théâtre. Cela est charmant, et l'exquise finesse des traits, l'abondance des mots parisiens, qui coulent de source, le ton toujours poli et séduisant font passer ce qui d'abord avait pu paraître étonnamment osé, terriblement risqué. Il est, sans doute, permis de protester contre la thèse paradoxale énoncée par le dramaturge et de discuter son œuvre. Mais on doit convenir que si c'est là certainement la pièce la plus « raide » (le mot est de M. Dumas, comme on sait), c'est aussi la plus spirituelle qu'ait jamais écrite l'auteur de la *Princesse Georges* et de la *Visite de Noces*, de l'*Étrangère* et de *Denise*. « Thèse paradoxale, » avous-nous dit. La vérité, c'est qu'en écrivant cette mordante et étincelante comédie en trois actes — trois actes qui se passent classiquement dans le même décor et dans l'espace de vingt-quatre heures — l'auteur n'a rien voulu prouver du tout. Un simple badinage : « Allons, amusons-nous, un peu ! » s'est dit le grand auteur, et il y est allé de tout son esprit, inépuisable et charmant. Ah ! la délicieuse soirée qu'il nous a fait passer là ! — M. Dumas sait aussi bien que vous et moi que la faute de la femme est autrement grave que celle de l'homme, et qu'il y a des milliers de motifs pour ne pas assimiler le monsieur qui se console de l'absence de madame avec une Rosalie Michon quelconque à la mère de

hommes, c'est à Febvre qu'échoit la difficile tâche de faire passer le rôle du vibrion — je veux dire du mari; à M. Worms, celle de remplacer Coquelin dans un rôle de Desgenais, tandis que MM. Thiron, Laroche, Prudhon, Truffier et Coquelin cadet, dessinent fort bien des silhouettes du père, de l'ami qui demandera la main de l'ingénue au dénouement, du clerc de notaire en bonne fortune, du vieux beau, mûr pour épouser une cocotte, et du valet de chambre Célestin. Une représentation triomphale, qui nous prouve qu'il y a encore de l'esprit en France — grâces en soient rendues à M. Dumas — et que le Théâtre-Français est toujours le glorieux Théâtre-Français.

18 JANVIER. — La seconde représentation de *Francillon* a été donnée devant les abonnés du mardi. Cette nouvelle soirée n'a fait que confirmer le succès de la première. L'œuvre et ses admirables interprètes ont été confondus dans le même enthousiasme. Ce n'était qu'un cri dans les couloirs, pendant les entr'actes, pour approuver cette pièce d'une donnée si audacieusement originale, d'un esprit si mordant, d'une langue si incisive, d'une philosophie si profondément humaine. Nous avons dit que les traits y éclatent éblouissants et drus, comme les fusées d'un feu d'artifice. Ils ont produit au moins autant d'effet que le premier soir. Les citer serait inutile : l'étincelante comédie de M. Alexandre Dumas fils vient de paraître chez l'éditeur Calmann Lévy. Nous n'ajouterons qu'un mot aux courtes remarques que nous avons pu faire plus haut. Le dénouement de *Francillon* est-il

aussi satisfaisant qu'il en a l'air?... Francine sera-t-elle désormais heureuse?... Nous avons peur que non. M. de Riverolles, sûr désormais de la fidélité de sa femme, ne retournera-t-il pas à Rosalie Michon, ou à une autre, avant qu'il soit huit jours? C'est probable.

24 JANVIER. — On reprend l'*Invitation à la valse* comme lever de rideau de *Francillon*. Trois des nouveaux sociétaires, MM. Le Bargy, Baillet et M^{lle} Muller ont pris rang sur l'affiche en jouant avec M^{me} Broisat la comédie d'Alexandre Dumas père.

6 FÉVRIER. — Reprises, en matinée, du *Cercle ou la Soirée à la mode*, « comédie épisodique » en un acte et en prose de Poinsinet, et de l'*Anglais ou le Fou raisonnable*, comédie en un acte, en prose, de Patrat. — Notre spirituel et érudit confrère Arthur Heulhard nous a tracé en quelques lignes le portrait de Poinsinet : « C'est, dit-il, en son *Jean Monnet*, un problème incompréhensible que Poinsinet, qui avait en lui deux natures, comme certains phénomènes qu'on exhibe ont deux têtes. A la malice d'un singe, il unissait l'imbécillité d'un oison. Au théâtre, son esprit s'éveillait, il cousait des idées et nouait des intrigues ; mais, à la ville, il montrait une telle crédulité que, sous l'influence de certains mauvais plaisants, ses facultés intellectuelles et affectives s'atrophiaient. Palissot notamment avait le don singulier de le faire tomber en enfance : cruel passe-temps dont il abusait dans les cercles de gens de lettres. Au contact de Palissot, Poinsinet sentait son crâne se

vider. Cet homme, qui écrivait des pièces à succès pour la Comédie-Française, se laissait entraîner à écouter, du haut du Pont-Royal, les prophéties d'une carpe qui lui annonçaient les plus hautes destinées ; ce collaborateur applaudi de Philidor et de Duni abjurait tour à tour et la foi catholique et la foi protestante devant témoins, par complaisance pour la galerie. On lâchait dans Paris cet auteur ingénieux et élégant, tout oint d'une pomade jaunâtre qui avait la vertu de le rendre invisible, puis après l'avoir injurié, battu de verges, arrosé de vin, on l'envoyait voler l'argent enfermé dans le secrétaire de son père, sous les yeux même de celui-ci, le tout à titre de fantôme. » Voilà ce qu'on trouvait plaisant dans la société de Palissot, les soirs où l'on se réunissait chez le traiteur Landel. On conviendra qu'il y a plus de sel, et aussi plus d'humanité, dans la dernière de nos charges d'atelier... Quoi qu'il en soit, sans vouloir décider si « le petit P... », comme disait Monnet, méritait, oui ou non, les « fumisteries », comme on dirait aujourd'hui, dont il fut l'objet, on peut affirmer que Poinsinet « mystifié par Palissot » a pris, aujourd'hui, sa revanche au Théâtre-Français. La réapparition du *Cercle ou la Soirée à la mode*, qui passe pour la meilleure pièce de l'auteur avait tout l'air d'une « mystification » pour la critique, extraordinairement convoquée au Théâtre-Français par une belle matinée d'un dimanche adorablement ensoleillé. Escomptant le succès de la représentation, MM. Auguste Vitu et George d'Heylli avaient eu, chacun de leur côté,

l'heureuse idée de publier, à l'usage des spectateurs de 1886, la comédie de 1764. Le *Cercle* a donc paru, chez Ollendorff, précédé d'une étude très fouillée de M. A. Vitu ; chez Jouaust, accompagné d'une excellente notice de M. G. d'Heylli. C'est probablement tout ce qui restera de cette tentative de résurrection, absolument avortée. Le *Cercle* est pourtant une esquisse assez jolie des ridicules qui avaient cours dans certains salons du XVIII^e siècle. On trouvait encore des poètes qui venaient essayer de lire leurs vers et subir des humiliations de toutes sortes ; des médecins charlatans qui fondaient leur fortune sur les caprices de leurs belles malades ; des abbés pimpants qui roucoulaient la romance ; des colonels qui brodaient au tambour et travaillaient aux jarretières de Lise ou de Chloé ; des femmes coquettes et légères qui passaient le temps à médire et à jouer aux cartes : il se mêlait à cette société quelques hommes de bon sens, dont les uns, espèces de misanthropes retirés dans leurs terres, ne faisaient que de courtes apparitions dans ce monde, et dont les autres prenaient le parti de se plier aux usages reçus tout en les désapprouvant. Telle est la société que Poinsinet a dépeinte, et s'il n'y a pas été admis comme on le prétend, et qu'il ait « écouté aux portes », il faut avouer qu'il avait de bonnes oreilles. Le *Cercle* est, parbleu ! loin d'avoir la valeur de la *Critique de l'École des Femmes* et l'esprit du *Monde où l'on s'ennuie*, mais on y remarque des traits heureux. Cette Araminte, qui apprend, avec une impassibilité si grande la nouvelle de la

mort d'un de ses intimes amis, et jette les hauts cris lorsqu'on vient lui dire que son serin est envolé, nous semble une heureuse figure de femme égoïste et étourdie, et la scène où trois dames se mettent à jouer une partie de cartes, pour ne pas perdre de temps pendant que le poète lira sa tragédie, est d'un bon comique. Lorsque le poète, furieux, remet son manuscrit dans sa poche et sort, toute la compagnie est scandalisée. Il y a alors une charmante réponse de Lisidor, l'honnête homme de la pièce, à propos du scandale que soulève cette disparition. « ARAMINTE. - Comment, est-ce que vous approuvez sa conduite? LISIDOR. — Oh ! point du tout, madame : je suis chez vous ; je pense qu'il a tort. » Ce Lisidor est on ne peut mieux élevé. Poinsinet, nous l'avons dit, fut en quelque sorte le plastron du dix-huitième siècle ; il servit de but à toutes sortes de mauvaises plaisanteries, jusqu'au moment où, jeune encore, il s'alla noyer dans le Guadalquivir. Il ne laissa pas de très grands regrets. Il faut lire dans Grimm le long article qu'il consacre à Poinsinet, à l'occasion de sa mort, et où cet annaliste rancuneux et méchant traite le malheureux écrivain défunt avec la plus impertinente rigueur. « Je recommande l'âme du grand Poinsinet, dit-il en terminant, au dieu Guadalquivir, et je ne me noierai jamais dans ce fleuve de peur de l'y rencontrer. Il avait en son vivant un secret qui me désolait : il excellait dans le genre ennuyeux, mais il savait filtrer l'ennui à travers ses pièces si artistement et d'une manière si imperceptible qu'on en était

suffoqué sans savoir de quel endroit sortaient de si mortelles exhalaisons. » Cette petite pièce du *Cercle*, autrefois très comique, a paru aujourd'hui infiniment trop longue ; cette comédie d'allusions est devenue une énigme pour les spectateurs et pour les acteurs ; ni les uns ni les autres n'y entendent rien. On a pourtant pris plaisir à voir dans *Araminte* M^{lle} Pierson « en paniers », et à entendre, dans la soubrette, la jolie voix de M^{lle} Kalb. M. de Féraudy s'est fait apprécier dans le personnage du médecin et M. G. Berr a spirituellement dit les couplets de l'abbé ; mais le grand succès a été pour M. Laroche, qui, n'étant point de la pièce, est venu dans une annonce toute littéraire, réclamer l'indulgence du public en faveur de M^{lle} Frémaux, légèrement enrouée. Nous avons vu le moment où on allait rappeler le galant semainier ! Ce sont des chuts qui ont « salué » le baisser du rideau sur la comédie de Poinsinet. La reprise de *l'Anglais ou le Fou raisonnable* a été, au contraire, accueillie par des bravos. La comédie de Patrat contient une idée comique — ce qui est bien quelque chose au théâtre — et semble le type, si souvent imité depuis lors, des pièces à quiproquos. Elle nous a procuré le plaisir de revoir, vingt ans après le soir de ses débuts à l'Odéon, M. Coquelin cadet, parfait, délicieux, charmant, dans le rôle de l'Anglais... *généreux* ; voilà, certes, un portrait qui date de loin. La matinée avait commencé par Musset, tout simplement : M. Le Bargy a fort bien joué Perdican dans *On ne badine pas avec l'amour*, mais le rôle de Camille

ne convient en aucune façon à M^{me} Barretta.

24 FÉVRIER ¹. — Le comité de lecture reçoit à correction les *Vieilles gens*, comédie en un acte, de M. Albin Valabrègue, et *De une heure à trois heures*, comédie en un acte, de M. Abraham Dreyfus. Cette dernière pièce a semblé, avec ses détails particuliers, convenir surtout à un théâtre du genre des Variétés, où, évidemment, elle paraîtrait à sa place et aurait beaucoup de succès ; c'est un gai

1. Il est de tradition de dire que la Comédie-Française est le théâtre le plus inaccessible pour les auteurs nouveaux.

Non seulement c'est une erreur, mais c'est le contraire qu'il faudrait dire, car, depuis quinze ans, la Comédie-Française a favorisé, à elle seule, plus de *débuts* que tous les autres théâtres de Paris réunis — si l'on en excepte l'Odéon, et nous allons en fournir la preuve.

Depuis 1871, ont débuté au théâtre par la Comédie-Française :

Catulle Mendès : *La Part du Roi*, 1 acte.

Georges Richard : *Les Enfants*, 3 actes.

Édouard Fournier : *Maître Pathelin*, 3 actes.

Denayrouse : *La Belle Paule*, 1 acte.

De Bornier : *La Fille de Roland*, 5 actes.

Parodi : *Rome vaincue*, 5 actes.

Erckmann-Chatrian : *L'Ami Fritz*, 3 actes.

Ernest d'Hervilly : *Le Magister*, 1 acte.

Lomon : *Jean Dacier*, 5 actes.

E. Guyard : *Volle-face*, 1 acte.

Paul Déroulède : *Jean Streiner*, 1 acte.

Adenis fils : *Diogène et Scapin*, 1 acte.

Delair : *Garin*, 5 actes.

De Massa : *En Campagne*, 1 acte.

M. Desvallières : *Une Matinée de Contrat*, 1 acte.

J. Aicard : *Smilis*, 3 actes.

E. Morand : *L'Héritière*, 1 acte.

Moreau : *Corneille et Richelieu*, 1 acte.

En tout, 18 débuts au théâtre et 42 actes.

De plus, dans la même période, ont été joués, pour la pre-

vaudeville, très observé, mais une comédie-vaudeville.

3 MARS. — M^{lle} Jouassain, la meilleure duègne de la Comédie-Française, a cessé d'appartenir au théâtre ¹.

mière fois, au Théâtre-Français, les auteurs et les pièces suivantes :

H. Becque : *Les Corbeaux*, 4 actes.

Ch. de Courcy : *Toujours*, 1 acte.

Ed. Gondinet : *Christiane*, 4 actes.

H. Meilhac : *Nany*, 5 actes.

H. Meilhac et Halévy : *L'Été de la Saint-Martin*, 4 acte.

Belot et Villetard : *Le Testament de César Girodot*, 4 actes (reprise).

Cadol : *La Grand Maman*, 3 actes.

Bisson : *Le Député de Bombignac*, 3 actes.

R. Deslandes : *Antoinette Rigaud*, 3 actes.

F. Coppée : *Le Luthier de Crémone*, 1 acte.

Delpit : *Les Maucroix*, 3 actes.

Monselet : *L'Ilote*, 1 acte.

Verconsin : *La Sortie de Saint-Cyr*, 1 acte.

Richepin : *Monsieur Scapin*, 3 actes.

Cette énumération et ces chiffres indéniables nous dispensent de commentaires, surtout si nous ajoutons qu'au Théâtre-Français les jeunes auteurs sont sûrs, au moins, d'être lus, puisque leurs pièces y sont, forcément, l'objet d'un rapport, avec analyse et critique, soumis à l'appréciation du Comité, présidé par M. l'administrateur général.

1. Nous empruntons les renseignements suivants à la notice sur la carrière dramatique de cette regrettée comédienne qu'a publiée M. Georges d'Heylli :

Née le 3 décembre 1829, M^{lle} Clémentine Jouassain entra au Conservatoire en 1847 dans la classe de Samson ; elle obtint un second prix de comédie et un accessit de tragédie en 1850, et elle débuta à l'Odéon le 29 septembre de la même année dans *Hamlet* (rôle de Baptista). C'est seulement le 17 décembre 1851, qu'elle entra à la Comédie-Française par le rôle de Céphise, d'*Andromaque*. Elle se retira momentanément le 1^{er} juin 1854 et s'en alla créer à la Gaité le rôle de la Reine de Prusse dans le *Sergent Frédéric* (21 juin 1855), drame de d'Ennery où elle

13 MARS ¹. — Enfin la Comédie-Française s'est décidée à nous rendre le *Barbier de Séville*. Figaro était exilé depuis dix ans de notre première scène; il y a fait aujourd'hui dimanche, en matinée, une rentrée triomphale. « C'est une vieille histoire, a dit

faisait, à vingt-six ans, le personnage de la mère de Déjazet qui en avait alors cinquante-huit. Elle revint rue Richelieu le 3 mars 1856, et elle ne l'a plus quittée depuis.

Pendant cette longue carrière, M^{lle} Jouassain a joué 78 rôles différents, dont 25 créations. Elle excellait dans les duègnes comiques, dans les gouvernantes, dans les femmes mûres, anguleuses, acariâtres, et elle a créé, à ces divers points de vue, plusieurs rôles avec une fantaisie et un succès extraordinaires; on se la rappelle surtout dans dame Pluche, d'*On ne badine pas avec l'amour*; Bélise, des *Femmes savantes*; Clémentine, du *Testament de César Girodot*, etc.

M^{lle} Jouassain se retire avec une pension de 7,200 francs et une reprise de plus de 200,000 francs de fonds sociaux. Elle ne donnera pas de représentation à son bénéfice en raison de la fatigue qu'elle redoute, puisque l'état de sa santé est la seule cause de sa retraite prématurée. Le théâtre la lui rachète 8,000 francs. A ce propos, elle a écrit à M. Georges d'Heylli une lettre où nous lisons le passage suivant :

« Adieu, mon théâtre, adieu à tous ces rôles à l'humeur hérissée, rôles hargneux, criards, quinteux, qui donnent tant de mal et si peu de profit... La dame Pluche ne fera plus de soubresauts dans la luzerne. J'aurais bien désiré, comme Bélise à ses amoureux, faire une dernière fois de l'œil à ce public si bienveillant pour moi... Je n'ose plus, j'ai peur d'avoir peur.

« CLÉMENTINE JOUASSAIN. »

En 1876, M^{lle} Jouassain a épousé un ancien officier de marine, M. Albert-Édouard-Olivier Detournière, officier de la Légion d'honneur.

1. M. Claretie a annoncé, à la dernière séance du comité, que deux dons venaient d'être faits à la Comédie-Française ;

1^o Un petit portrait de Talma donné jadis à son ami l'acteur Brunet par Talma, et offert à la Comédie par M. Méra, petit-fils de Brunet ;

2^o Un manuscrit en grande partie inédit de Lekain, les *Mé-*

Henri Heine, parlant des chagrins d'amour, mais celui à qui elle arrive a le cœur brisé. » C'est une vieille histoire, peut-on dire des amours d'Almaviva et de Rosine, mais celui à qui on la conte pour la millièmc fois a l'esprit ravi. Le *Barbier* n'a pas beaucoup plus de rides qu'il y a cent ans. Ce n'est pas par l'intrigue que ce chef-d'œuvre tranche sur les pièces de son temps ; un vieux tuteur amoureux et jaloux, une pupille vive et coquette, un galant entreprenant, un valet adroit et fripon, ce sont là les personnages de la comédie classique ; le vieux tuteur est éternellement bafoué, les amants se moquent de lui, un heureux mariage couronne leur flamme. Mais quel rajeunissement d'esprit et de dialogue dans le *Barbier* ! Comme cette trame usée se colore sous la plume prestidigieuse de Beaumarchais ! Quelle fraîcheur de jeunesse, quelle imagination dans la folie, quelle ardeur dans le caprice ! Saint-Victor disait, dans une page brillante, que la prose du *Barbier* ne se séparait plus pour lui de la musique de Rossini, et qu'il ne pouvait plus écouter le dialogue semillant de Beaumarchais sans entendre aussitôt chanter dans un coin de sa mémoire les spirituelles broderies du compositeur. Nous ne savons si les spectateurs de cet après-midi songeaient à Rossini et à sa musique, mais ils

moires, lettres et discours de Lekain, précieux document offert par l'érudit archiviste-paléographe, M. Étienne Charavay.

La Comédie a voté des remerciements aux donataires.

Le musée de la Comédie-Française s'enrichira bientôt d'une œuvre nouvelle, le buste de La Grange, par M. Eugène Guillaume (de l'Institut).

s'amusaient délicieusement. Quelle humeur chagrine, quel esprit morose pourrait résister à l'assaut de cette verve ? Les personnages du *Barbier*, qui appartiennent à l'ancien théâtre, s'en détachent par une originalité vive et neuve qu'il est moins aisé d'expliquer que de sentir. Toute la pièce a je ne sais quelle allure rapide et dansante. Sans que l'auteur cherche jamais ce qu'on a appelé depuis la couleur locale, on sent que ces gens-là portent une guitare en bandoulière et grimpent d'un bond aux échelles de soie ; l'esprit est jeté à pleines mains, il roule et pétille avec un éclat de pistoles, avec un bruit de grelots. La pièce est pleine de mouvement, de gaieté et de clarté, un rayon de soleil brille et scintille sur toutes les figures, éclaire d'un reflet comique la cornette du docteur, illumine la résille de Figaro, caresse amoureusement la joue de Rosine. Saint-Victor avait raison, il y a de la musique dans ce style ; ces phrases courtes, brisées, saccadées, rejointes çà et là par des rimes éparses, ont une harmonie spéciale et une allure endiablée. Lorsque Figaro lance une tirade, que Bartholo murmure, qu'Almaviva soupire ou que Rosine sourit, nous croyons entendre en sourdine comme un bruit de sérénade et un froufrou de guitare. M. Febvre reprenait cette fois encore le rôle du jeune Lindor. « Nous n'apprendrons rien à M. Febvre, écrivait à ce propos M. Adolphe Brisson, le jeune et alerte critique dramatique du *Parti National*, en lui disant qu'il n'a plus vingt ans et que le public s'en aperçoit. Il remplace la gamine vivacité qui lui manque par une souveraine expérience et une

rare habileté. Il est bon musicien ; il faut l'être dans ce rôle exquis ; il est dommage qu'il ne puisse jouer au piano la sérénade qu'il chante ; car il joue fort bien et chante assez mal ; sa voix est sourde et peu juste. Il a d'ailleurs très grand air. Nous lui reprocherons d'être plus Espagnol que Français dans ce rôle redoutable. Almaviva est un gentilhomme qui se déguise en étudiant pour enlever une belle. Il doit avoir la légèreté d'allure de l'étudiant sans perdre la distinction native du gentilhomme. M. Febvre vieillit le rôle de dix ans, il est déjà le comte du *Mariage de Figaro*, il n'est plus l'amant de Rosine. Ces réserves faites, rendons hommage à ses qualités ; il a joué délicieusement la scène capitale du troisième acte, accompagnée de la coulisse. M. Febvre l'accompagne lui-même sur un clavecin, dont le son fêlé, dont les notes courtes et maigres exhalent un charme vieillot. Ils commencent, le comte plaquant des accords, Rosine chantant sa romance à demi voix ; Bartholo, qui les sépare, s'assoupit, Rosine s'approche, Almaviva se lève et baise la petite main qu'on lui tend ; mais Bartholo se réveille, Almaviva retombe les deux mains sur le clavier et achève l'air qu'il a commencé. Ce jeu de scène est exécuté avec une aisance parfaite une élégance suprême ; cela est charmant, cela évoque l'image d'une toile de Fragonard ou de Watteau. Que dire de M^{me} Barretta, qui représente Rosine ? M^{me} Barretta a la grâce, la beauté, la poésie, l'exquise sensibilité. Elle est Victorine, elle est Henriette, elle est Antoinette, elle pourrait être Agnès. Elle possède l'émotion discrète, la coquet-

terie voilée, le charme ingénu. Un sang plus vif court dans les veines de Rosine ; elle aime les aventures, le danger l'excite, sa tête est chaude, sa résolution prompte et son pied furtif. S'il lui arrive de rougir, c'est de dépit, c'est de rage. Ce n'est pas une pensionnaire timide et qui rêve de liberté, c'est une fille sensuelle, ardente, qui passe « au travers des jalousies » pour rejoindre son galant. M. Coquelin cadet fait rire dans Bazile, comme il fait rire dans le *Bilboquet* ou le *Hareng saur* ; M. Clerh compose avec un soin laborieux et joue avec conscience le personnage de Bartholo. M. de Féraudy prenait possession du rôle de Figaro. Il y est vif, alerte, souple, gai ; sa voix est claire et sonore ; il n'a pas encore l'aplomb encombrant, le débit tranchant que possédait Coquelin, son maître. Il ne nous montre dans Figaro que le barbier qui rase son monde d'une main preste ; il laisse dans l'ombre le bel esprit, le folliculaire, qui a le verbe haut et la parole insolente. Ces qualités s'acquièrent avec l'expérience et l'autorité de l'âge. M. de Féraudy possède déjà celles que donne la nature et que mûrit le travail ».

27 MARS. — M. Frédéric Febvre est nommé chevalier de la Légion d'honneur. Ce n'est cependant point sur la proposition de M. le ministre des Beaux-Arts que M. Febvre est décoré, car, réglementairement, il ne pouvait être nommé chevalier qu'après MM. Maubant et Coquelin, plus anciens que lui au Théâtre-Français. C'est en qualité de vice-président de la Société hospitalière en faveur des Français qui habitent Londres. M. Febvre a rendu de très

grands services à nos compatriotes établis en Angleterre. Il a, de plus, fondé un lit pour les artistes français malheureux à Londres. La nomination de M. Febvre est due à l'initiative de M. le ministre des affaires étrangères.

29 MARS. — On donne aux abonnés le *Mariage de Figaro*. La distribution de la comédie de Beaumarchais reste la même que lors de la dernière reprise de l'ouvrage, sauf pour les rôles de la comtesse tenus à cette époque par M^{lle} Tholer et M^{me} Jouassain, et qui sont joués aujourd'hui par M^{me} Broisat et M^{lle} Fayolle. M. Claretie rétablit le vaudeville final qui avait été supprimé depuis longtemps. La comédie finit donc, comme l'a voulu Beaumarchais, par des chansons.

30 MARS. — On enterre aujourd'hui M. Henri Provost, caissier principal de la Comédie-Française, M. Provost était fils du célèbre comédien, mort il y a quelques années, et le frère d'Eugène Provost, sociétaire à la Comédie-Française, où il n'avait pu se maintenir longtemps. Il occupait l'emploi de caissier à la Comédie-Française depuis six ans, et, auparavant, il était attaché à la Banque de France. Il avait épousé M^{lle} Ponsin, morte récemment.

2 AVRIL. — Reprise de *Bajazet*, de Racine¹, et du *Bonhomme Jadis*, d'Henri Mürger². — La Comé-

1. DISTRIBUTION : Acomat, M. Silvain. — Osmin, M. Martel. — Bajazet, M. A. Lambert. — Roxane, M^{lle} A. Dudley. — Zaire, M^{lle} Martin. — Fatime, M^{lle} Lerou. — Atalide, M^{lle} Hadamard.

2. DISTRIBUTION : Octave, M. Boucher. — Jadis, M. Leloir. — Jacqueline, M^{lle} Reichenberg.

die-Française a fait aujourd'hui un effort dont il faut lui tenir compte. Elle a interrompu un jour — un seul ! — le succès de *Francillon* pour nous rendre *Bajazet* de Racine. M^{lle} Dudlay abordait le rôle de Roxane ; l'épreuve était redoutable ; elle ne s'en est pas mal tirée. Les fureurs de la terrible héroïne vont bien à son talent, plus dépourvu de grâce que de vigueur. Atalide est une touchante princesse, une innocente victime, dont les lamentations font ressortir les fureurs de sa rivale. M^{lle} Hadamard ne lui a pas conservé ce caractère ; elle semble dévorée du désir de lutter d'énergie et de vigueur avec M^{lle} Dudlay. M. Albert Lambert n'a pas sauvé le personnage de Bajazet, qui est assurément le plus faible de la pièce. On a, au contraire, fort applaudi M. Silvain, très remarquable dans Acomat, et, à côté de lui, M. Martel, un excellent Osmin. Ce spectacle se terminait par la jolie comédie de Mürger, le *Bonhomme Jadis*, que M^{lle} Reichenberg a détaillée avec son immense talent. M. Leloir, qui a pris possession du personnage du vieux bonhomme Jadis, a eu d'excellentes intentions et a mis beaucoup plus de verve qu'on ne pensait au service de cet adorable rôle qui fut la meilleure création de Talbot.

7 AVRIL. — *L'Aplomb*, pièce en un acte, de M. Raymond Deslandes, a été lue au comité et reçue.

21 AVRIL¹. — La *Bûcheronne*, de M. Charles Ed-

1. Le 21 avril, le *Stanley-Club* réunissait à sa table M. Jules Claretie, le doyen de la Comédie-Française, M. Got et les interprètes d'*Hamlet*.

Ce banquet était présidé par le ministre des États-Unis d'Amé-

mond, primitivement reçue à correction, a été relue au comité et définitivement acceptée.

24 AVRIL. — Le succès de *Francillon* nous a valu la reprise des *Fourchambault* : c'est double bénéfice pour nous. Les lauriers de M. Alexandre Dumas ont, en effet, toujours empêché de dormir son excellent collègue Émile Augier. Il suffit qu'une œuvre de l'auteur de l'*Étrangère* tienne un peu de temps l'affiche pour qu'on voie accourir l'auteur des *Effrontés*. — « Et moi ! dit M. Augier, on ne me joue donc plus ? » On reprend alors l'*Aventurière*, ou telle autre pièce du répertoire du maître. M. Augier est ravi, le public aussi. Les *Fourchambault* n'avaient pas été joués depuis un an : M^{lle} Marsy tenait alors le rôle de Marie Letellier, créé par

rique, M. Mac Lane, qui avait à sa droite, M^{lle} Reichenberg, et à sa gauche, M^{lle} Hadamard. M^{lle} Du Minil était à la droite de M. Homans, secrétaire du *Stanley-Club*, qui avait à sa gauche M. Mounet-Sully.

Au nombre des autres convives se trouvaient MM. Paul Meurice, Maubant, Silvain, Le Bargy, de Blowitz, Campbell-Clarke, Auguste Vitu, Charles Bigot, Edmond Stoullig, Henri Vignaud, le baron A. Salvador, Edward King, etc.

Voici comment s'exprimait, dans un discours fort applaudi, le président de ce banquet, M. Mac Lane, ministre des États-Unis, s'adressant aux artistes de la Comédie-Française :

« Il y a ailleurs qu'en France des écoles de musique, des écoles de chant, des écoles de danse et peut-être aussi des écoles de peinture. En France seulement, il y a une école de cet art charmant et complexe, le plus fugitif, mais aussi le plus séduisant de tous, l'art théâtral. Il y a dans tous les pays de célèbres, de grands comédiens, mais l'art théâtral n'existe qu'en France ; c'est que nulle part on ne trouve réunie à tant d'autres qualités solides ou aimables, cette qualité souveraine qui fait valoir toutes les autres et qui imprime à tous les produits du génie français une marque inimitable : le goût.

« Parmi les représentants de cet art si essentiellement fran-

M^{lle} Croizette. Cette jolie pensionnaire étant partie... soi-disant pour se marier, le rôle a été confié à une des plus sympathiques sociétaires de la maison : M^{me} Worms-Barretta. Mais la pièce ne devait passer que le mardi, jour d'abonnement et, quand M. Claretie eut décidé qu'on la jouerait préalablement le dimanche, ce fut pour ses nouveaux interprètes un énorme remue-ménage. Les rôles étaient tout juste sus, les robes n'étaient pas prêtes. M^{me} Barretta en avait commandé deux chez la bonne faiseuse ; mais la première et la plus jolie, ne lui avait été apportée que quelques minutes avant le lever du rideau. Pendant qu'on frappait les trois coups, et que le public s'impatientait, la charmante artiste s'énervait, à peine

çais, vous êtes, mesdames et messieurs, une aristocratie : celle du talent, et, laissez-moi ajouter, du talent relevé par le caractère. Le *Stanley-Club* est heureux de vous le dire ; composé en grande partie de membres de langue anglaise, il a voulu vous témoigner sa reconnaissance et son admiration pour la magistrale interprétation que vous avez récemment donnée d'*Hamlet*.

« Dans cette maison de Molière dont vous êtes l'honneur, vous avez reçu Shakespeare, comme le maître de la maison lui-même l'eût reçu, et vous l'avez traité comme les souverains, en le mettant chez lui. Vous avez donné là une preuve nouvelle de la souplesse des aptitudes que vous mettez au service d'un art dont les pures traditions sont confiées à votre garde et l'enseignement à votre savoir.

« Il ne m'appartient pas de vous louer comme vous le méritez, je n'ai point pour cela la compétence nécessaire et je le regrette ; mais je puis vous assurer qu'il n'y a ici qu'une voix pour rendre hommage à l'illustre compagnie à laquelle vous appartenez et pour honorer en vous l'éclat du talent, la dignité de la vie et le travail sous l'une de ses formes les plus élevées »

remise des fatigues du bal des artistes, qui l'avait fait se coucher à trois heures du matin, ne se sentant pas encore à l'aise dans la robe qu'on lui « bâtissait » sur elle, au moment où la toile allait se lever sur le salon des Fourchambault à Ingouville : dans le fond, une délicieuse vue de mer, par un temps clair, un vrai Guillemet. M^{me} Barretta allait, d'ailleurs, peu à peu maîtriser son émotion, et son succès devait grandir à mesure que s'avancait la représentation; moins excentrique que Sophie Croizette, moins coquette que M^{lle} Marsy, mais plus tendre et plus émouvante que ses devancières, aux endroits pathétiques de la belle œuvre de M. Émile Augier. En même temps que M^{me} Barretta prenait possession du rôle de Maï — parente de cette Caroline de Saint-Gençix qu'elle va bientôt jouer également, — la blonde M^{lle} Muller succédait à la blonde Reichenberg dans celui de Blanche, et M. Laroche jouait pour la première fois Bernard, auquel il donne une belle barbe à l'américaine et une allure plus jeune que celle du créateur, M. Got. Il faut songer que le personnage est encore un amoureux et n'a que trente-huit ans. Plus jeune que l'âge qu'elle veut paraître, elle aussi, et toujours délicieusement jolie sous sa perruque blanche, nous avons retrouvé M^{lle} Lloyd, se préparant ainsi à jouer la marquise de Villemer. Toujours excellent, le ménage Fourchambault : M^{me} Pauline Granger et M. Barré, qui ont mérité d'être rappelés par la salle entière.

Hamlet avait été donné en matinée devant les membres du congrès d'astronomie, pour lesquels

l'Académie des sciences avait fait retenir une quinzaine de loges. A l'exception de M. Le Bargy, aux lieu et place de M. Duflos, qui a l'honneur de jouer Aristide Saccard, au Vaudeville, les interprètes étaient les mêmes qu'à la création. Ovations d'acte en acte à M. Mounet-Sully, que la foule attend encore, à la sortie des artistes, pour l'acclamer. Rappel à M^{lle} Reichenberg que, ce nous semble, la critique n'a pas appréciée comme elle le méritait dans sa composition d'Ophélie. Applaudissements à Coquelin cadet, encore tout fier du succès qu'il a obtenu au banquet du *Stanley-Club*, dans son speech du fossoyeur. Bref, tel est le succès d'*Hamlet*, que les abonnés ont demandé à ce qu'il leur soit donné deux fois encore. M. Claretie a naturellement accédé à leur désir ; *Hamlet* sera joué mardi et jeudi de la semaine suivante. Espérons que M. Augier ne se montrera pas trop jaloux du succès de Shakespeare, traduit par Paul Meurice et Alexandre Dumas !

16 MAI. — Représentation de retraite de M. Delaunay, après trente-huit ans de services. — C'est le 26 novembre 1845 que Delaunay débutait à l'Odéon, dans le rôle de Damis, de *Tartufe*. Puis il jouait le répertoire avec ce charme infini qui devait bientôt le rendre célèbre ; c'est une pièce de Méry, *l'Univers et la Maison*, qui le mit en évidence : « Un jeune homme inconnu, nommé Delaunay, écrivait Théophile Gautier, s'est révélé subitement, dans le rôle de Ludovic, le jeune premier le plus accompli de Paris. Il a dix-huit ans, un extérieur agréable, du feu, de la candeur, une voix nette et

d'entendre la musique de cette voix jeune et caressante voltiger tantôt sur l'alexandrīn sobre, net et ferme de Molière, de Corneille ou de Piron, tantôt sur la prose cadencée de Marivaux ou d'Alfred de Musset. On peut se dire, sans craindre de se tromper, qu'à cet égard Delaunay est un virtuose à qui personne ne saurait être comparé dans le temps présent, et qui ne trouverait sans doute que peu d'égaux dans le passé. » Delaunay avait paru pour la dernière fois à la Comédie-Française il y a treize mois et demi, le 1^{er} avril 1886, dans Olivier de Jalin du *Demi-Monde*. Depuis lors, il avait été question de sa rentrée dans la *Souris*, de M. Pailleron, dont le rôle avait été écrit pour lui, mais l'éclatante sortie de Coquelin étant venue jeter un obstacle dans les jambes de son aîné, il fallut renoncer à ce beau projet. M. Delaunay était parti ; il ne pouvait plus rentrer, pensa le comité. Il ne restait plus qu'à fixer la date de sa représentation de retraite. Elle a eu lieu, ce soir, devant une fort belle salle de « dernière », où nous apercevons, entre autres personnages de marque ou habitués de la Comédie-Française : MM. Auguste Vacquerie, Paul Meurice, Alexandre Dumas fils, Charles Floquet, Edouard Lockroy, Poubelle, Gragnon, Georges Hecq, Gauné, Henry Régnier, Challamet, Carraby, Falguière, etc., et où — ceci est à noter — plusieurs de nos confrères, comme MM. Francisque Sarcey, Fernand Bourgeat, Adrien Bernheim et Charles Bigot, avaient tenu à payer leurs places. Nous gagnions la nôtre, juste au

vous le courage de l'avouer. — Oserons-nous constater également que l'intermède musical n'avait rien de particulièrement nouveau. N'avons-nous pas déjà maintes fois applaudi M. Faure dans les *Enfants*, de Georges Boyer et Massenet, et ne savions-nous pas d'avance que le trio de *Faust* : « Anges purs, anges radieux » devait être redemandé à ses excellents interprètes : M^{me} Lureau-Escalaïs, MM. Faure et Talazac ? — La cérémonie finale était véritablement le piquant attrait de cette soirée d'adieux ; M. Delaunay, dans le costume du comte Amalviva du *Mariage de Figaro*, assis à la droite du spectateur, se lève pour recevoir ses camarades des deux sexes, sociétaires et pensionnaires, venant, deux par deux, lui apporter leurs hommages. Il se jette dans les bras de son doyen, M. Got, baise sur le front M^{lle} Reichenberg, serre la main de ceux-ci ou de celles-là. Le défilé est touchant et curieux ; on remarque que ni M. Febvre, le semainier que l'on a vu, tout à l'heure, amener en scène M^{me} Lureau-Escalaïs, ni M. Coquelin cadet, qui, devant l'exclusion de son aîné, a refusé de prêter son concours à la représentation, ne paraissent dans la cérémonie. On applaudit M. Thiron, qui, lui, avait bien voulu jouer maître André, et on fait silence quand apparaît M^{lle} Muller, costumée en bergère Watteau. — « Au nom de vos élèves d'hier — et elle montre MM. Laugier, Samary et autres — d'aujourd'hui et de demain, permettez-moi, mon cher maître, de vous offrir ces fleurs. » Et elle remet dans les mains de M. Delaunay un petit panier de roses, que le bénéficiaire dépose

sur sa chaise pour s'avancer lui-même devant le trou du souffleur. Il va parler... — « Mesdames, messieurs : laissez-moi, dit-il, faire revivre pour aujourd'hui un antique usage, celui de l'acteur s'adressant au public. Ce fut jadis Molière, qui se reposa plus tard de ce soin au profit de son camarade Lagrange, auquel on m'a fait quelquefois le très grand honneur de me comparer. Je ne veux vous dire qu'un mot dans lequel je tâcherai de mettre toute mon âme... A vous toutes, à vous tous qui m'avez soutenu et encouragé pendant quarante et un ans (trois ans à l'Odéon et trente-huit ans ici), je dirai du fond du cœur : Merci! » Ai-je besoin d'ajouter qu'on a furieusement applaudi ce petit discours, déclamé avec autant d'émotion que de chaleur. Le public avait répondu par avance : la recette a dépassé 42,000 francs¹!

28 MAI. — Premières représentations de *Raymonde*, comédie en trois actes, en prose, de

1. A l'occasion de la représentation de retraite de M. Delaunay, on a rappelé que l'excellent artiste est né à Paris, le 21 mars 1826.

Voici, à titre de curiosité, l'âge de quelques-uns des artistes hommes de la Comédie-Française :

Jules-Edmond Got, né à Lignerolles (Nord), le 1^{er} octobre 1822.

Fleury-Polydore Maubant, né à Chantilly-Condé, le 23 août 1821.

Jean Mounet, dit Mounet-Sully, né à Bergerac (Dordogne), le 27 février 1841.

Charles-Joseph Thiron, né à Paris, en 1834.

Léopold Barré, né à Paris, le 14 avril 1819.

Frédéric Febvre, né à Paris, le 21 février 1834.

Ernest-Alexandre-Honoré Coquelin, dit Coquelin cadet, né à Boulogne-sur-Mer, le 16 mai 1848.

MM. André Theuriet et Eugène Morand ¹, et de *Vincenette*, drame en un acte, en vers, de M. Pierre Barbier ². — A son peu d'empressement pour venir au Théâtre-Français, on voit que le public se souvient — il s'en souviendra longtemps encore — de la terrible catastrophe de l'Opéra-Comique. M. Ambroise Thomas, le compositeur porte-malheur, et l'aimable éditeur d'*Hamlet* et de *Mignon*, M. Heugel, sont à l'orchestre : prenons garde ! Jamais salle ne s'est plus difficilement remplie, et bien que le spectacle ait été annoncé pour huit heures précises, le rideau s'est levé devant des banquettes vides sur le premier acte de *Raymonde*, qui nous a fait songer à l'*Ami Fritz* et où nous voyons M^{me} Céline Montaland fort jolie en cheveux blancs et en cornette de paysanne, et M. Febvre très réussi dans son imitation du président de la Chambre : M. Floquet, qui est dans la salle, est le premier à en rire. Grand effet pour la lecture de la lettre d'Antoine. M^{me} Montaland met ses lunettes et M. Febvre son pince-nez. Effet d'hilarité pour cette réplique : « Antoine dans la politique ! vous voulez rire... » — Je le disais bien : un garçon aussi capable. » Un joli mot encore : « L'amour, ça rend bête, dit M. Noël. Un homme

1. DISTRIBUTION : Noël, M. Febvre. — Antoine Verdier, M. Le Bargy. — Osmin de Préfontaine, M. de Féraudy. — La Treinblaye, M. Dupont-Vernon. — Un jardinier, M. Roger. — Verdier, M. Leloir. — Raymonde, M^{me} Barretta. — Clotilde, M^{lle} Lloyd. — M^{me} Verdier, M^{me} Montaland.

2. DISTRIBUTION : Maître Claude, M. Got. — Sylvain, M. A. Lambert. — Thomé, M. Laugier. — Vincenette, M^{lle} Reichenberg. — Marcelle, M^{me} P. Granger.

supérieur, ça le rend idiot. — Vous me feriez presque croire que je suis un homme supérieur, » répond M. Osmin de Préfontaine, un brave et naïf garçon, s'il en fût jamais. Pour M. André Theuriot, le charmant peintre de la forêt, M. Jules Claretie, a fait broser, au second acte de *Raymonde*, un délicieux paysage d'automne. Et l'on admire le clocher caché sous les arbres, ce clocher d'où l'on va entendre l'angelus dans le lointain, et la vue de la colline au pied de laquelle est la route qui conduit à la *maison verte*. C'est vraiment neuf et original. La vieille abbaye du troisième acte rappelle la chapelle expiatoire : c'est tout à fait de circonstance. Les personnages expient chacun leur faute, et le public, qui n'a rien fait, trouve la pénitence un peu dure. — Ouf ! Voici, pour finir, le pendant de *Claudie* avec le joli tableau de *Vincenette*, d'un jeune poète de talent, M. Pierre Barbier, le fils de l'éminent librettiste, collaborateur et ami intime de Gounod. Pour le jeune débutant, le grand compositeur a écrit une aimable mélodie, que chante l'exquise Reichenberg, et M. Pierre Barbier a dédié sa comédie à Frédéric Mistral, « un humble hommage, » a-t-il dit, au génial auteur de *Mireille*. Puisque nous n'avons plus d'Opéra-Comique, il faut bien faire un peu de musique au Théâtre-Français. On applaudit Gounod interprété par Reichenberg, en même temps que le décor ensoleillé de l'*Arlesienne*, avec M. Albert Lambert dans son costume de l'Odéon. Mais pourquoi M. Got a-t-il pris une barbe de quaker ? On a beaucoup remarqué la

façon dont il a annoncé l'auteur : « La pièce que la *Comédie-Française* a eu l'honneur de représenter devant vous, a-t-il dit, est de M. Pierre Barbier. » Une leçon, sans doute, donnée à M. Febvre : *Raymonde*, alors, avait donc été jouée au Vaudeville ?

6 JUIN. — 281^e anniversaire de la naissance de Corneille : le *Cid*, le *Menteur* et la *France à Corneille*, strophes de M. Emmanuel des Essarts.

12 JUIN. — On reprend ce soir *Petite Pluie*, de M. Édouard Pailleron, avec M. Baillet (De Nohant), M. Joliet (Cabasse), M. Roger (Batista), M^{me} Broisat (Jeanne), M^{me} J. Samary (Pulchérie), M^{me} Montaland (M^{me} Castelly).

2 JUILLET. — Dans le *Malade imaginaire*, M. Pierre Laugier a joué pour la première fois, et non sans succès, le rôle d'Argan. M. Georges Berr a été parfait dans le rôle de Thomas Diafoirus, qu'il tenait également pour la première fois.

14 JUILLET. — Le spectacle de la matinée gratuite, en l'honneur de la fête nationale, se compose du *Cid* et des *Précieuses ridicules*.

Le lendemain, la Comédie-Française imite l'exemple d'une foule d'autres théâtres d'où le public s'éloigne depuis l'incendie de l'Opéra-Comique, et ferme ses portes. A partir du 15 juillet, l'affiche est ainsi libellée : « CLÔTURE POUR RÉPARATIONS. RÉOUVERTURE DU 15 AU 20 AOUT. » L'installation de la lumière électrique, d'un rideau de fer plein, d'un mur séparatif de la scène et de la salle, sans compter des améliorations intérieures importantes, exigent un travail très grand. On

travaillera jour et nuit, pendant trois semaines, et la Comédie-Française, bien que sollicitée par des directions de province et de l'étranger, ne quittera pas Paris.

22 AOUT. — Réouverture¹. — La panique provoquée dans le public par l'incendie de la salle Favart semble désormais dissipée. La salle du Théâtre-Français était comble, ce soir, et des plus brillantes. Les Parisiens avaient voulu, tout comme les Anglais et les provinciaux, juger par

1.

COMÉDIE-FRANÇAISE

COMITÉ

Président : M. Jules Claretie, O. ✱, administrateur général.

Membres : MM. Maubant, ✱ ; Febvre, ✱ ; Thiron, Mounet-Sully, Laroche.

Suppléants : MM. Barré, Coquelin cadet.

ADMINISTRATION

Contrôleur général : M. Guilloire, ✱. — Secrétaire de l'administration : M. Bodinier. — Secrétaire du comité, bibliothécaire archiviste : M. Monval. — Examinateurs : MM. A. Decourle, ✱ et Henri Lavoix, ✱. — Caissier : M. Toussaint. — Régisseur : M. Jamaux.

SOCIÉTAIRES PAR RANG D'ANCIENNETÉ

MM. Got, ✱, doyen (1850) ; Maubant, ✱ (1852), Coquelin (1864), *en congé* ; Febvre, ✱ (1867), Thiron (1872), Mounet-Sully (1874), Laroche (1875), Barré (1876), Worms (1878), Coquelin cadet (1879), Prudhon (1883), Silvain (1883), Baillet (1887), Le Bargy (1887), de Féraudy (1887).

Mmes Reichenberg (1872), Barretta (1876), Émilie Broisat (1877), Jeanne Samary (1879), Lloyd (1881), Bartet (1881), Granger (1883), Dudley (1883), Tholer (1883), Pierson (1883), Muller (1887).

PENSIONNAIRES

MM. Garrand, Boucher, Martel, Joliet, Dupont-Vernou, Vil-

eux-mêmes des transformations opérées pendant les trente-neuf jours de relâche. Ces transformations ont leur importance. Elles consistent dans l'élargissement de tous les couloirs de sortie, dans la suppression d'une première loge et des strapon-tins, dans l'établissement prochain de la lumière électrique et dans l'installation du rideau de fer, marouflé d'une superbe toile, peinte par Mathey, le maître portraitiste, et par Rubé et Chaperon, les deux excellents décorateurs que vous savez. Le fonctionnement de ce nouveau rideau a eu les honneurs de la soirée ; on a fait à ce débutant

lain, Roger, Truffier, Leloir, Falconnier, H. Samary, Hamel, Clerh, Grivollet, A. Lambert fils, Laugier, Berr, Leitner.

Mmes Martin, Fayolle, Frémaux, Lerou, Amel, Durand, Kalb, Céline Montaland, Persoons, Hadamard, du Minil, Brandès, Rachel Boyer, Ludwig.

SERVICE DE LA SCÈNE

Souffleurs : MM. Léautaud et Gaillard. — Chef de la musique : M. Léon. — Avertisseur : M. Bosnard. — Chef des comparses : M. Masquillier. — Chef machiniste : M. Devoir. — Chef costumier : M. Chalain. — Chef tapissier : M. Danfreville. — Maîtresse costumière : M^{me} Demartincourt. — Chef des accessoires : M. Dérelot.

CONTROLE

Contrôleur en chef : M. Cagnin, ✱. — Sous-contrôleur : M. Desormes.

SOCIÉTAIRES RETIRÉS

MM. Maillard, Geffroy, Lafontaine, Talbot, Delaunay, ✱.

Mmes Denain, Judith, Augustine Brohan, Victoria Lafontaine, Favart, Dinah Félix, Croizette, Edile Riquer, Madeleine Brohan, Jouassain.

PENSIONNAIRES EN RETRAITE

M. Chéry.

Mmes Devoyod, Arnould-Plessy, Emma Fleury.

science et l'inspiration des attitudes ; elle a produit, ce soir, beaucoup d'effet. C'est un rôle terrible que celui de Chimène. On n'oserait avancer qu'il n'est pas théâtral. Qu'y a-t-il de plus théâtral que : *Va, je ne te hais point*. Je n'ai cependant jamais vu le *Cid*, sans être à la fois interloqué et un peu fatigué de cette fille bizarre qui demande avec furie la tête de son amant, chaque fois qu'on lui propose de l'épouser, et qui gémit et se lamente et regrette son mariage manqué chaque fois qu'on lui dit : « Prends sa tête ! » J'ai bien pour Rodrigue les yeux de Chimène, mais non pour Chimène les yeux de Rodrigue. A la prendre pour femme, je craindrais toujours que sa manie ne lui revînt, et que, pendant mon sommeil, elle ne fût comme Judith. Le *Cid* était suivi des *Précieuses ridicules* qui, depuis longtemps, n'avaient été si bien jouées. Pour un peu, on eût redemandé à Coquelin Cadet son impromptu chanté, et on a fort applaudi M^{me} Jeanne Samary après le couplet de Madelon sur le mariage, qu'elle a dit avec infiniment de gaieté et de sa jolie voix : la voix des Brohan.

24 AOUT. — Les représentations de la Comédie-Française se continuent avec succès devant un public cosmopolite, auquel se joignent quelques fidèles. M. Sarcey, par exemple, « n'en rate pas une. » En dépit du grand service de presse, le nouveau rideau avait fait, le premier soir, une belle recette. Elle a été plus forte encore, le lendemain, avec Molière. L'*Avaro* et le *Malade imaginaire* ont dépassé quatre mille francs. Si ce chiffre

M^{lle} Muller, une délicieuse Isabelle, et M. Barré avec son beau et franc naturel dans Chicaneau. La comtesse de Pimbèche est définitivement passée aux mains de M^{lle} Fayolle, qui se tire fort convenablement d'une tâche difficile, consistant à recueillir bribes à bribes le lourd héritage de M^{me} Jouassain. Le jeune Berr nous a paru charmant — tout à fait charmant — dans l'Intimé, où il a, d'ailleurs, obtenu beaucoup de succès.

31 AOUT. — *Hernani*, qui n'avait pas été joué depuis plus d'un an, faisait aujourd'hui sa réapparition sur l'affiche de la Comédie-Française. Représentée, il y a plus d'un demi-siècle, l'œuvre est aujourd'hui jugée par la postérité, et, comme pour les tragédies de notre vieux Corneille, on en goûte les grandes beautés sans s'arrêter aux défauts qu'on y peut trop facilement relever. L'intérêt de cette reprise était le début de M. Leitner, premier prix de tragédie et de comédie aux derniers concours du Conservatoire, dans le rôle de Don Carlos, où nous avons vu successivement Bressant, Worms et Raphaël Duflos, et la prise de possession par M^{lle} Weber — la Marie des *Jacobites* et le Mario des *Beaux Messieurs de Bois-Doré* — du personnage de Dona Sol, qui, depuis le départ de Sarah Bernhardt, était échu à M^{lle} Dudlay et à M^{lle} Bartet. M. Leitner est l'un des plus brillants élèves de la classe de M. Worms. Il avait remarquablement dit, l'an dernier, au Conservatoire, les strophes du *Cid*, et a concouru, cette année, dans Xipharès de *Mithridate* et dans Alceste du *Misanthrope*, qui n'étaient point là les rôles qui devaient le

Boulogne florentin. » La reprise de *Tragaldabas* eût été une joie pour nous, une curiosité pour le tout Paris littéraire. M. Jules Claretie y a d'abord songé. Il a, paraît-il, hésité devant une difficulté de distribution. Qui eût joué *Tragaldabas*? Attendons le retour de Coquelin... Pour nous faire prendre patience, on a remis à la scène ces deux actes de M. Vacquerie qui ont pour titre un proverbe légèrement altéré : *Souvent homme varie*. C'est une simple fantaisie dramatique, une broderie délicate sur une trame très mince. La scène se passe dans une petite ville, au siècle et au pays que votre imagination voudra supposer, pourvu que ce soit une société et une époque de raffinement, de vie élégante et facile. Mettez, si vous voulez, l'Italie et le xvi^e siècle. Le signor Beppo aime la signora Fideline qui fait la cruelle. Pour vaincre sa fierté, Beppo veut la rendre jalouse, et il emprunte à son ami Troppa la jeune Lydia, dont voici le portrait :

...Seize ans, pas de mélancolie,
Folle comme un oiseau, comme un bijou jolie.

Il fait semblant de l'aimer sous les yeux de son inhumaine, qui comprend le manège et ne s'en émeut pas. Mais « on ne badine pas avec l'amour », a dit Musset, et Beppo ne joue pas impunément avec le feu ; il devient amoureux pour tout de bon de Lydia, qui ne lui avait pas été confiée pour cela par son ami. De là querelle et duel grotesque entre Troppa et lui ; de là désappointement et colère de la trop fière Fideline,

cile tâchant de s'élever à la hauteur d'une situation difficile. M. Le Bargy, c'est encore un éloge, nous a rappelé Delaunay qui, dans l'origine, jouait le rôle de Beppo. Ajoutons que M^{lle} Muller est une ravissante Lydia, et engageons M^{lle} Pierson (Fideline) à ne pas suivre, en cette maison classique, l'exemple de M. Jourdain, qui faisait de la prose « sans le savoir ». M^{lle} Pierson n'a pas l'air de se douter qu'elle dit des vers. — Pour terminer la soirée, M. Georges Berr nous a joué — pour la première fois — Mascarille des *Précieuses ridicules*, où triomphait Coquelin l'aîné. M. Berr n'a ni la voix, ni l'autorité du grand valet; mais il a gaiement et spirituellement enlevé le rôle, et quand on voudra bien ne pas établir de comparaison avec le chef d'emploi dont il hérite, on reconnaîtra que ce jeune homme a de la verve, de l'intelligence et tout ce qu'il faut pour faire à son tour un artiste de premier ordre. Il nous a, pour notre part, vivement amusé ce soir. Ajoutons que, sur la demande de M. Auguste Vitu, qui est d'avis qu'il faut jouer les pièces de Molière, telles que les a écrites Molière, M. Claretie a rétabli dans les *Précieuses ridicules*, la conclusion finale où Gorgibus résume la morale de la pièce. Ces quelques lignes avaient, depuis bien des années, été coupées pour laisser le dernier mot à Mascarille. Sur un exemplaire de Molière ayant appartenu à Dazincourt et conservé à la bibliothèque de la Comédie-Française, le « couplet » final de Gorgibus est rayé. M. Garraud l'apprend et l'ajoute

Sarcey, dans l'excellente préface qu'il a mise au *Théâtre de Marivaux*, publié par Jouaust — la meilleure et la plus séduisante part d'originalité de Marivaux, celle qu'il n'avait point cherchée, celle qu'il a rencontrée sans y prendre garde. Il a jeté ainsi dans le monde une foule de personnages, qui ne sont pas, à vrai dire, marqués de traits bien précis, mais qui amusent l'imagination et semblent, comme dans le tableau de Watteau, s'embarquer pour une riante Cythère. Dans *Lisette du Jeu de l'Amour et du Hasard* débutait une jeune et intelligente soubrette, élève de Delaunay, M^{lle} Ludwig, qui, aux concours du Conservatoire du mois de juillet dernier, avait bien mérité son premier prix, avec le *Cœur et la Dot*, de Félicien Mallefille, où elle jouait Nanon. Cette Nanon descend en droite ligne des servantes de Molière : M^{lle} Ludwig a surtout le comique espiègle et mutin qui convient aux soubrettes de Marivaux ; elle a une manière à elle de jeter la réplique par-dessus la rampe : cela porte sans qu'elle ait l'air d'y toucher, et c'est dire qu'elle sera excellente dans les étourdies. Elle a été on ne peut mieux accueillie du public, qui a fait un gros succès à M^{me} Barretta, jouant pour la première fois le rôle de Sylvia. Je n'affirme pas que M^{me} Barretta soit absolument dans la note, et je crois, entre nous, qu'elle « la fait trop au sentiment » ; mais charmante, sous la poudre, elle dit le rôle avec infiniment de grâce et d'intelligence. La pièce de Marivaux était, d'ailleurs, fort bien jouée, dans son ensemble, par M. Truffier, un Pasquin un peu enrôlé, mais amusant, et par

berg... Notre éditeur et ami Georges Charpentier nous a prié d'être bref, et nous demande un volume des plus minces. Disons donc ici, en quelques lignes seulement, le sujet de cette *Souris*, depuis longtemps promise et si impatiemment attendue. Nous sommes sur les bords de la Loire, chez une bonne dame, M^{me} de Moisand, qui, après avoir deux fois convolé en justes noces, est restée veuve avec deux filles, Clotilde et Marthe. La première est sa vraie fille ; la seconde (écoutez-moi bien) est la fille du premier mariage de son second mari. Clotilde est la femme d'un viveur qui l'a rendue très malheureuse et qui, pour ses péchés de débauche et d'ivrognerie, est en train de mourir dans la maison de santé où il a été enfermé. Marthe vient de sortir du couvent : on la regarde comme une pauvre fillette sans importance, trottant menu comme une petite souris (c'est son surnom), et se blottissant dans les coins d'où ne saurait la faire sortir sa belle-mère, qui la déteste et ne le lui envoie pas dire. C'est alors que survient un gentilhomme de quarante ans (l'âge de la mue), M. Max de Simiers, faisant à Clotilde une cour tellement assidue, que M^{me} de Moisand, craignant pour la vertu de sa fille, appelle à la rescousse deux amies de Clotilde, chargées de faire l'office de paratonnerre et de détourner l'orage. L'une est la poétique, trop poétique Hermine de Sagancey ; l'autre est une agitée, une évaporée de sang espagnol et de père bohème, Séville et Batignolles panachés, et s'appelle Pepa Raimbault. Hermine et Pepa promettent de chasser le loup introduit dans la ber-

gerie ; elles connaissent leur **Max** et tournent contre lui toutes leurs batteries féminines. Mais, comme si ce n'était pas assez de trois femmes pour l'adorer, voici que **Max** découvre — oh ! la jolie découverte — que la souris, cette petite souris, qu'il ne cessait de taquiner, au point de la faire pleurer, est, elle aussi, amoureuse de lui... Voilà notre **Max** très troublé. **Hermine** et **Pepa** en sont pour leurs frais de coquetterie. **Max**, de plus en plus remué, avoue tout à **Clotilde**, qui, déjà veuve, était désormais prête à accepter pour mari celui qu'elle n'avait jamais voulu prendre pour amant. Singulière confidence : **Clotilde** cache son dépit et son chagrin, et se ressaisissant, en honnête femme qu'elle est, elle se sacrifie au bonheur de sa petite sœur : — « Épouse-le ! lui dit-elle, il est digne de toi. » Et **Max**, qui se croyait à tout jamais rangé dans la galanterie assise, tombe à genoux devant la candide enfant dont l'amour sincère l'a touché. — « Dis-moi que tu m'aimes : je t'adore ! » Il ne manque qu'un peu de musique à l'orchestre du Théâtre-Français, qui vient de nous jouer un vaudeville du bon vieux temps : la *Souris*, ou *Un mariage d'amour*. **Max** de **Simiers** a quarante ans, c'est-à-dire deux fois l'âge de sa femme. — Gare à vous, cher ami ! — La scène est, d'ailleurs, si délicatement traitée, et la déclaration si bien dite par **M. Worms**, que toute la salle a approuvé ces conclusions et a battu des mains au duo charmant des deux amoureux. Est-il besoin de vous faire remarquer que l'intrigue est fort peu de chose, et fournissait tout au plus la matière d'un acte,

comme l'*Étincelle*? M. Pailleron, un maître en l'art du dîner cuit à point et donné à propos, a cru devoir allonger la sauce. Il ne faut pas trop nous en plaindre, et si l'esprit de la *Souris* ne rappelle en rien le *Monde où l'on s'ennuie* et n'est pas, cette fois sensiblement au-dessus de celui de M. Valabrègue : *Quatre femmes pour un mari*, il y a certainement, par-ci, par-là, de forts jolis détails. L'étude du caractère de la petite souris est particulièrement exquise. La grosse tache de l'œuvre sera le rôle trivial de Pepa, écrit presque en argot : une vraie « fille » qui s'offre carrément au « monsieur ». On en a beaucoup voulu à M^{me} Jeanne Samary de ne pas en avoir atténué les côtés choquants. M. Pailleron a-t-il, oui ou non, fait de Pepa Raimbault une vraie cocotte ? Le rôle d'Hermine « la femme brisée » seyait à M^{lle} Broizat, qui lui a donné la prétention et la méchanceté voulues. M^{me} Céline Montaland nous a paru excellente dans celui de M^{me} de Moisand, la belle-mère (plus belle que mère), qui, comme l'abbé Constantin, ne voit pas plus loin que le bout de son nez. M^{lle} Bartet joue avec une étonnante vérité le personnage de la femme qui se sacrifie. Nous avons gardé pour la fin M^{lle} Reichenberg, absolument idéale — c'est elle la souris et la souris, c'est elle — et M. Worms, ce délicieux comédien, qui a joué en toute perfection le rôle de l'homme aimé, et a enlevé, à force de talent, le succès de cette *Souris*, qui, contrairement à son nom, a fait d'avance tant de bruit pour si peu de chose... Un diamant mignon — est-ce même un diamant ? — mais si bien monté ! La

besoin de son talent, puisqu'il avait M^{lle} Reichenberg, il lui céda et fit bien. Après nous avoir montré M^{lle} Legault dans Angélique, de l'*Épreuve nouvelle*, et dans Lucienne, des *Idées de Madame Aubray*, M. Montigny, voulant la poser définitivement, résolut de frapper un grand coup. Il monta pour elle l'*École des Femmes*, de Molière, en même temps que M^{lle} Reichenberg, à la Comédie-Française, M^{lle} Barretta, à l'Odéon, personnifiaient la pupille d'Arnolphe. M^{lle} Legault joua Agnès, le type de l'ingénue, avec tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, mais avec plus de malice que de naïveté. Le talent de M^{lle} Legault devait, en effet, s'affirmer dans les grandes coquettes et aboutir, avec le temps, à prendre l'emploi de M^{me} Arnould-Plessy plutôt que de s'acheminer par les ingénues vers les jeunes premières. C'est ainsi que nous avons eu, au bout de quatorze ans, le début à la Comédie-Française, dans un des grands rôles de M^{me} Plessy, de celle qui fut, au Vaudeville, la délicieuse Éveline Bavolet de *Clara Soleil* et le type le plus charmant qu'on pût rêver de la « tête de linotte ». Elle a joué le rôle de la comtesse avec une finesse adorable et une vivacité qui touche à l'originalité. Elle a beaucoup plu, et ne pouvait être mieux accueillie qu'elle ne l'a été à sa première apparition sur les « augustes » planches de la Comédie. — Vous vous rappelez la dernière reprise du *Légataire* : nous n'avions pas eu depuis longtemps une soirée théâtrale comme celle-là. Ce fut le triomphe du rire et l'apothéose de Coquelin. M^{me} Jeanne Samary, dans Lisette, soutint la ga-

vers, par M. Maurice Le Corbeiller. — La Comédie-Française — honneur à M. Jules Claretie ! célébrait pour la première fois l'anniversaire de la naissance d'Alfred de Musset. Il nous souvient — nous étions pourtant très jeune — d'une représentation solennelle qui fut autrefois donnée le jour anniversaire de la mort du poète, à propos de l'installation dans le foyer public du buste de Mezzara, beaucoup trop vanté en son temps. Qui de nous y reconnaîtrait Musset ? Cette figure calme, sans expression, la barbe soigneusement peignée, les cheveux qui semblent sortir des mains du coiffeur, ce jeune homme satisfait de lui-même, heureux des plis superbes de son manteau, ne nous représentent point le chantre troublé du maigre Rolla. L'artiste, cette fois, avait à rendre un visage sculpté déjà par la douleur, un des plus séduisants et des plus charmants, le visage d'un poète mort jeune, et il nous donna je ne sais qui, un attaché d'ambassade ou un fabricant de sonnets pour albums. C'est pourtant en l'honneur de l'inauguration de ce buste qu'on eut l'idée de mettre à la scène la *Nuit d'Octobre*, la pièce la plus parfaite peut-être de ces *Nuits* qui n'ont point leur équivalent dans notre langue. Jamais cœur meurtri ne laissa échapper en vers plus brûlants et plus harmonieux le secret de sa douleur ; jamais la passion ne parla un langage plus énergique et cependant plus chaste. Cette élégie n'est-elle pas, à elle seule, un drame tout entier, d'une réalité piquante, d'un incomparable idéal ? Je supplie tous ceux qui ont du goût pour la grande poésie d'aller entendre

cette *Nuit d'Octobre*, admirablement « jouée » par M. Mounet-Sully et M^{lle} Bartet, reprenant les rôles du Poète et de la Muse, créés, il y aura bientôt vingt ans, par Delaunay et M^{lle} Favart. Ils y éprouveront des sensations charmantes à la fois et terribles, telles que le théâtre n'en a jamais donné de semblables.— On sait que les jolis proverbes de Musset revinrent jadis de Pétersbourg avec M^{me} Allan, qui les avait hardiment représentés devant la société russe et y avait obtenu le plus éclatant succès. La Comédie-Française daigna permettre à ces pauvres hirondelles de bâtir leur nid à sa fenêtre, et les mélodieux oiseaux gazouillèrent si bien, que l'importation fut trouvée adorable. M^{me} Allan, M^{lle} Judith et Brindeau traduisirent l'élégant *Caprice* avec une aisance et un naturel qu'ils désarmèrent toutes les préventions. La scène de la déclaration alla aux nues ; l'histoire de la bourse bleue fit pâmer d'aise les délicats. M^{me} de Léry disait avec une grâce sans pareille : « Non, il n'y a qu'une bourse bleue. D'abord, moi, le bleu m'est odieux ; ça ne veut rien dire, c'est une couleur bête !... C'est la couleur des perruquiers. » Jamais dans le beau temps des *Premiers Amours* et de la *Haine d'une Femme*, Scribe, le lion de la mode d'alors, ne déclancha dans le parterre un pareil concert d'approbation. Quant à M^{me} Allan, ce rôle de M^{me} de Léry la fit comparer à M^{lle} Mars ! Cette brillante victoire d'un proverbe sur la scène du *Misanthrope* et de l'*Avare* fut remportée en novembre 1847, alors que nous n'étions pas là pour l'enregistrer. Mais nous vîmes, depuis, le *Caprice*

avec Augustine Brohan et Bressant. M^{lle} Legault a joué avec infiniment de jeunesse et d'éclat, d'intelligence et de gaieté le rôle de M^{me} de Léry, qui lui servait de second début, et M. Mounet-Sully, devenu gentleman élégant et correct — trop correct même — s'est essayé pour une fois — mais on ne l'y reprendra plus — dans le rôle de M. de Chavigny. M^{lle} Durand a rendu avec la sensibilité qui convient le mélancolique rôle de Mathilde. — Ledit anniversaire a eu, tout naturellement, son à-propos, dû à M. Maurice Le Corbeiller, édité par Paul Ollendorff. Le poète (c'est Musset lui-même, très heureusement personnifié par M. Albert Lambert fils) a écrit ces quatre vers de la *Nuit de Juin* :

Muse, quand le blé pousse, il faut être joyeux ;
Regarde ces coteaux et leur blanche parure,
Quelle douce clarté dans l'immense nature !
Tout ce qui vit ce soir doit se sentir heureux.

Et il en reste là : sa maîtresse l'a quitté ; il veut mourir : « Reprends courage, ami, » lui dit la Muse.

. Si les âmes vulgaires
Ne savent que gémir pour ensuite oublier,
Les nôtres sur l'affront se relèvent plus fières,
Droites comme l'acier qu'on a voulu plier !

Tu le sais bien, hélas ! tu nous l'a dit toi-même,
Et ton cri de poète en nos cœurs est resté,
« Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême
« Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté !

Mais, toi qui l'as écrit, tu n'as pensé qu'aux autres.
Et dès que ton cœur saigne, il ne s'en souvient plus ;

*avec l'amour*¹ et *Il ne faut jurer de rien*. Ce sont là des pièces terriblement connues. On nous avait promis autrefois — c'était encore, je crois M. Édouard Thierry — la représentation de l'œuvre la plus importante de Musset, *Lorenzaccio*, ce drame tout parfumé de poésie florentine, tout grondant de colère et tout enflammé de liberté. Je souhaite que la Comédie-Française se décide à le représenter. Quoi qu'il en soit, notre poète a maintenant son anniversaire. Quand aura-t-il sa statue (Lamartine a la sienne) dans ce Paris, où il naquit le 11 décembre 1810, près de l'hôtel Cluny? On devait nous faire connaître prochainement la composition du comité de la statue d'Alfred de Musset et le mode de souscription. Les choses en sont là. Doivent-elles donc y rester encore longtemps?

21 DÉCEMBRE. — Pour le 248^e anniversaire de la naissance de Racine, on joue *Phèdre* et les *Plaideurs*. M^{me} Segond-Weber dit, entre les deux pièces, une poésie de M. Auguste Dorchain, intitulée : *A Racine*, et parue chez Alphonse Lemerre.

26 DÉCEMBRE. — M. Maubant a remis au Comité sa démission de sociétaire, qui a été acceptée pour la fin de 1888.

1. En matinée, le second acte de *On ne badine pas avec l'amour*, interprété par M. Le Bargy (Perdican), M^{me} Barretta (Camille), M^{lle} Reichenberg (Rosette), M^{lle} Fayolle (dame Pluche), M. Thiron (le baron), M. Barré (maître Blazius), M. Garraud (maître Bridaine). — On commençait le spectacle par *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, joué par M. Prudhon et par M^{lle} Persoons.

Le soir, on donnait : *Il ne faut jurer de rien*, en entier, *Un Caprice* et la *Nuit de Juin*.

27 DÉCEMBRE. — Reprise de *Mercadet* ¹, comédie en trois actes de Balzac.

1. DISTRIBUTION : Mercadet, *M. Got*. — De la Brive, *M. Fevre*. — Verdelin, *M. Barré*. — Méricourt, *M. Baillet*. — Minard, *M. Boucher*. — Goulard, *M. Joliet*. — Justin, *M. Roger*. — Violette, *M. Le-loir*. — Pierquin, *M. Clerh*. — M^{me} Mercadet, *M^{me} C. Montaland*. Julie, *M^{lle} Frémaux*. — Virginie, *M^{me} Amel*. — Thérèse, *M^{lle} Kalb*.

RÉPERTOIRE MODERNE

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Hamlet</i> , drame en vers.	5		26
<i>Le Mari à la campagne</i> , comédie.	3		4
<i>Le Village</i> , comédie.	1		6
<i>Mademoiselle de la Seiglière</i> , comédie.	4		6
<i>Corneille et Richelieu</i> , à-propos en vers.	1		1
<i>L'Ami Fritz</i> , comédie.	3		2
<i>Volte-face</i> , comédie en vers.	1		8
<i>Les Honnêtes Femmes</i> , comédie.	1		17
<i>Le Gendre de M. Poirier</i> , comédie.	4		12
<i>Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée</i> , comédie.	1		5
<i>Le Testament de César Girodot</i> , comédie.	3		11
<i>Protestation!</i> pièce de vers.			
<i>Il ne faut jurer de rien</i> , comédie.	3		5
<i>Molière en prison</i> , comédie.	1		1
* <i>Francillon</i> , comédie.	3	17 janvier	106
<i>Un Mari qui pleure</i> , comédie.	1		6
<i>Antoinette Rigaud</i> , comédie.	3		7
<i>La Cigale chez les Fourmis</i> , comédie.	1		2
<i>Un Parisien</i> , comédie.	3		2
<i>L'Invitation à la valse</i> , comédie.	1	24 janvier	95
<i>Bataille de Dames</i> , comédie.	3		5
<i>On ne badine pas avec l'amour</i> , drame.	3		12
<i>Le Pour et le Contre</i> , comédie.	1		2
<i>Une Rupture</i> , comédie.	1		12
<i>L'Anglais ou le Fou raisonnable</i> , comédie.	1	8 février	8
<i>Le Luthier de Crémone</i> , comédie en vers.	1		4
<i>Le Post-Scriptum</i> , comédie.	1		2
<i>Les Caprices de Marianne</i> , drame.	3		1
<i>Le Mariage de Victorine</i> , comédie.	3		1

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Philiberte</i> , comédie en vers.	3		1
<i>Le Fruit défendu</i> , comédie en vers	3		3
<i>L'Aventurière</i> , comédie en vers.	4		5
<i>Ruy-Blas</i> , drame en vers.	5		3
<i>Le Monde où l'on s'ennuie</i> , co- médie.	3		9
<i>Le Dernier Quartier</i> , comédie en vers.	2		7
<i>1802</i> , dialogue en prose			
<i>La Nuit d'Octobre</i> , scène en vers		15 mars	1 5
<i>Le Bonhomme Jadis</i> , comédie.	1	2 avril	4
<i>Les Quakers</i> , comédie en vers.	1		2
<i>Les Fourchambault</i> , comédie.	5		15
<i>La Sortie de Saint-Cyr</i> , comé- die.	1		2
<i>Socrate et sa Femme</i> , comédie en vers.	1		7
<i>Le Chandelier</i> , comédie	3		4
* <i>Raymonde</i> , comédie.	3	28 mai	13
* <i>Vincenette</i> , drame en vers.	1	28 mai	16
* <i>La France à Corneille</i> , à-pro- pos en vers.		6 juin	1
<i>Petite Pluie</i> , comédie.	1	12 juin	8
<i>Hernani</i> , drame en vers	5		13
<i>Les Deux Ménages</i> , comédie.	2		5
<i>Au Printemps</i> , comédie en vers.	1		5
<i>Le Marquis de Villemer</i> , comé- die.	4	7 septembre	12
<i>Chez l'Arocat</i> , comédie.	1		3
<i>Souvent homme varie</i> , comédie.	2	17 octobre	17
<i>Denise</i> , comédie	4		1
<i>Chamillac</i> , comédie.	5		2
* <i>La Souris</i> , comédie	3	18 novembre	25
<i>Monsieur Scapin</i> , comédie en vers	3		1
<i>Le Voyage à Dieppe</i> , comédie.	3	26 septembre	1
<i>Un Caprice</i> , comédie.	1	11 décembre	3
* <i>La Nuit de Juin</i> , à-propos	1	11 décembre	3
* <i>A Racine</i> , pièce de vers.		21 décembre	1
<i>Mercadet</i> , comédie.	3	27 décembre	1

RÉPERTOIRE CLASSIQUE

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>L'Avare</i> , comédie	5		9
<i>Tartufe</i> , comédie.	6		7
<i>Le Malade imaginaire</i> , comédie.	3		8
<i>Le Mariage forcé</i> , comédie . .	1		11
<i>L'École des Femmes</i> , comédie .	5		7
<i>Les Fâcheux</i> , comédie	3		2
* <i>Le Cercle</i> , comédie.	1	8 février	3
<i>Le Bourgeois gentilhomme</i> , co- médie.	5	15 février	3
<i>Horace</i> , tragédie.	5		3
<i>Le Jeu de l'Amour et du Ha- sard</i> , comédie	3		10
<i>Phèdre</i> , tragédie.	5		3
<i>Sganarelle</i> , comédie	3		1
<i>Le Barbier de Séville</i> , comédie.	4	15 mars	4
<i>Le Cid</i> , tragédie.	5		10
<i>Le Mariage de Figaro</i> , comé- die	5		3
<i>Bajazet</i> , tragédie.	5	2 avril	7
<i>Le Menteur</i> , comédie.	5		3
<i>Le Misanthrope</i> , comédie . . .	5		1
<i>Le Dépit amoureux</i> , comédie.	2		12
<i>Les Précieuses ridicules</i> , comé- die.	1		6
<i>Les Plaideurs</i> , comédie	3		6
<i>Zaïre</i> , tragédie	5		1
<i>Andromaque</i> , tragédie	5		4
<i>Les Fourberies de Scapin</i> , co- médie.	3		2
<i>Le Légataire universel</i> , comé- die.	5	2 décembre	5
<i>Le Legs</i> , comédie	1	2 décembre	3
<i>La Coupe enchantée</i> , comédie.	1		4

THÉÂTRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

I

SALLE FAVART

Egmont, l'œuvre nouvelle de M. Salvayre, donné dans les derniers jours de l'année précédente, n'avait pas réussi. Son nom ne devait reparaître aux programmes de 1887 que pour marquer la trace passagère, sur l'affiche de la salle Favart d'une ten-

1. Au 1^{er} janvier, le personnel de l'Opéra-Comique était composé de la manière suivante : *Administration* : M. Léon Carvalho, directeur ; M. Jules Gaudemar, administrateur ; M. Edouard Noël, secrétaire général ; M. Charles Ponchard, directeur de la scène ; MM. Legrand et Bernard, régisseurs ; M. Durrant, caissier ; M. Thomas, dessinateur ; *Chefs d'orchestre* : MM. Jules Danbé, Bourgeois et Vaillard ; *Chefs de chant* : MM. Bazille, Piffaretti et Granjany ; *Chefs de chœurs* : MM. Henri Carré et Mariotti.

La troupe artistique devait comprendre pendant cette année 1887 : MM. Talazac, Lubert, Herbert, Bertin, Mouliérat, Delaquerrière, Cornubert, Fugère, Taskin, Bouvet, Soulacroix, Cobalet, Fournets, Collin, Carroul, Barnolt, Grivot, Caisso, Bernaërt, Troy, Bernard, Laurent, Davoust, Bussac, Teste, Thierry, Cambot, Michard, Balanqué, Bolly, Gesta, Legrand, Lepage ; M^{mes} Adèle Isaac, Caroline Salla, Cécile Mézeray, Merguillier, Simonnet, Arnoldson, Esther Chevalier, Salambiani, Degrandi, Samé, Deschamps, Patoret, Pierron, Perret, Esposito, Molé-Truffier, Laurent, Balanqué, Mary, Nardi, Barria, Auguez.

que en trois actes, paroles de Scribe, musique d'Auber. — La *Sirène*¹ est âgée de quarante-deux ans ; on ne l'avait pas revue à la scène depuis vingt-cinq années. Il est bien naturel qu'elle ait paru quelque peu vieillie.

C'est, en effet, le 26 mars 1844 que l'ouvrage de Scribe et Auber fut représenté pour la première fois à l'Opéra-Comique, créé par M^{lle} Louise Lavoye, MM. Roger, Audran, Henri, Ricquier et M^{lle} Prévost. On le reprit en 1861 avec Roger et M^{lle} Marimon. Puis, oncques n'en entendit plus parler : seule, l'ouverture de la *Sirène* survivait ; mais la génération actuelle ne connaissait guère que de réputation les couplets de Scopetto : « O dieu des flibustiers » et le duo de Zerlina et de son frère : « C'est quelqu'ouvrier... » que chantaient nos vieux parents et sur l'air duquel on valsait au temps de leur jeunesse.

La *Sirène* se place chronologiquement entre la *Part du Diable* et *Haydée*, certainement inférieure à ces deux partitions comme elle l'est aux *Diamants de la Couronne* et à *Fra Diavolo*, qu'elle rappelle par le fond même du sujet. Les voleurs, les contrebandiers et les faux-monnayeurs tiennent en effet, une place considérable dans les œuvres de Scribe. Il s'agit donc encore ici d'un nouveau *Fra Diavolo*, nommé Marco Tempesta ; plus tard, il s'appellera Marco Spada. Il a une sœur, Zerlina. Cette Zerlina joue au naturel le rôle des sirènes de l'an-

1. DISTRIBUTION : Scopetto, M. Lubert. — Scipion, M. Mouliérat. — Bolbaya, M. Fugère. — Comte Popoli, M. Grivot. — Zerlina, M^{lle} Cécile Merguillier. — Mathéa, M^{lle} Pierron.

Si le chant de la *Sirène* pouvait encore charmer les contemporains, elle n'emprunterait pas d'autre voix que celle de M^{lle} Merguillier, qui est actuellement le rossignol de l'Opéra-Comique. Seule en ce théâtre, et de par sa vocalisation naturelle, elle était capable de rendre ce rôle tout en roulades et en trilles perchés à des hauteurs prodigieuses. Elle a obtenu, d'ailleurs, tout le succès que méritait cette interprétation de premier ordre. Les ténors sont MM. Lubert et Mouliérat, tous deux dignes d'éloges, le premier poussant un peu sur ses sons, qui deviennent nasillards, le second ayant toujours sa jolie voix, dont il aura une autre fois une meilleure occasion de faire usage. Les deux bouffons, MM. Fugère et Grivot, deux fins comédiens, comme on sait, luttent de comique et de drolerie. Fugère, en directeur de théâtre arrêté par les brigands des Abruzzes, a des effets de peur les plus divertissants du monde. M. Grivot ressemble, avec son bicornes, son manteau et son toupet, au célèbre maréchal Ney; il a la diction de Thiron : nous ne saurions, je crois, lui adresser un meilleur compliment. En citant M^{lle} Pierron, affligée d'un rôle absolument secondaire, nous aurons rendu justice à l'excellente troupe de M. Carvalho.

Mais bien éphémère devait être la nouvelle existence à laquelle la direction de l'Opéra-Comique venait de condamner cette œuvre. La critique la cribla de ses traits les plus dédaigneux et le public ne se montra pas plus indulgent.

13 FÉVRIER. — Le *Chalet*, qui n'avait pas été

joué depuis longtemps, reparaisait sur l'affiche de l'Opéra-Comique¹, avec une interprétation nouvelle. MM. Taskin et Bertin chantaient les rôles de Max et de Daniel ; mais sous les traits de Betly, M^{me} Molé se montrait, comme dans tous ses rôles, aussi médiocre chanteuse que comédienne insuffisante ! Les représentations d'abonnement du samedi et du jeudi obligent l'administration à renouveler constamment les affiches. C'est ce qui explique la remise à la scène, le même jour 17 février, du *Maçon* d'Auber et du *Médecin malgré lui* de M. Gounod. Quelques jours après, c'est le tour du *Pardon de Ploërmel*, l'œuvre magistrale de Meyerbeer avec la même interprétation que celle de l'année précédente, à l'exception cependant de M. Cobalet qui vient chanter, au troisième acte, à la place de M. Fournets, les couplets du chasseur et la partie de basse dans le beau quatuor du troisième acte.

16 MARS. — Première représentation de *Proserpine*², drame lyrique en quatre actes, paroles d'après M. Auguste Vacquerie, de M. Louis Gallet, musique de M. Camille Saint-Saëns. — Le nom

1. Dans le *Chalet*, MM. Carroul et Cobalet chanteront, après M. Taskin, le rôle de Max ; M. Cornubert, un jeune élève du Conservatoire, débute plus tard dans celui de Daniel ; enfin M^{lle} Barria remplacera ultérieurement M^{me} Molé dans celui de Betly.

2. DISTRIBUTION : Sabatino, M. Lubert. — Squarocca, M. Taskin. — Renzo, M. Cobalet. — Orlando, M. Herbert. -- Ercole, M. Collin. — Filippo, M. Caisso. — Gil, M. Barnolt. — Proserpine, M^{me} Caroline Salla. — Angiola, M^{lle} Simonnet. -- Les autres rôles par M^{lles} Perret, Balanqué, Mary, Nardi, Barria, Auguez, Esposito, et les élèves du Conservatoire.

de M. Saëns a toujours été plus familier à la foule que son œuvre, et, sauf les fragments, applaudis dans les concerts, tels que le *Rouet d'Omphale*, la *Danse macabre* et la *Réverie algérienne*, les nombreux travaux de l'auteur de *Proserpine* sont surtout connus des musiciens. Il en résulte que le public s'est fait jusqu'ici une idée absolument fausse du talent de ce maître, qui passe, dans un certain monde, pour un adepte endurci de la musique dite de l'avenir, pour un de ces compositeurs qui ont en horreur la clarté et le bon sens, pour un de ces chercheurs qui ne trouvent pas et remplacent l'idée qui leur manque par des formules bizarres, tirées d'une langue inconnue qu'eux-mêmes ne comprennent pas toujours. M. Saint-Saëns a encore, il faut le dire, une ennemie terrible : c'est une modestie exagérée qui l'a empêché et l'empêche encore de se faire valoir. Il a horreur de la réclame ; on ne voit point sa photographie à toutes les vitrines à la mode et l'on n'a pas l'habitude de lire périodiquement à la troisième ou à la quatrième page des journaux cette phrase typique consacrée par le puffisme et si fréquemment employée aujourd'hui, à savoir « que le jeune maître prépare un nouvel ouvrage qu'il destine à l'un de nos grands théâtres lyriques ».

Pour nous, chaque fois que nous avons eu l'occasion d'entendre une œuvre de M. Saint-Saëns, nous avons toujours été frappé de sa clarté, de sa facilité et de la grâce de son style. Aussi, est-ce sans aucune surprise que nous avons trouvé dans

doutaient une partition wagnérienne. Ceux-là se sont joliment trompés. Dans une lettre devenue célèbre, M. Saint-Saëns n'a-t-il pas, depuis longtemps déjà, répudié tout lien avec le maître allemand qu'il déclarait ne plus pouvoir suivre dans les sentiers pleins de broussailles où celui-ci s'engageait? L'Allemagne, qui l'avait jusque-là comblé de prévenances et de caresses, autant comme compositeur que comme virtuose, se trouva offensée et lui tint rigueur. La paix est faite aujourd'hui et nous nous sommes laissé dire qu'*Henry VIII* obtenait, de l'autre côté du Rhin, beaucoup de succès, peut-être même plus de succès qu'à Paris.

En France, lors de la publication de la fameuse lettre, on loua généralement M. Saint-Saëns d'avoir osé parler si nettement, ce qui n'empêcha pas quelques-uns de dire tout bas : « Il a beau se défendre de subir l'influence wagnérienne; à son insu, il la subira. » Nous croyons que ceux-là avaient raison, mais dans une certaine limite seulement. Rien ne rentre moins dans le système de Wagner que la partition de *Proserpine*, partition très claire, bien que fortement ouvragée, même dans ses plus menus détails. Il n'en est pas moins vrai que la division de chaque acte en une succession de scènes ne portant aucune désignation du genre de chaque morceau : duo, trio, chœur, quatuor ou romance, il n'en est pas moins vrai, disons-nous, que cette méthode suivie par M. Saint-Saëns, dans *Proserpine*, et précédemment dans *Étienne Marcel* et dans *Henry VIII*, est d'invention wagnérienne, et que, en l'adoptant comme

d'autres compositeurs l'ont adoptée aussi, M. Saint-Saëns n'a pas fait autre chose que ce que Richard Wagner avait fait avant lui, et pour la première fois, dans *Lohengrin*.

Et maintenant, la part étant faite au compositeur, arrivons au sujet de la pièce, telle que l'a tirée le fécond librettiste, M. Louis Gallet, d'un conte dialogué de notre maître à tous, M. Auguste Vacquerie.

En dépit de son nom, la Proserpine de l'Opéra-Comique n'a rien de commun avec la femme de Pluton et la fille de Cérès. C'est une courtisane du temps de la Renaissance, qui n'habite point les Enfers, mais..... l'Italie au xvi^e siècle de notre ère. Proserpine tombe éperdument amoureuse d'un bon jeune homme, appelé Sabatino, juste au moment où celui-ci s'est mis dans la tête d'épouser la jeune Angiola, pure comme la Madone. Vous n'êtes pas sans avoir entendu dire que lorsqu'une courtisane se mêle d'aimer, elle n'aime point à demi. Proserpine adore Sabatino d'autant plus que Sabatino la déteste, et elle met en œuvre tous les moyens, même les plus mauvais, pour arriver à son but. Non contente de pactiser avec un mendiant, un ivrogne, un voleur, nommé Squarocca, et de faire tomber dans un noir guet-apens la douce fiancée de Sabatino, Proserpine vient s'offrir à celui qui la dédaigne :

Je suis à tes pieds, moi, qu'on nomme l'inhumaine ;
Tu ne me garderas qu'un mois, une semaine ;
Puis tu l'épouseras ! Je serai ton jouet...

Et comme, nouveau Joseph en présence de cette nouvelle Putiphar, Sabatino a refusé de se laisser violer, Proserpine s'en vient poignarder Angiola dans les bras de son futur époux, quitte à tomber aussitôt après sous le stylet de son vengeur. Elle meurt sans même obtenir un mot de pitié : Angiola vivra, elle n'a reçu qu'une égratignure !

Tel est le dénouement de ce poème romantique et hardi, plus hardi que *Carmen* et qu'*Une Nuit de Cléopâtre*, et qui sembla à tous peu fait pour attirer les jeunes filles et leurs familles à l'Opéra-Comique. Les temps sont bien changés depuis le jour où la *Dame blanche* et le *Domino noir* faisaient les beaux soirs de la salle Favart !

Il n'en est pas moins vrai que la musique écrite par ce maître symphoniste qui a nom Camille Saint-Saëns a beaucoup plu. On avait fort applaudi au premier acte, un joli madrigal à deux voix *andante*, fort bien chanté par MM. Herbert et Collin, et une délicieuse pavane exécutée à la cantonade : pour ce qui est des délicatesses d'orchestre et des jolis accouplements de timbres, on peut s'en fier au symphoniste du *Rouet d'Omphale*, de la *Danse macabre*, de la *Suite algérienne* et de tant d'autres pages applaudies si souvent. Puis le rideau s'était baissé sur un finale admirablement sonnant.

Il se relevait sur un second acte, à l'intérieur du couvent, qui parut charmant d'un bout à l'autre, depuis l'ensemble des jeunes filles et des novices : « *En vérité, je n'en crois rien...* » jusqu'au *Sonnet* de Sabatino, auquel il ne manque que d'être coupé à l'ancienne mode pour faire une romance, mais

de part et d'autre, dépensés en pure perte. Le sujet fut jugé insignifiant et brutal pour une pièce dramatique. La partition fut trop discutée pour ne pas jeter du trouble dans l'esprit du public qui se montra indifférent au théâtre pour le maître qu'il applaudissait dans les concerts. Malgré cet insuccès trop bien justifié selon les uns, immérité selon les autres, l'Opéra-Comique n'en poursuivait pas moins le cours de ses représentations et le répertoire, ce répertoire si décrié et pour lequel quelques critiques n'avaient pas assez de sarcasmes, venait encore une fois lui permettre de vivre au jour le jour, en attendant l'éclosion d'une œuvre inédite qui lui apportât avec elle une vitalité nouvelle. Le 17 mars, M. Soulacroix abordait, pour la première fois, le rôle de *Zampa*, dans l'ouvrage d'Herold. Le chanteur et le comédien y étaient également applaudis. Le nom de Méhul reparais-sait aux programmes du samedi, le 2 avril, avec la classique partition de *Joseph*. Puis l'*Étoile du Nord*¹ nous était rendue après *Haydée*.

synthèse des différents styles, le chant, la déclamation, la symphonie réunis dans un équilibre permettant au créateur l'emploi de toutes les ressources de l'art; à l'auditeur, la satisfaction de tous ses légitimes appétits. C'est cet équilibre que je cherche et que d'autres trouveront certainement. Ma nature et ma raison me poussent également à cette recherche, et je ne saurai m'y soustraire. C'est pour cela que je suis renié tantôt par les wagnéristes, qui méprisent le style mélodique et l'art du chant, tantôt par les réactionnaires, qui s'y cramponnent au contraire et considèrent la déclamation et la symphonie comme accessoires.

1. M. Taskin chante le rôle de Peters. Le reste de la distribution est la même que par le passé.

comique en trois actes, dont l'action, qui se passe à Cracovie en l'an 1574, est, à peu de chose près, celle de la pièce primitive.

Roi de Pologne, de par la volonté de sa mère, Catherine de Médicis, et de son frère, Charles IX, le duc d'Anjou s'ennuie tant à Cracovie que, sous le nom de son ami le comte de Nangis, il conspire contre lui-même, à seule fin de se faire reconduire en France. Mais le complot échoue et voilà Henri de Valois forcé de rester « roi malgré lui ». Il est vrai qu'il aura pour se consoler une fort jolie maîtresse, qu'il vient de retrouver mariée à son chambellan, le duc de Fritelli. La pièce est mouvementée, peut-être même un peu trop..... La musique est sonore et brillante, voire même un peu bruyante... L'une et l'autre ont pourtant gagné la faveur d'un public essentiellement sympathique aux auteurs.

On débute à tout âge. M. Emmanuel Chabrier, dont on a voulu faire un wagnérien peut-être « malgré lui », est un jeune... de plus de quarante ans, encore peu connu du grand public. Une aimable opérette, *l'Étoile*, donnée aux Bouffes-Parisiens il y a une dizaine d'années, et un opéra en deux actes, *Gwendoline*, voilà, jusqu'à présent, tout le bagage du compositeur, dont les habitués des concerts Lamoureux ont applaudi, sous le nom d'*España*, un entraînant morceau d'orchestre d'une remarquable richesse de coloris.

nom de M. Richepin ne figura ni sur l'affiche ni sur le livret imprimé de la pièce, ni sur la partition. Mais le poète de la *Chanson des Gueux* n'en avait pas moins collaboré à la pièce.

comte de Nangis. Quelle dernière formule d'éloges inventerons-nous aujourd'hui pour louer dignement le solide talent de M^{lle} Isaac, à qui convient, on ne peut mieux, le rôle de Minka, la tzigane ? N'en cherchons point, et disons que la cantatrice a été comme toujours impeccable, et que, comme toujours aussi, M. Bouvet s'est montré, dans *Henri de Valois*, le « roi malgré lui », chanteur de goût et bon comédien. L'histoire de ses amours avec la duchesse Alexina est traitée par le musicien avec infiniment de grâce et de légèreté. Mais, pour rester sur le terrain de l'opéra-comique, nous dirons que la palme de l'interprétation revient à M. Fugère, qui a fait du mari de cour une délicieuse et amusante silhouette.

Ce *Roi malgré lui* avait été monté par M. Carvalho avec infiniment de recherche et de goût¹. Une réelle curiosité se forma autour de l'œuvre de M. Chabrier. Louée par les uns, critiquée par les autres, nul ne pouvait encore se prononcer sur l'avenir qui lui était réservé. Il fallait attendre que la grande voix du public se manifestât pour départager les jugements de la presse.

Mais pendant que l'on remontait, en vue des samedis d'abonnement, *Lalla-Roukh*, de Félicien David, avec une distribution nouvelle² et l'*Épreuve villageoise*, de Grétry, qui n'avait pas été donnée

1. Décors de MM. Lavastre et Carpezat, Rubé, Chaperon et Jambow. Costumes dessinés par M. Thomas.

2. MM. Talazac, Taskin, M^{mes} Salla et Salambanni devaient interpréter pour la première fois les rôles de Nouredin, Bas-kir, Lalla-Roukh et Mirza.

depuis plus de vingt ans ; pendant que l'on s'occupait de la reprise du *Chevalier Jean*, de M. Victorin Joncières, pour les débuts d'une cantatrice hongroise, M^{lle} Lola Beeth, pensionnaire de l'Opéra de Berlin, et qui nous arrivait précédée d'une très grande réputation consacrée au delà du Rhin, il se préparait à l'Opéra-Comique une séance de gala d'un ordre tout particulier, qui devait, pendant quelques jours, absorber les forces vives du théâtre et les détourner de leur véritable cours. Sollicité par un certain nombre de gens du monde¹, abonnés des brillantes représentations du samedi, M. Carvalho avait accepté de laisser donner sur la scène subventionnée de la salle Favart une représentation extraordinaire au profit de la Société philanthropique, et dont une revue inédite, signée du nom du marquis de Massa, devait en grande partie faire les frais du programme. Un intermède musical et dramatique, où figuraient les noms des plus illustres artistes, le complétait. Les places étaient louées à l'avance et l'on était assuré à la fois d'une salle tout à fait aristocratique et d'une merveilleuse recette. Puis, comme il ne fallait mécontenter personne, il fut décidé que la représentation, fixée irrévocablement au 23 mai dans la journée, serait précédée l'avant-veille, également dans la journée, d'une répétition générale à laquelle seraient admis les représentants de la

1. Les organisateurs de cette fête furent M^{me} la comtesse de Greffulhe, le prince d'Aremberg, le prince de Sagan et M. Maurice Ephrussi.

presse particulièrement et les amis des auteurs, des artistes et de la direction. Cela ne pouvait nuire à la recette, toute faite déjà, de 50,000 francs, et avait l'avantage de contenter beaucoup, sinon tous. La revue de M. de Massa, intitulée : *Le Cœur de Paris*, vit le 23 mai se renouveler, devant un parterre de marquises, de duchesses et de comtesses, le succès avec lequel l'avait accueillie le public roturier de la répétition. L'auteur ne s'était pas mis en grande dépense d'esprit et il s'était contenté, sous une forme humoristique à l'usage des gens du monde, de présenter à sa façon les hommes et les choses de l'année, tels qu'il croyait les voir et les comprendre. Il était écrit que cette revue ne porterait pas bonheur à l'Opéra-Comique !

25 MAI 1887. — Date désormais fatale dans l'histoire de l'Opéra-Comique... On avait joué le *Chalet*. Le premier acte de *Mignon* était commencé depuis dix minutes à peine, la prière mélodique mise par M. Ambroise Thomas sur les lèvres de la touchante héroïne de Goethe, se détachait de l'ensemble qui suit presque immédiatement l'entrée en scène de Wilhem Meister, chantée par la belle voix de soprano de M^{lle} Simonnet, lorsque les cris mille fois répétés de « au feu ! » retentirent de tous les côtés dans la salle et sur la scène..... et quelques heures après la salle Favart n'était plus qu'un monceau de décombres..... Le feu avait été communiqué aux frises par les flammes d'une herse et s'était propagé avec une rapidité foudroyante. A la première alerte, et malgré les efforts des artistes en scène

II

Une question se posait immédiatement au lendemain de ce sinistre, dans lequel le Gouvernement, l'administration insouciant des Beaux-Arts, devaient revendiquer une large part de responsabilité. Qu'allaient devenir les artistes, le personnel de l'Opéra-Comique ? La Chambre avait spontanément voté un subside de 200,000 francs ; de tous les côtés de la France, de l'Europe entière, des dons affluèrent dans un élan d'enthousiaste charité. Des représentations s'organisèrent et produisirent des sommes considérables. Un concert

été soumise cet hiver ; j'ai visité les locaux et j'ai constaté que s'il était relativement facile d'ouvrir des dégagements aux spectateurs, en cas d'incendie, la difficulté serait beaucoup plus grande en ce qui concerne le personnel du théâtre qui compte près de 400 membres. En effet, plus de la moitié de ce personnel ne peut se dégager que par une planche de 60 à 80 centimètres de large, au-dessus des cintres, un véritable pont de Mahomet ; je crois que M. Steenackers a dû y passer. Cette situation est, en effet, dangereuse. Si le feu se déclarait, et cette éventualité est malheureusement certaine dans un temps donné, car, d'après les statistiques, il n'y a pas de théâtre qui n'ait brûlé au moins une fois dans un siècle. Si, dans les conditions actuelles, cette éventualité venait à se produire pendant une représentation, ce serait une véritable catastrophe. Il y a là évidemment une question qui mérite d'attirer l'attention du Gouvernement et du Parlement. » Mais la Chambre, tout entière à d'autres préoccupations, ne prit en considération ni les craintes exprimées par le député, ni la déclaration ministérielle... et l'on sait ce qu'il advint. Il n'en est pas moins vrai que le ministre, en parlant aussi légèrement du danger qu'on lui signalait, avait assumé à l'avance sur sa tête une large part dans les responsabilités qu'il était du devoir des juges de rechercher *partout*, après l'incendie.

que les artistes de l'Opéra-Comique donnèrent au Trocadéro le 8 juin produisit près de 50,000 francs. Le présent pouvait donc être considéré comme assuré ¹.

Mais il fallait songer à l'avenir. On ne pouvait laisser tomber une institution artistique qui était une des gloires nationales de notre pays. Quelques-uns le conseillaient cependant, mais ne furent pas écoutés. Malheureusement nous étions, au même moment, en pleine crise parlementaire. Le

1. Voici la composition de ce beau programme, élaboré par M. Carvalho, et dans lequel figuraient les noms des principaux compositeurs ayant travaillé pour l'Opéra-Comique, ainsi que ceux de tous les artistes de la troupe, auxquels étaient venus se joindre plusieurs de leurs anciens camarades :

Le *Barbier de Séville*, ouverture (Rossini). — *Mireille* (Ch. Gounod), introduction, chœurs et duo, par M^{me} Carvalho, M. Faure, M^{lles} Deschamps et Merguillier. — Le *Val d'Andorre* (Halévy), air du chevrier, par M. Giraudet. — *Egmont*, pavana (Salvayre). — *La Déesse et le Berger* (Duprato), romance, par M. Capoul. — *Piccolino* (E. Guiraud), sorrentine, par M^{lle} Deschamps. — *Lakmé* (Léo Delibes), duo du premier acte, par M^{lle} Simonnet et M. Talazac. — *Joconde* (Nicolò), romance, par M. Faure (Nicolò). — Le *Roi malgré lui* (E. Chabrier), duo du troisième acte, par M^{lle} Adèle Isaac et M. Delaquerrière. — Le *Pardon de Ploërmel* (Meyerbeer), valse de l'Ombre, par M^{lle} Merguillier. — Le *Chevalier Jean* (Victorin Joncières), finale du quatrième acte, par M^{lles} Emma Calvé, Mary, MM. Lubert, Bouvet, Fournets, Troy et les chœurs. — Le *Passant* (Pala-dilhe), fragment symphonique. — *Joseph* (Méhul), introduction, par M^{lles} Mézeray, Pateret et Deschamps. — *Lalla-Roukh* (Félicien David), air par M. Talazac. — Les *Contes d'Hoffmann* (Offenbach), barcarole, par M^{lles} Isaac et Deschamps. — *Zampa*, ouverture (Herold). — Les *Deux Acares*, chœur (Grétry). — *Giralda* (Ad. Adam), romance, par M. Bouvet. — Les *Dragons de Villars* (Aimé Maillart), duo du deuxième acte, par M^{lle} Chevalier et M. Mouliérat. — La *Dame blanche* (Boïeldieu), air du premier acte, par M. Herbert. — L'*Amour médecin* (Poise), chanson par M. Fugère. — *Bonsoir monsieur*

ministère, renversé quelques jours auparavant, ne devait pas avoir immédiatement de successeur, et quand un nouveau cabinet fut constitué, il avait bien d'autres préoccupations en tête que celle de l'Opéra-Comique. Et puis, l'enthousiasme du premier moment s'était apaisé. Une réaction s'opérait. On commençait à trouver qu'on en avait trop fait pour l'Opéra-Comique. Des accusations terribles commençaient à surgir de l'opinion publique, et bien qu'une instruction judiciaire eût été ouverte dès le premier jour, on demandait tout haut la mise en accusation de M. Carvalho. Les lenteurs de la procédure irritaient la presse et le public. Le

Pantalon (Grisar), quatuor, par M^{mes} Pierron, Degrandi et Molé, M. Grivot. — *Carmen* (Georges Bizet), duo du premier acte, par M^{me} Bilbaut-Vauchelet et M. Mouliérat. — *Les Saisons* (Victor Massé), couplets du Blé, par M. Taskin. — *Fra Diavolo* (Auber), chœur de Pâques-Fleuries, soli par MM. Cobalet, Barnolt, Thierry et les chœurs. — *La Traviata* (Verdi), finale du troisième acte, par M^{me} Salla et M. Talazac. — *Zampa* (Herold), air du deuxième acte, par M. Soulacroix. — *Le Songe d'une nuit d'été*, chœur des gardes-chasse (Ambroise Thomas). — *Manon* (Massenet), duo du premier acte, par M^{me} Salla et M. Talazac. — *Proserpine* (C. Saint-Saëns), finale du deuxième acte, par M^{lle} Simonnet, MM. Taskin, Lubert, Cobalet et les chœurs. — *Les Noces de Figaro* (Mozart), air du quatrième acte, par M^{lle} Adèle Isaac. — *Le Déserteur* (Monsigny), air et duo, par MM. Bertin et Barnolt. — *La Fille du Régiment* (Donizetti), finale du premier acte, par M^{lle} Mézeray, MM. Taskin, Mouliérat et les chœurs.

L'orchestre sous la direction de M. Jules Danbé et de MM. Vailard et Bourgeois ; Les chœurs sous la direction de MM. Carré et Marietti.

Le grand air de *Zampa* devait être chanté par M. Maurel ; mais au dernier moment l'artiste se fit excuser et fut remplacé par M. Soulacroix. — Ce programme résumait donc merveilleusement, en rappelant les succès des maîtres, toute l'existence artistique de l'un des théâtres les plus aimés du public français.

mois de juin et les deux mois de vacances se passèrent au milieu des hésitations, des contradictions, des menaces et des injures. Cependant, le 1^{er} septembre, époque habituellement fixée pour la réouverture de l'Opéra-Comique, approchait et l'on n'avait pas encore pris en haut lieu de décision pratique. Il ne s'était trouvé personne, dans le Gouvernement, pour prendre spontanément un parti, et les bonnes et louables intentions de M. Spuller, le ministre d'alors, se heurtaient constamment au mauvais vouloir et au parti pris des bureaux. Triste administration que celle qui, à cette heure de péril et de difficultés, ne trouvait que des fonctionnaires inconscients et incapables, issus du favoritisme, pour dégager leurs responsabilités, se rejeter la faute de l'un à l'autre et ne pas plus se soucier des malheureux que cette catastrophe avait jetés sur le pavé que s'ils avaient péri dans la terrible nuit du 25 mai.

Jamais cette administration n'aura donné une preuve plus manifeste de son inutilité et de son incapacité, qu'en présence de ce malheur.

Cependant, après avoir songé tour à tour à l'Éden-Théâtre, à la salle Ventadour reconstituée, à la Porte-Saint-Martin et à la Gaîté, l'administration s'était décidée à traiter avec la Ville de Paris pour installer l'Opéra-Comique dans l'un des immeubles municipaux de la place du Châtelet, en attendant la reconstruction. Mais cette question n'avait pas plutôt été résolue qu'une autre surgissait impérieusement menaçante. L'opinion publique s'était prononcée contre M. Car-

valho. On le rendait responsable de la perte de l'immeuble, de la mort de cent spectateurs, des blessures de deux cents autres. Pour un peu, on l'eût accusé d'avoir mis le feu lui-même pour se donner le spectacle de l'incendie de l'Opéra-Comique, comme, dix-huit siècles auparavant, Néron s'était offert le spectacle de l'incendie de Rome. Était-il convenable de laisser l'Opéra-Comique rouvrir ses portes avec le directeur qui assumait, à tort ou à raison, une aussi lourde responsabilité à la barre de l'opinion publique. D'autant plus que, s'il fallait en croire certains journaux, une émeute se préparait et que, le soir de la réouverture, une foule indignée se proposait de protester contre le maintien, à la tête de l'Opéra-Comique, de l'impressario incendiaire.

La passion seule se faisait jour dans ce débat. On ne voulait se rappeler ni les services éminents rendus par M. Carvalho, dans sa longue carrière, aux arts et aux artistes, ni la femme admirable, la cantatrice incomparable, la mère sublime qui portait son nom. Il fallait un bouc émissaire, et c'était lui qu'aveuglement on avait choisi. L'administration des Beaux-Arts n'avait pas peu contribué à établir ce courant, et, avec elle, une direction rivale. M. Spuller avait jusqu'alors résisté à toutes ces menaces. Se plaçant au-dessus de l'opinion publique injustement courroucée, il avait jugé que du moment qu'une instruction judiciaire était ouverte, il en fallait attendre l'issue avant de prendre une mesure disciplinaire quelconque contre le directeur de l'Opéra-Comique. Mais

compagnie d'un architecte des Beaux-Arts, du contrôleur en chef, du chef machiniste, du concierge du théâtre et de deux sapeurs-pompiers.

Les travaux entrepris¹ par la Ville de Paris dans la salle de l'ancien Théâtre-Lyrique qui, depuis les événements de 1870-1871, avait si souvent changé de destination, avaient seuls retardé la réouverture du

l'administration provisoire ; ceux de MM. Des Chapelles et Henri Regnier, chef et sous-chef du bureau des théâtres à l'administration des Beaux-Arts ; M. Armand Gouzien, commissaire du Gouvernement près les théâtres subventionnés ; M. Halanzier, ancien directeur de l'Opéra ; MM. Victorin Joncières et Ernest Guiraud, compositeurs ; M. Calabrési, ancien directeur du Théâtre-Royal de la Monnaie à Bruxelles ; M. Lamoureux, le chef d'orchestre bien connu ; M. Capoul, ancien artiste de l'Opéra-Comique, et aussi l'éditeur Choudens. De plus, alors qu'il s'était agi de transporter l'Opéra-Comique à la Gaîté, le nom de M. Debruyère, directeur de ce dernier théâtre, avait aussi été proposé. M. Jules Barbier, présenté par M. Carvalho, fut agréé par le ministre.

1. Ces travaux d'aménagement intérieur et notamment l'installation d'un rideau de fer plein, avaient été entrepris pour obéir aux prescriptions de la préfecture de police ; toutefois, l'éclairage électrique n'avait pas été prévu, et le gaz demeurerait, jusqu'à nouvel ordre, la matière éclairante et municipale de la salle et de la scène de la place du Châtelet. En attendant que la scène fût prête, les répétitions quotidiennes avaient lieu dans la salle du Conservatoire, mise gracieusement par M. Ambroise Thomas à la disposition de l'Opéra-Comique... — Le théâtre de la place du Châtelet était précédemment occupé par une société d'artistes, à qui la municipalité avait gracieusement livré l'immeuble du théâtre du Châtelet, et ayant pour, mission de représenter des pièces républicaines et patriotiques et de donner des représentations classiques, une fois par semaine, aux élèves des écoles. Mais à la fin de ce premier exercice, la société en question s'était trouvée bien au-dessous de ses affaires, et l'Etat intervenait à propos pour lui permettre de se retirer sans faillir à de lourdes et onéreuses obligations.

théâtre. Des impatiences légitimes s'étaient manifestées au sein du personnel des artistes que ces retards privaient, non seulement de leurs appointements mensuels, mais encore des occasions qui pouvaient naître pour eux d'aller demander à la province ou à l'étranger les ressources indispensables que le théâtre ne pouvait leur donner en ce moment. M. Spuller, dont les louables préoccupations ne s'étaient pas un seul instant détachées du sort de l'Opéra-Comique, insistait pour que cette réouverture eût lieu dans le plus bref délai possible. La Ville avait demandé jusqu'au 30 septembre pour livrer le théâtre prêt. C'est tout au plus si le 15 octobre la salle et la scène étaient en état pour recevoir le public et le personnel.

III

SALLE DE L'ANCIEN THÉÂTRE-LYRIQUE

Cinq mois après l'incendie de la salle Favart, le 15 octobre cependant, le théâtre de l'Opéra-Comique rouvrait ses portes dans la salle du Théâtre des Nations¹, mise à sa disposition en vertu d'une convention passée entre l'État et la Ville de Paris,

1. La Chambre, avant de se séparer, au mois de juillet précédent, avait voté un crédit extraordinaire de 500,000 francs pour aider à la reconstitution du matériel des décors et des costumes, et aussi au paiement du loyer d'une installation provisoire non encore déterminée.

par la 379^e représentation de *Roméo et Juliette*, à vingt ans de distance de la triomphante apparition du chef-d'œuvre de Gounod sur cette même scène. L'interprétation était la même qu'à la salle Favart. C'étaient M^{lle} Adèle Isaac, M^{me} Degrandi, M. Talazac¹, que devait bientôt remplacer avec succès M. Lubert, MM. Fugère, Bouvet, Mouliérat et Fournets. Les jours suivants, les affiches se succédaient, ramenant tour à tour au programme quotidien *Carmen*², avec M^{lle} Deschamps, MM. Taskin et Delaquerrière; la *Dame blanche*, avec M^{lles} Mézeray et Chevalier, M. Herbert ou M. Delaquerrière; le *Pré aux Clercs*, interprété par M^{lles} Merguillier et Chevalier, MM. Fugère, Mouliérat et Grivot; la *Traviata*³, pour la rentrée de M^{me} Salla. Tels étaient les premiers spectacles de l'Opéra-Comique relevé de ses cendres. Tous ces ouvrages avaient été habillés de neuf, encadrés dans des décors brossés par les premiers décorateurs, en vue d'une nouvelle salle. D'autres ouvrages étaient en préparation, tels que les *Diamants de la Couronne*⁴,

1. M. Talazac ne chanta que trois fois l'œuvre de Gounod, après quoi il partit pour Lisbonne, où il s'était laissé engager, presque au lendemain de l'incendie de la salle Favart.

2. Dans *Carmen*, les rôles de Mercédès et de Frasquita sont maintenant tenus par M^{me} Mary et M^{lle} Auguez.

3. M^{lle} Mézeray chanta aussi, quelques jours après, le rôle de Violetta dans l'œuvre de Verdi.

4. Dans les *Diamants de la Couronne*, M. Grivot joue maintenant le rôle de Campo-Mayor, de même que dans *Fra Diavolo*, il prend possession du personnage de Milord Kochbourg. Dans ce dernier ouvrage, c'est M^{lle} Chevalier qui chante le rôle de Zerline.

M^{lle} Adèle Isaac, devenue M^{me} Charles Lelong; la seconde par le départ de l'excellente artiste pour Monte-Carlo et Rome, où elle avait accepté d'aller donner une série de représentations. Dans son passage du boulevard des Italiens aux rives de la Seine, le *Roi malgré lui* avait perdu l'une de ses interprètes. Dans le rôle d'Alexina M^{lle} Cécile Mézeray avait été remplacée par M^{lle} Esther Chevalier, qui y fit apprécier ses réelles qualités de chanteuse adroite et d'excellente comédienne ¹.

28 NOVEMBRE. — Reprises de *Le Caïd* ², opéra-comique en deux actes, paroles de M. Thomas Sauvage, musique de M. Ambroise Thomas, et de *Philémon et Baucis* ³, opéra-comique en deux actes, paroles de MM. Jules Barbier et Michel Carré, musique de M. Charles Gounod. — L'Opéra-Comique provisoire vient de remettre en lumière le *Caïd*, de M. Ambroise Thomas, qui n'avait pas été joué depuis près de dix ans. L'ouvrage avait assez longtemps dormi dans les cartons du théâtre pour qu'il

1. Le rôle d'Alexina avait ainsi été répété par M^{lle} Cécile Merguillier, qui avait dû le créer. Au théâtre de la place du Châtelet, M. Bernaërt, un jeune élève du Conservatoire qui avait, quelques jours auparavant, assez heureusement débuté par le rôle de Sulpice dans la *Fille du Régiment*, remplaçait M. Collin dans celui de Maugiron. M. Bernaërt avait du reste déjà, à la salle Favart, joué au pied levé quelques petits rôles, entre autres celui de Géronte dans le *Médecin malgré lui*.

2. DISTRIBUTION : Michel, M. Taskin. — Birotteau, M. Bertin. — Ali-Bajou, M. Barnolt. — Aboulifar, M. Thierry. — Un Musulman, M. Laurent. — Virginie, M^{lle} Samé. — Fatma, M^{me} Degrandi.

3. DISTRIBUTION : Jupiter, M. Bouvet. — Philémon, M. Mouliérat. — Vulcain, M. Fournets. — Baucis, M^{lle} Simonnet.

en échange, non pas même un pot de pommade, mais seulement une recette pour en faire.

L'interprétation n'a pas peu contribué au succès de cette reprise, motivée par les débuts de M^{lle} Samé, qui obtenait d'emblée, au mois de juillet précédent, le premier prix d'opéra-comique en jouant avec une bonne grâce charmante le rôle de Lucrezia d'*Actéon*. Son concours de chant ne lui avait sans doute pas nui en cette circonstance, et les jurés s'étaient certainement rappelé la façon dont la jeune élève de M. Bax avait détaillé, quelques jours auparavant, l'air du *Concert à la cour*. M^{lle} Samé est une comédienne de race, au jeu plein d'intelligence. L'Opéra-Comique se devait et nous devait de l'engager.

La débutante a mérité d'être fêtée par la salle entière, car elle tient le personnage de la modiste Virginie de manière à lutter sans désavantage contre l'écrasant souvenir de M^{me} Ugalde, pour les anciens, et contre le souvenir plus récent de M^{lle} Adèle Isaac. Impossible d'avoir plus de verve, plus d'entrain. Il faut la louer pour son jeu plein de gaieté, et même de personnalité. Il faut la louer aussi pour sa méthode des plus sûres et pour sa vocalisation des plus brillantes. Tous les traits dont le rôle est hérissé ont été enlevés avec une aisance bien agréable pour l'auditeur, qui est charmé toujours et n'est jamais inquiet. Sans être fort étendue, la voix est assez solide et assez souple pour que l'on n'ait pas à se demander, au milieu d'un morceau, si l'artiste arrivera à la fin.

Nous nous souvenons que, lors de ses débuts

Après le *Caïd* et *Philémon et Baucis*, M. Jules Barbier nous rendait, le 1^{er} décembre, avec une distribution entièrement nouvelle, une des plus charmantes partitions de Victor Massé, que le public parisien n'avait pas entendue depuis près de trois ans, une nouveauté bien vieille, sans doute, mais bien supérieure à la plupart des choses qu'on fabrique maintenant. *Galathée*¹ est animée d'un souffle de jeunesse et d'une inspiration poétique qui ont préservé l'ouvrage des atteintes fâcheuses du temps. En écoutant ces airs aimables, cette musique si bien appropriée à la scène, on se dit que trente ans ont passé sur ce bijou sans en altérer l'éclat. C'est rapide, c'est charmant, c'est d'une clarté et d'une netteté de pensée très particulières ; mais on sent que le compositeur n'est pas seulement un homme d'esprit ; on devine qu'il a du cœur et de l'imagination, qu'il ne se tiendra pas à cette esquisse légère et qu'il fera un tableau complet. Ce tableau s'est appelé *Paul et Virginie*, et toutes les nations de l'Europe ont défilé devant lui, il y a dix ans. Pourquoi l'Opéra-Comique n'a-t-il pas encore recueilli dans les épaves du Théâtre-Lyrique cet excellent ouvrage de Victor Massé ?

M^{lle} Blanche Deschamps abordait pour la première fois le rôle de Pygmalion, le sculpteur amoureux de sa statue. Nous sommes de ceux qui ont une vive répugnance pour les travestis de femme en homme, et réciproquement ; c'est, à notre

1. DISTRIBUTION : Galathée, M^{me} Caroline Salla. — Pygmalion, M^{lle} Blanche Deschamps. — Ganymède, M. Herbert. — Mydas, M. Caisso.

l'époque déjà reculée où la charge des anciens se glissait par l'escalier dérobé dans l'opéra-comique avant de pénétrer dans l'opérette en enfonçant les portes.

9 DÉCEMBRE. — *Représentation extraordinaire avec le concours de M^{me} Adelina Patti, au bénéfice de l'Hôpital français de Londres*¹. — Cette représentation, organisée par M. Francis Magnard, directeur du journal *le Figaro*, et M. Jules Barbier, est une véritable solennité artistique. La présence de M^{me} Patti en rehausse encore l'éclat. La diva est accueillie, à son entrée en scène, par les applaudissements

1. Voici le programme de cette soirée : PREMIÈRE PARTIE : 1. Ouverture de *Zanetta* (Auber). — 2. *Les Vivants et les Morts*, scène dramatique, paroles de M. Philippe Gille, musique de M. Henri Maréchal, chantée par MM. Lubert, Mouliérat, Cobalet, Fournets, M^{lles} Deschamps, Simonnet, Patolet, Nardi et les chœurs de l'Opéra-Comique. — 3. Entr'acte symphonique de *Philémon et Baucis* (Ch. Gounod). — 4. Air de la *Traviata* (Verdi), chanté par M^{me} Adelina Patti. — 5. *Le Roi s'amuse*, suite d'orchestre (Léo Delibes). — 6. Air de *Dimitri* (V. Joncières), chanté par M. Lubert. — 7. *Les Échos*, variations (Eckers), par M^{me} A. Patti. — 8. Scène et chœur de *Psyché* (A. Thomas), par M^{lles} Durand, Levasseur et le chœur des élèves du Conservatoire. — DEUXIÈME PARTIE : 1. Ouverture du *Pardon de Ploërmel* (Meyerbeer). — 2. Air de *Lucie de Lammermoor* (Donizetti), chanté par M^{me} A. Patti. — 3. Air de *Jean de Nivelle* (Léo Delibes), chanté par M. Taskin. — 4. Couplets de *Paul et Virginie* (V. Massé), chantés par M^{lle} Deschamps. — 5. Entr'acte symphonique d'*Hérodias* (Massenet). — 6. Couplets de *Mignon* (A. Thomas) et romance (M^{me} de Rothschild), par M^{me} A. Patti. — 7. Entr'acte symphonique de *Galathée* (V. Massé). — 8. Scène et chœur de *Mireille* (Ch. Gounod), par M^{lles} Deschamps, Simonnet, Patolet et le chœur des élèves du Conservatoire. Le spectacle était terminé par les *Charbonniers*, opérette en un acte, paroles de M. Ph. Gille, musique de Jules Costé, interprétée par M^{me} Judic, MM. Baron, Dupuis et Germain, du théâtre des Variétés.

a fait le tour, non de l'Europe, mais du monde ; nous devons apprécier ici la nouvelle *Mignon*. M^{lle} Arnoldson, Suédoise d'origine, est une brune adorable, dont la physionomie gracieuse, expressive et fine vous séduit dès le premier abord, et nous ne connaissons point de spectateur qui puisse résister à l'éclat de ces deux grands yeux noirs, dont le velouté égale celui de la voix, d'un timbre frais et charmant. Cette voix manque peut-être un peu de force, mais elle est d'une homogénéité parfaite et porte admirablement. Le seul défaut de M^{lle} Arnoldson est celui de la prononciation qui, surtout dans le dialogue, est par trop exotique. Le jeu est adroit, intelligent, et, comme la voix qui captive le public, il intéresse le spectateur. Cette jolie débutante a été accueillie avec une sympathie marquée.

Les autres rôles de *Mignon*, Philine, Wilhem Meister, Lothario, Laërte, Frédéric, Jarno, étaient tenus, comme à la salle Favart, par M^{lle} Merguillier alternant avec M^{lle} Mézeray, M. Mouliérat, M. Cobalet alternant avec M. Taskin, M. Collin ou M. Soulacroix, M. Barnolt, M. Bernard ou M. Cambot.

Cette date du 14 décembre avait été malencontreusement choisie pour la reprise de *Mignon*. Le lendemain, en effet, était fixé, à la neuvième chambre correctionnelle, pour le prononcé du jugement dans l'affaire de l'incendie de l'Opéra-Comique, affaire qui avait occupé plus de dix audiences, pendant lesquelles les dépositions les plus contradictoires avaient été entendues. Il s'était

théâtre des Variétés, avaient nettement posé leurs candidatures à la direction de l'Opéra-Comique, au lendemain même du jour où le jugement avait été prononcé. M. Jules Barbier, administrateur provisoire, était également sur les rangs. Présenté par M. Carvalho, agréable au ministre qui n'était plus M. Spuller, il semblait devoir l'emporter sur ses concurrents, lorsque la Société des auteurs, se refusant à l'idée de voir l'un des siens accepter, au mépris de ses statuts, le sceptre d'une direction dans laquelle ses propres intérêts devaient, croyait-elle, se trouver constamment en contradiction avec ceux du théâtre, empêcha la nomination de M. Barbier, en déclarant au ministre que si le librettiste de *Mignon* était nommé, elle ne passerait pas de traité avec lui. L'arrêt était formel, cruel, inexorable. C'était, d'un trait de plume, couper court aux espérances et aux aspirations de M. Barbier. La commission des auteurs, en prenant à l'unanimité cette décision, avait-elle bien réellement obéi au mobile que lui dictait l'application stricte de ses lois ? On n'y crut pas dans le public, et les commentaires les plus divers circulèrent pour expliquer une détermination qui se heurtait pourtant à des précédents invoqués par M. Barbier. On allait jusqu'à dire que la commission, s'érigeant en conseil de famille, n'avait pas voulu laisser l'un des siens s'engager bénévolement dans une affaire pleine de périls. La commission était trop bonne vraiment.

Il n'en est pas moins vrai que cette affaire de l'Opéra-Comique présentait, en outre de sérieuses

Là se termine, pour cette malheureuse année 1887, l'histoire de l'Opéra-Comique, résumée dans le tableau suivant :

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.	
			mat.	soir.
<i>La Fille du Régiment</i>	2	1 ^{er} janvier	4	16
<i>Le Pré aux Clercs</i>	3	—	6	19
<i>Richard Cœur de Lion</i>	3	2 janvier	8	19
<i>La Dame blanche</i>	3	—	5	10
<i>Les Noces de Jeannette</i>	1	—	4	39
<i>Carmen</i>	4	—	5	35
<i>Le Domino noir</i>	3	3 janvier	3	12
<i>Le Postillon de Longjumeau</i>	3	—	2	8
<i>Le Barbier de Séville</i>	4	—		7
<i>Juge et Partie</i>	2	4 janvier		3
<i>La Traviata</i>	4	—	6	31
<i>Egmont</i>	4	5 janvier		3
<i>Mignon</i>	3	7 janvier	2	19
<i>Le Nouveau Seigneur de village</i>	4	12 janvier	2	16
<i>Roméo et Juliette</i>	5	13 janvier	3	31
<i>Fra Diavolo</i>	3	16 janvier	3	10
<i>Philémon et Baucis</i>	2	—	4	12
<i>L'Amour médecin</i>	3	21 janvier	3	13
<i>La Sirène</i>	3	26 janvier	1	10
<i>Le Chalet</i>	1	13 février	7	22
<i>Le Maçon</i>	3	17 février	1	10
<i>Le Médecin malgré lui</i>	3	—	1	9
<i>Le Pardon de Ploërmel</i>	3	26 février	1	5
* <i>Proserpine</i>	4	16 mars		10
<i>Zampa</i>	3	17 mars	2	4
<i>Joseph</i>	3	2 avril		4
<i>Haydée</i>	3	28 avril	2	5
<i>L'Étoile du Nord</i>	3	30 avril		3
* <i>Le Roi malgré lui</i>	3	8 mai	1	13
<i>Les Diamants de la Couronne</i>	3	4 novembre	1	7
<i>Le Caïd</i>	2	28 novembre	2	8
<i>Galathée</i>	2	1 ^{er} décembre		6
<i>Le Maître de Chapelle</i>	1	11 décembre	1	2

* Ce signe indique les ouvrages nouveaux représentés pour la première fois pendant l'année.

Nota. — Sept représentations populaires à prix réduits avaient

été données, aux termes du cahier des charges, pendant le cours de cette année 1887, les 17 janvier, 7 février, 7 mars, 2 mai, 2 et 22 novembre et 19 décembre. *Richard Cœur de Lion*, la *Dame blanche*, le *Nouveau Seigneur de village*, le *Pré aux Clercs*, *Mignon*, *Fra Diavolo*, le *Médecin malgré lui*, les *Noces de Jeannette*, le *Maçon*, *Joseph* et le *Roi malgré lui*, avaient fait les frais de ces représentations populaires. — En outre de la fermeture, du 25 mai au 14 octobre, l'Opéra-Comique avait fait trois relâches, les 7, 8 et 9 avril (jeudi, vendredi et samedi saints).

THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON

(SECOND - THÉÂTRE - FRANÇAIS)

Le succès du *Lion amoureux* est interrompu, le 15 janvier, par la célébration du 265^e anniversaire de la naissance de Molière. On donne, ce soir-là, le *Malade imaginaire*, avec la cérémonie et M. Albert Lambert dans le rôle du Præses, le *Misanthrope* et un aimable à-propos en vers de M. Alfred Copin, *Molière chez Conti*¹. — Quelques jours après, le 24 janvier, M. Gil Naza joue le rôle d'Harpagon, dans l'*Avare*, et le 15 février a lieu enfin l'importante première représentation de *Numa Roumestan*, comédie en cinq actes de M. Alphonse Daudet². — Dans son roman des

1. DISTRIBUTION : Molière, M. Albert Lambert. — Le prince de Conti, M. Calmettes. — De Cardaillan, M. Taldy. — L'abbé de Cosnac, M. Médony. — Madeleine Béjart, M^{lle} Lhéritier.

2. DISTRIBUTION : Numa Roumestan, M. Paul Mounet. — Le président Le Quesnoy, M. Albert Lambert. — Docteur Bouchereau, M. Cornaglia. — Valmajour, M. Rebel. — Davin, M. Dumény. — Lappara, M. Colombey. — Dominique, M. Kéraval. —

flatté. C'est, si vous voulez, une caricature bien faite. M. Daudet ne pouvait y renoncer ; on ne renonce point à une bonne idée. Mais, gambettiste et républicain, comme il était devenu, il eut recours à une ruse punique (on a dit avec raison que c'était un Carthaginois) ; il fit de son Gambetta un légitimiste, sûr qu'on ne le reconnaîtrait pas, ainsi déguisé. C'est de la sorte que nous eûmes *Numa Roumestan*. C'est le chef-d'œuvre du « démarquage ». Il se trouva de bonnes âmes pour dire : « Numa, c'est Baragnon ! » Ce M. Baragnon ! On aurait pu faire sur lui un roman très comique, si on avait voulu ; mais ce n'eût pas été du tout celui de M. Daudet. Il aurait fallu y montrer le barreau dans une ville de province, les affaires civiles des communautés, tout le monde légitimiste du Midi, les dîners de l'évêché, que sais-je enfin ?... Rien de cela n'est dans le roman de M. Daudet. Son Roumestan débute sous l'empire par une affaire Baudin et se pousse démocratiquement. C'est un Gambetta. Je parle du type. Au théâtre, il a perdu toute couleur poétique. — Quant à la fable, à l'intrigue imaginée par M. Daudet, elle est bien simple, et le sujet peut tenir aisément en quelques lignes. Numa, un terrible Provençal, qui ment plus encore par nature que par besoin, a épousé Rosalie Le Quesnoy, la fille d'un haut magistrat, une nature droite et fière, et tout de suite l'antagonisme du Midi et du Nord s'établit. Numa a, une première fois, trompé sa femme. qui a manqué en mourir à la suite d'une fausse couche ; il la trompe une seconde fois, ce qui amène

M. Calmettes; Alcmène, M^{lle} Dheurs; Cléanthis, M^{me} Raucourt; la Nuit, M^{lle} Suzanne Bertrand. — M^{lle} Rachel Boyer reprend, quelque temps après, des mains de M^{me} Raucourt le rôle de Cléanthis.

11 AVRIL. — Reprise de *Psyché*, tragédie en cinq actes et six tableaux de Corneille, Molière et Quinault, musique de Lulli. — L'an dernier, à propos du 280^e anniversaire de la naissance de Corneille, M. Claretie avait eu l'idée de faire jouer le troisième acte de *Psyché* en attendant (nous l'attendons toujours) la reprise de la pièce tout entière. Elle avait eu lieu déjà, il y a plus d'une vingtaine d'années, cette reprise projetée, et, en dépit d'un grand déploiement de mise en scène, elle n'obtint qu'un médiocre succès. Outre l'ouverture et les entr'actes de Lulli, M. Jules Cohen avait écrit des chœurs nouveaux, chantés par les élèves du Conservatoire; un divertissement, également inédit, était dansé par les artistes de l'Opéra. M. Maubant jouait alors le rôle du roi, M. Worms, celui de Cléophas, M^{lle} Fix le rôle de l'Amour, et M^{lle} Favart celui de Psyché. On sait que l'auteur de *Cinna* écrivit à l'âge de soixante-cinq ans cette déclaration de Psyché à l'Amour, qui passe encore pour un des morceaux les plus tendres et les plus

1. DISTRIBUTION : Jupiter, M. Rebel. — Le Roi, M. Albert Lambert. — Cléomène, M. Amaury. — Agénor, M. Laroche. — Lycas, M. Taldy. — Le Dieu du fleuve, M. Duparc. — Vénus, M^{lle} Ant. Laurent. — L'Amour, M^{lle} Cerny. — Zéphyre, M^{lle} S. Bertrand. — Psyché, M^{lle} Panot. — Aglaure, M^{lle} L'Héritier. — Cidippe, M^{lle} Derigny.

L'orchestre était sous la direction de M. Schatté.

vous me répondre, parce que, comme M. Duquesnel, qui éprouvait le besoin de se débarrasser du *Crocodile*, M. Porel estime que le répertoire de George Sand est éminemment littéraire et convient admirablement à la scène du Second Théâtre-Français... — Vous n'y êtes pas... C'est tout simplement parce que Philippe, Édouard Philippe, notre nouveau confrère du *Voltaire*, est le mandataire de la famille Sand, et qu'à ce titre il est là pour empêcher qu'on laisse trop longtemps dormir le répertoire de l'auteur du *Mariage de Victorine*. C'est à Philippe que nous devons la reprise de *Claudie*. C'est à lui que nous devons prochainement celle du *Marquis de Villemer*, qui n'a pas été joué depuis trois ans. C'est encore à lui que nous devons la reprise de *François le Champi*, au même Théâtre-Français, et la première représentation de *Mademoiselle de la Quintinie* au théâtre Molière de Bruxelles : MM. Claretie et Alhaiza ont fait, à ce sujet, des promesses formelles. Et ce n'est pas tout ! Vous savez que lorsque l'*artificieux* Philippe se mêle de quelque chose, il faut qu'il arrive à ses fins. Soyez sûrs qu'il n'a pas encore tiré sa dernière fusée. Le bouquet du jour, c'est *Claudie*, qui fut jouée pour la première fois le 11 janvier 1851 sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin. Trois jours après, George Sand écrivait à Bocage : « Prenez votre part avant moi au succès littéraire de *Claudie*, car j'ai un profond plaisir à reconnaître qu'il vous appartient, dans ce qu'il y a d'essentiel et d'indispensable pour une œuvre dramatique : la composition

Guignol; mais ce n'étaient pas de grossières caricatures. Œuvres de Maurice Sand, elles étaient taillées avec infiniment de goût et un réel talent de dessinateur. Les plus jolies couleurs ornaient leurs joues, et leurs yeux, figurés par des têtes de clous, avaient le luisant des regards. On parle encore d'une jeune première, d'une grande beauté, avec une mignonne perruque de filasse blonde ébouriffée sur le front; elle s'appelait Eloa. La troupe était complète, elle avait même un directeur, le sieur Ballandard, qui faisait des annonces lorsque quelque artiste avait eu le nez cassé dans une manœuvre de décor. Car il y avait de vrais décors dans ce théâtre en miniature : des toiles de fond formant de véritables paysages, des portants munis de leurs accessoires, et même des trucs pour les changements à vue. Il fallait voir le sérieux avec lequel étaient prises les premières représentations à Nohant. M^{me} Sand et sa belle-fille n'y paraissaient qu'en toilettes de soirée. On y applaudissait. On y rappelait. On y bissait. On y jetait même des bouquets, et on y nommait les auteurs, tout comme à la Comédie-Française. Que ces souvenirs sont déjà loin! — Qu'est devenue la petite troupe d'acteurs en bois, habillés avec tant de soin par la main qui avait signé tant d'œuvres célèbres? Qu'est devenue Eloa? — Qu'est devenu Ballandard? Nous aurions mauvaise grâce à nous appesantir sur le néant de ces poupées. — Qu'est devenu Bocage? — Qu'est devenu Fechter? Mais les œuvres vivent plus longtemps que ceux qui les font et que ceux qui les

pupille de son dessein. Il ne trouve même rien de mieux, pour la sauver du danger, que d'envoyer au château à sa place, Isabeau, la femme du bouffon Brusquet, dont il a à se plaindre. Isabeau va donc au château, mais elle ne voit pas le roi. Elle n'y est pas allée pour rien cependant, car elle en rapporte à Rabelais l'autorisation de faire imprimer le manuscrit de Gargantua. Cette aimable blucette est gentiment enlevée par MM. Kéraval, Matrat, Duard, et M^{mes} Rachel Boyer et S. Bertrand.

23 MAI. — Débuts de M^{me} Paul Mounet dans *Andromaque* et de M^{lle} Mercédès dans *Tartuffe*. — M^{me} Paul Mounet est une Hermione de fort belle allure ; l'ampleur et l'intelligence de sa diction, l'énergie passionnée de sa belle voix ont été appréciées par le public. M^{lle} Mercédès est une Dorine toute mignonne ; nous ne l'avions vue que dans de petits rôles au Palais-Royal ; elle a surpris ses auditeurs par la finesse et la justesse de ses intonations.

On a fermé le 5 juin avec *Claudie* ; on rouvre le 1^{er} septembre avec le même spectacle. L'Odéon a profité des vacances pour se mettre en règle avec la commission d'incendie. On a supprimé huit fauteuils d'orchestre et aboli tous les strapontins ; on a établi un deuxième escalier de sortie pour les artistes ; on est en train de démolir le toit d'un magasin de décors pour établir une terrasse où pourraient se réfugier, en cas d'alerte, dix-huit cents personnes, c'est-à-dire tous les spectateurs. Joignez à cela le rideau de fer, qui, sans faire parler de lui, existait depuis deux ans (on le bais-

Le rôle du père Rémy convient de tous points à M. Paul Mounet. Il y a été souvent et longuement applaudi. Le troisième acte est toujours le triomphe de M. Colombey, qui a composé, avec beaucoup d'esprit, le personnage de Denis Ronciat.

Le 5 septembre, l'Odéon inaugurerait ses soirées classiques par une reprise de *Don Sanche d'Aragon*,

1. Les soirées classiques à prix réduits, organisées depuis plusieurs années, au théâtre de l'Odéon, ont été, de l'avis unanime de la presse, une des plus heureuses innovations tentées dans ces derniers temps. Composés des chefs-d'œuvre du répertoire, de manière à faire passer en une saison sous les yeux des spectateurs les pièces capitales en chaque genre, ces spectacles formaient comme une exposition complète de la plus riche production dramatique qui existe dans aucun pays.

Dès le premier jour, ils se voyaient assidûment recherchés par les familles et par la jeunesse studieuse de la rive gauche, comme aussi par tous ceux que la haute littérature dramatique intéresse à Paris. Souvent l'affluence a été si grande que de nombreux spectateurs n'ont pu obtenir de place au bureau, et plusieurs fois la salle s'est trouvée entièrement louée avant la représentation.

Outre les services qu'elles rendaient à l'art dramatique, ces représentations avaient un précieux avantage pour l'Odéon : tandis que la plupart des scènes parisiennes ne peuvent plus compter que sur une clientèle flottante, le Second-Théâtre-Français voyait se rattacher à lui, par un lien de plus en plus étroit, un public constant dans les impressions duquel se trouvent un encouragement continu et un guide très sûr.

Désireux de fortifier encore ce lien, le directeur du théâtre de l'Odéon vient de créer des *représentations d'abonnement du lundi*.

Ainsi, les habitués des soirées classiques, devenus des abonnés, formeront véritablement corps, pour le plus grand profit artistique du théâtre ; et, d'autre part, l'administration ne se verra plus obligée de refuser la porte à ceux dont la présence lui tient le plus à cœur.

Déjà le prix des représentations populaires avait été abaissé

de Corneille. C'était là un régal de curieux, car il y a plus de vingt ans que cette pièce, une des der-

jusqu'aux limites possibles d'une exploitation théâtrale. Pour assurer le succès des abonnements, M. Porel n'hésite pas à abandonner la majoration d'usage pour les places arrêtées d'avance, et il a fixé le prix des places par abonnement au prix du bureau au lieu du prix de location.

En dehors des représentations classiques et populaires pour lesquelles le directeur de l'Odéon a créé les abonnements dont nous avons parlé, M. Porel organise pour les jeudis des matinées classiques précédées de conférences et spécialement destinées aux élèves des lycées de Paris.

Le directeur de l'Odéon, à ce sujet, a adressé la lettre suivante au ministre de l'instruction publique :

« Monsieur le ministre,

« J'ai l'honneur de soumettre à votre haute appréciation un projet de matinées classiques que je désirerais organiser au théâtre national de l'Odéon, pour l'année 1887-1888, et qui seraient spécialement destinées aux élèves des lycées et collèges de Paris.

« La faveur avec laquelle le public accueille les soirées populaires m'a inspiré la pensée d'étendre cette institution et d'en faire sortir toute l'utilité littéraire qu'elle contient. Outre les amateurs, toujours si nombreux, de notre répertoire classique elles sont assidûment suivies par les élèves des Facultés et des écoles supérieures, dont beaucoup y trouvent, avec le plus complet et le plus élevé des plaisirs intellectuels, un commentaire vivant des leçons qu'ils reçoivent. J'ai pensé que mettre ce plaisir à la portée des élèves de l'enseignement secondaire serait rendre un égal service à l'art dramatique et aux études classiques. Un directeur de théâtre peut sembler suspect en disant qu'une pièce n'est pleinement comprise qu'à la représentation, mais il a pour lui l'avis des meilleurs juges. Tous reconnaissent que rien ne remplace l'effet direct de la scène; on y voit reprendre une vie éclatante à bien des parties qui, à la lecture, peuvent sembler froides et mortes.

« Pour le nouveau public auquel je songeais, il fallait tenir compte d'un certain nombre de nécessités particulières. En premier lieu, le programme des représentations devait concorder exactement avec celui de ses études. J'ai donc combiné

nières de l'auteur du *Cid*, n'avait vu la scène. La reprise de ce soir avait donc tout l'attrait de la

une série de matinées comprenant toutes les pièces de Corneille, Racine et Molière, inscrites au plan d'études des lycées, et j'y ai joint un choix de pièces typiques de Regnard, Voltaire, Marivaux et Beaumarchais, capables de montrer dans ses traits essentiels le développement de notre génie dramatique pendant les deux derniers siècles.

« Je me propose, en outre, de faire précéder ces représentations de conférences, que je demanderai aux écrivains et aux professeurs désignés par leur connaissance particulière de la littérature dramatique, tels que MM. F. Sarcey, A. Vitu, François Coppée, Henri de Lapommeraye, Émile Deschanel, Jules Lemaître, Gustave Larroumet, Eugène Talbot, Émile Faguet. Ces conférences ne feraient pas double emploi avec les leçons que nos élèves reçoivent de leurs maîtres ; elles les complèteraient en replaçant chaque pièce dans son cadre et en étudiant surtout au point de vue scénique des œuvres dont le commentaire du professeur aurait fait ressortir l'enseignement littéraire et moral.

« Ces représentations auraient lieu, à partir du mois d'octobre, deux fois par mois, dans l'après-midi du jeudi. Quelques jours avant chaque représentation, j'en adresserai le programme à MM. les proviseurs et directeurs des lycées et collèges de Paris, en les priant de me faire connaître le nombre de places retenues pour chaque établissement. Le tarif serait celui des soirées populaires, c'est-à-dire la moitié du prix ordinaire.

« J'ai toujours apporté le plus grand soin aux représentations classiques données par le théâtre de l'Odéon. Avec le nouveau public auquel je voudrais les étendre, je redoublerais d'efforts pour les rendre dignes des œuvres interprétées et capables de produire tout l'effet que j'ose espérer.

« Je joins à cette lettre, monsieur le ministre, la composition des dix spectacles que comprendrait cette série de représentations, avec le nom de l'orateur auquel serait confiée chaque conférence.

« J'ose espérer que vous voudrez bien l'honorer de votre approbation et, en appuyant mon projet auprès de MM. les proviseurs et directeurs, assurer le succès d'une tentative dont l'idée m'a été inspirée surtout par le caractère national du théâtre que j'ai l'honneur de diriger.

« POREL. »

rice Boniface a publié sous les galeries de l'Odéon un volume de *Chansons parisiennes*¹, dont la première édition — je le jurerais! — n'est certainement pas épuisée. Aujourd'hui, le jeune auteur — ne pas lire : riche amateur — est entré dans le temple. Il a fait représenter sur la scène du Second-Théâtre-Français une innocente plaisanterie en trois actes, qu'on aurait grand tort de prendre au sérieux. Prenez-la donc pour un pastiche des anciennes farces, et je crois, entre nous, que vous serez dans le vrai. Ce M. Boniface est un disciple de Regnard et de Banville. On ne saurait choisir de meilleurs maîtres. Pièce à poudre, dont l'action se passe au dix-huitième siècle, dans un duché d'Allemagne, où un Français, galant comme tous les Français, le marquis Frédéric de Valor, est venu papillonner, « cocufiant » dans les grands prix — c'était, après tout, de bonne guerre! — le vieux margrave et le grand veneur Ottocar... jusqu'au moment où le roué se trouve pris à l'amour sincère d'une ingénue, la jeune Sylvine, sa compatriote, exilée à la petite cour du duc de Hurenbourg. C'est alors qu'en vertu du principe connu : « Fuyez la femme : elle vous poursuit; poursuivez-la : elle vous fuit » que n'a certainement pas inventé son ami René, Frédéric change le papillon en crampon obstiné. Le moyen réussit, et le voilà, grâce à de bonnes vieilles ruses bien ourdies, débarrassé, sans trop de peine, d'Isabelle et de

1. DISTRIBUTION : Jacques Damour, *M. P. Mounet*. — Sagnard, *M. Rebel*. — Berru, *M. Colombey*. — Félicie, *M^{lle} Dheurs*. — Françoise, *M^{lle} Noémie*. — Pauline, *Petite Gilberte*.

nous promet un bon auteur comique. M. Amaury, bien secondé du reste par son camarade Laroche, joue avec infiniment d'adresse le rôle du petit marquis dix-huitième siècle. M^{lles} Nancy Martelet Madeleine Bertrand (début) nous ont paru toutes deux très charmantes dans Isabelle et dans Wilhelmine. M^{lle} Madeleine Bertrand n'a pas à se plaindre d'un rôle fertile en mots et en réflexions drolatiques. — « Nous aurons des enfants ? » demande la jeune maîtresse du marquis. — « Comme s'il en pleuvait ! » lui répond Frédéric. C'est elle qui hésite à se cacher dans l'armoire : « Les rats... les souris ! » et à quitter la bonne vie intime, *presque honnête*, qu'elle menait entre son amant et son mari. C'est elle, enfin, qui, lorsque son mari lui crie : « L'infâme ! A genoux ! » répond tout simplement : « Avec ma belle robe ! jamais ! » M^{lle} Madeleine Bertrand, sœur de Suzanne, la gentille soubrette, a fort bien lancé tous ces traits. A elle aussi, nous dirons : « Continuez, mademoiselle, dans la voie de la comédie que vous avez préférée à celle du chant. » — Passons au morceau de résistance : l'acte très mouvementé et très réaliste, mais d'une vérité et d'une émotion intenses, que, sous le titre de *Jacques Damour*, M. Léon Hennique a tiré de la nouvelle de M. Émile Zola. Le sujet de ce petit drame est d'une simplicité extrême, et la pièce, des plus curieuses, vaut par l'exécution. Félicie est la veuve d'un communard qu'elle croit mort — mort en voulant se sauver de la Nouvelle. Elle a épousé le riche boucher Sagnard, qui l'a prise sans ressources et lui a donné un enfant. Elle vit heureuse

Adenis et Henri Gillet, la *Perdrix*, qui n'a fait que passer — elle a vécu les trois soirs de rigueur — et dont nous ne parlons ici que pour mémoire :

Quand la perdrix
Voit ses petits

En danger, n'ayant plus qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va, trainant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
Et puis, quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend sa volée et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

MM. Adenis et Gillet ont remplacé la perdrix par une mère, dont la fille, qui s'est fort amourachée d'un jeune viveur, court le danger d'une fâcheuse union. Tel a été leur point de départ. Le malheur est que, pour être auteur dramatique, il ne suffit pas d'avoir une idée de pièce. La *Perdrix* est, dans l'exécution, d'une inexpérience incroyable, d'une puérilité rare, si rare qu'elle touche de bien près à la niaiserie. N'insistons pas. Le directeur de l'Odéon avait longtemps cherché une « Perdrix », c'est-à-dire une mère, une femme pouvant avoir deux grands enfants, et assez jeune pour inspirer encore de l'amour. Ne l'ayant pas trouvée dans son théâtre, il a engagé spécialement pour la pièce M^{lle} Antonine, si remarquable naguère dans la *Parisienne* de M. Becque. Ses deux enfants sont Amaury, qui est charmant, et M^{lle} Lainé, qu'on dit engagée au Théâtre-Français. Toutes alors ! Le beau chasseur... de dots n'est autre que

dans les concerts. Le drame avait été condamné par la critique, et il semblait qu'il ne dût jamais se relever d'un arrêt auquel le public s'était rangé. Mais M. Alphonse Daudet ne s'habitua pas sans peine à l'idée d'un sacrifice éternel ; il trouva dans le directeur de l'Odéon un partisan de son ouvrage, et *l'Arlésienne*, revenue à la lumière de la rampe, triompha par des charmes qui avaient sans doute besoin de mûrir pour produire leur effet. Nous inclinons à croire qu'il y a, même au théâtre, une puissance plus forte que la convention dramatique et dont le vrai nom est poésie. Ajoutons que *l'Arlésienne* prend parfois, dans la délicieuse musique de Bizet, un tour de drame lyrique. Cette partition pittoresque, où se glissent discrètement les chauds rayons du soleil de Provence, est désormais trop connue, trop célèbre déjà, pour appeler une nouvelle appréciation. Quelques mots seulement de la distribution qui a fort heureusement retrouvé dans M^{lle} Tessandier son interprète de la création. M^{lle} Tessandier avait, en effet, remporté un de ses plus beaux triomphes dans le rôle de la mère poussé au tragique : c'est avec une éloquence enflammée qu'elle sait rendre les transes et les désespoirs de Rose Mamaï. Au dernier acte, elle a des cris de terreur et une « descente d'escalier » qui soulèvent la salle dans un transport irrésistible. Si M. Marquet se contente d'imiter M. Albert Lambert fils, même en sa voix défectueuse, M^{lle} Sisos est une charmante Vivette, et M. Paul Mounet et M^{me} Crosnier jouent toujours d'une façon bien touchante la scène exquise de

cent, et peut-être se laisserait-elle glisser... entre les bras du jeune homme, si le mari, qui a cinquante-sept ans, n'avait aussi l'esprit d'inculquer à Daphnis une telle leçon d'audace que celui-ci, devenu trop entreprenant, se fait carrément mettre à la porte. Le sujet n'est rien, mais, nous l'avons dit, les détails sont charmants, et la pièce est jouée à ravir par M^{lle} Panot (la marquise) et par M^{lle} Leturc, qui a fait de ce Gaston 1820 le plus délicieux travesti que vous puissiez rêver. On nous dit que M^{lle} Leturc s'est acquittée le mieux du monde du rôle de Francillon dans une tournée conduite à travers la province par M. Paul Deshayes. La façon dont elle nous a joué ce soir le Chérubin de MM. Ephraïm et Aderer montre que M^{lle} Leturc a du talent : nous en sommes ravi pour elle et pour l'Odéon, qui dorénavant pourra l'utiliser selon ses mérites. Je pense que l'opinion de M. Porel est déjà faite sur ceux de M^{lle} Lynnès, une très accorte et très piquante soubrette, qui a tout ce qu'il faut pour « allumer » et pour consoler le jeune Gaston. Le mari malin, c'est M. Colombey, et l'abbé qui ne voit rien — tout comme l'abbé Constantin — c'est M. Sujol. Tels sont les interprètes qui constituent ce qu'on est convenu d'appeler un excellent ensemble.

5 NOVEMBRE. — 100° de l'*Arlésienne*.

8 DÉCEMBRE. — Première représentation¹ de *Beaucoup de bruit pour rien* (d'après Shakespeare), comédie

1. DISTRIBUTION : Léonato, M. Paul Mounet. — Bénédicte, M. Amaury. — Don Pèdre, M. Rebel. — Gandolfo, M. Cornaglia, Claudio, M. Marquet. — Borachio, M. Colombey. — Un Prêtre,

Combien est touchant l'appel que fait la chaste fille de Léonato à son innocence. Quelle profonde connaissance du cœur humain décèle le caractère de Don Juan, cet homme essentiellement insociable, pour qui faire le mal est un besoin, et qui s'irrite contre les bienfaits de son propre frère ! Mais les personnages les plus brillants et les plus animés de la pièce sont Béatrice et Bénédict. Que d'originalité dans leur dialogue ! Leur aversion pour le mariage, leur conversion subite fournissent une foule de situations des plus comiques. Les deux constables Dogberry et Verges, avec leur suffisance, leurs graves niaiseries et leurs lourdes bévues, sont des modèles de naturel. Bref, il y a dans cette pièce de *Much ado about nothing*, souvent jouée sur les théâtres de Londres, un heureux mélange de sérieux et de gaieté qui en fait une des plus charmantes productions de Shakespeare. Bénédict était un des rôles favoris de Garrick, qui y faisait admirer toute la souplesse de son talent. C'est au sémillant Amaury — pourquoi le Théâtre-Français n'a-t-il jamais songé à engager ce charmant émule de Delaunay ? — qu'est échu, à l'Odéon, le rôle de Bénédict, et M^{lle} Sisos lui donne bien finement la réplique dans Béatrice.

Bénédict et Béatrice sont des personnages typiques dans l'œuvre du poète anglais, et nous demandons la permission de citer, à ce propos, une très jolie page de Taine. « L'imagination
« machinale fait les personnages bêtes de Sha-
« kespeare. L'imagination rapide, hasardeuse,
« éblouissante, tourmentée, fait les gens d'esprit.

« difficiles à inventer et à comprendre. Toutes
« leurs expressions sont raffinées, imprévues,
« extraordinaires ; ils entrent dans leur pensée et
« la changent en caricature. Bénédict raconte une
« conversation qu'il a eue avec sa maîtresse : « Oh !
« elle m'a maltraité de façon à mettre à bout la
« patience d'une souche. Un chêne, avec une seule
« feuille verte pour tout feuillage, lui aurait
« répondu. Mon masque même commençait à
« prendre vie et à quereller avec elle. » Ces extra-
« vagances gaies et perpétuelles indiquent l'atti-
« tude des interlocuteurs. Ils ne restent pas tran-
« quillement assis sur leurs chaises comme les
« marquis du *Misanthrope* ; ils pirouettent, ils jouent
« hardiment la pantomime de leurs idées, leurs
« fusées d'esprit se terminent en chansons. Jeunes
« gens, soldats et artistes, ils tirent un feu d'arti-
« fice et gambadent tout à l'entour. « Quand je
« suis née, mon étoile dansait. » Ce mot de Béa-
« trice peint ce jeu d'esprit poétique, scintillant,
« déraisonnable, charmant, plus voisin de la mu-
« sique que de la littérature, sorte de rêve qu'on
« fait tout haut et tout éveillé... » Les duos char-
« mants de Béatrice et Bénédict, si gentiment repré-
« sentés par M^{lle} Sisos et par M. Amaury, ont ravi
le public, que n'a pas trop surpris la romanesque
aventure de Claudio, croyant à la trahison, puis à
la mort de sa fiancée, et bien heureux de la retrou-
ver, au dénouement, plus vivante et plus aimante
que jamais. Telles les mortes de Shakespeare.
Personne ne s'est étonné d'entendre parler tout
haut dans une église chrétienne, de Diane et de

tation de l'*Oncle Anselme*, à-propos en un acte, en vers, de M. Georges Lefèvre ¹. — Au courant d'une brillante étude qu'il a faite, en ses *Portraits littéraires*, de l'auteur de *Phèdre*, Sainte-Beuve en arrive à conclure avec Corneille que Racine avait un bien plus grand talent pour la poésie en général que pour le théâtre en particulier, et à soupçonner que, s'il fut dramatique en son temps, c'est que son temps n'était qu'à cette mesure de dramatique; mais que probablement, s'il avait vécu de nos jours, son génie se serait de préférence ouvert une autre voie. La vie de retraite, de ménage et d'étude, qu'il mena pendant les douze années de sa maturité la plus entière, semblerait confirmer cette conjecture. Corneille aussi essaya pendant quelques années de renoncer au théâtre; mais, quoique déjà sur le déclin, il n'y put tenir et rentra bientôt dans l'arène. Rien de cette impatience ni de cette difficulté à se contenir ne paraît avoir troublé le long silence de Racine. Il écrivait l'histoire de Port-Royal, celle des campagnes du roi, prononçait deux ou trois discours d'académie et s'exerçait à traduire quelques hymnes d'église. M^{me} de Maintenon le tira de son inaction vers 1688 en lui demandant une pièce pour Saint-Cyr : de là le réveil en sursaut de Racine, à l'âge de quarante-huit ans; une nouvelle et immense carrière parcourue en deux pas : *Esther* pour son coup d'essai, *Athalie* pour son coup de maître. *Esther* fut re-

1. DISTRIBUTION : Anselme, M. Albert Lambert. — Jehan M. Calmettes. — Andrée, M^{lle} Sanlaville.

« nemis et qui dura deux jours entiers sur la
« prière formelle de la juive Esther. A cela près,
« ou plutôt même à cause de l'omission, ce déli-
« cieux poème, si parfait d'ensemble, si rempli de
« pudeur, de soupirs et d'onction pieuse, me sem-
« ble le fruit le plus naturel qu'ait porté le génie
« de Racine. C'est l'épanchement le plus pur, la
« plainte la plus enchanteresse de cette âme tendre
« qui ne savait assister à la prise d'habit d'une
« novice sans se noyer dans les larmes, et dont
« M^{me} de Maintenon écrivait : « Racine, qui veut
« pleurer, viendra à la profession de la sœur La-
« lie. » On a vivement applaudi M^{lle} Antonia
Laurent dans le rôle d'Esther, ainsi que la restitu-
tion des chœurs de Moreau, à qui Racine adressait
lui-même les éloges que voici : « Je ne puis,
dit-il, me résoudre à finir cette préface sans ren-
dre à celui qui a fait la musique la justice qui lui
est due et sans confesser franchement que ses
chants ont fait un des plus grands agréments de
la pièce. Tous les connaisseurs demeurent d'accord
que, depuis longtemps, on n'a point entendu d'airs
plus touchants, ni plus convenables aux paroles.
Quelques personnes ont trouvé la musique du der-
nier chœur un peu longue, quoique très belle.
Mais qu'aurait-on dit de ces jeunes Israélites qui
avaient tant fait de vœux à Dieu pour être déli-
vrées de l'horrible péril où elles étaient, si, ce
péril étant passé, elles lui en avaient rendu de mé-
diocres actions de grâces ? Elles auraient directe-
ment péché contre la louable coutume de leur
nation, où l'on ne recevait de Dieu aucun bienfait

en suivant les amoureux à Paris, avec l'espérance que son nom ne sera pas à tout jamais oublié. Ce petit acte est fort bien joué par M. Albert Lambert, auquel nous reprocherons cependant de laisser toujours tomber la voix à la fin de chaque vers, par M. Calmettes et par M^{lle} Sanlaville, charmante de simplicité et d'émotion.

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Le Lion amoureux</i> , drame en vers.	5		41
<i>Chez la Champmeslé</i> , à-propos.	1		1
<i>Valérie</i> , comédie.	3		4
<i>La Partie de chasse de Henri IV</i> , comédie	5		12
<i>La Bourse ou la Vie</i> , comédie en vers.	1		12
<i>Le Misanthrope</i> , comédie en vers	5		8
* <i>Molière chez l'onti</i> , comédie en vers.	1	15 janvier.	2
<i>Le Malade imaginaire</i> , comédie.	3		6
<i>Horace</i> , tragédie.	5		7
<i>L'Arare</i> , comédie	5		9
<i>Le Beau Léandre</i> , comédie en vers.	1		4
<i>Tartuffe</i> , comédie en vers. . .	5		9
<i>Les Ménechmes</i> , comédie en vers	5		1
<i>Le Jeu de l'Amour et du Hasard</i> , comédie.	3		9
<i>Les Plaideurs</i> , comédie en vers.	3		3
* <i>Numa Roumestan</i> , comédie.	5	15 février.	81
<i>Le Barbier de Séville</i> , comédie.	5		9
<i>Les Femmes savantes</i> , comédie en vers.	5		1
<i>Polyeucte</i> , tragédie.	5		4
<i>Les Fourberies de Scapin</i> , comédie	3		1
<i>Le menteur</i> , comédie en vers..	5		1
<i>Les Folies amoureuses</i> , comédie en vers.	3		19
<i>Amphitryon</i> , comédie en vers .	3	21 mars.	3
<i>Le Légataire universel</i> , comédie en vers	5		3
<i>Psyché</i> , tragi-comédie.	5	11 avril.	13
<i>Les Précieuses ridicules</i> , comédie.	1		8
<i>Claudie</i> , pièce.	3	7 mai.	63
* <i>Le Privilège de Gargantua</i> , comédie en vers	4	7 mai.	12
<i>Le Médecin malgré lui</i> , comédie	3		21
<i>Andromaque</i> , tragédie	5		1

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Le Dépit amoureux</i> , comédie en vers.	2		2
<i>Jean Marie</i> , comédie en vers.	1	3 juin.	3
<i>Don Sanche d'Aragon</i> , comédie héroïque	5	4 septembre.	2
* <i>Le Marquis Papillon</i> , comédie en vers.	3	22 septembre.	12
* <i>Jacques Damour</i> , pièce. . .	1	22 septembre.	12
* <i>La Perdrix</i> , comédie. . . .	3	5 octobre.	8
* <i>Maître Andréa</i> , comédie en vers	1	5 octobre.	8
<i>L'Arlésienne</i> , pièce.	5		42
* <i>L'Agneau sans tache</i> , comédie en vers.	1	5 novembre.	17
<i>Le Trésor</i> , comédie en vers. .	1		11
<i>L'Honneur et l'Argent</i> , comédie en vers.	5		6
* <i>Beaucoup de bruit pour rien</i> , pièce en vers.	5	8 décembre.	18
<i>Britannicus</i> , tragédie.	5		3
<i>Esther</i> , tragédie.	5		2
* <i>L'Oncle Anselme</i> , comédie en vers.	1	21 décembre.	2

GYMNASE DRAMATIQUE

Pour faire suite au *Maître de Forges*¹, le Gymnase donne, le 15 janvier, la première représentation de la *Comtesse Sarah*, comédie en cinq actes de M. Georges Ohnet². — Après l'intéressant *Serge Panine* et le triomphant *Maître de Forges*, la *Comtesse Sarah* vient de passer de la librairie Paul Ollendorff à la scène du Gymnase. Un peu long à se dessiner, le succès s'est affirmé au troisième acte, qui contient à lui seul « toute la recette », et confirmé au quatrième, établi par

1. M^{lle} Rosa Bruck est remplacée dans le rôle d'Athenaïs par M^{me} J. Nolton, une nouvelle venue au Gymnase, que le public accueille favorablement.

2. DISTRIBUTION : Sarah M^{me} Jane Hading. — Blanche de Cygne, M^{lle} Rosa Bruck. — Madeleine, M^{lle} Julia Depoix. — M^{me} de Pompéran, M^{lle} Darlaud. — M^{me} Smorden, M^{lle} Villie — Le Général Canalheilles, M. Lafontaine. — Pierre Séver M. Romain. — Frossard, M. Noblet. — Colonel Merlot, M. Lardol. — De Pompéran, M. P. Achard. — La Livinière, M. Borel. — Capitaine Adhémar, M. Charton. — André, M. Seig.
Dans les premiers jours de mars, M^{lle} Darlaud prendra

l'autorité de Lafontaine. Incontesté dès lors, il paraît assuré pour une longue série de représentations. Peu vous importe que les procédés soient connus, pourvu que les effets soient sûrs : ce n'est ni par l'esprit, ni par la nouveauté que brille l'œuvre de M. Ohnet ; mais ses amis vous diront que c'est là « du bon théâtre », et les amis auront raison, puisque le public sera pour eux. « Un visage illuminé par des yeux d'un gris bleu aux cils noirs recourbés ; un front nettement coupé par des sourcils châtons, dessinés finement comme avec un pinceau léger, et couronné d'une

rôle de Blanche de Cygne, laissé vacant par la maladie de la créatrice. A la fin du même mois, M^{me} Jane Hading, alors souffrante, était remplacée au pied levé, dans le rôle de Sarah, par M^{lle} Jeanne Derigny.

Dans les premiers jours d'avril, deux débuts : celui de M. Maurice Bréant, qui jouait avec beaucoup de jeunesse et de talent le rôle de Pierre Séverac, et celui de M^{lle} Lise Fleury, élève de M. Guillemot, qui remplissait avec autant de charme que d'élégance le rôle de Blanche de Cygne.

Suit d'ailleurs le tableau exact des diverses distributions de la pièce de M. Ohnet, dont les rôles ont successivement changé de titulaire de la façon que voici :

Sarah.	M ^{me} J. Hading.	M ^{lle} Derigny.
Blanche de Cygne. . . .	M ^{lle} Rosa Bruck.	M ^{lle} Darlaud.
		M ^{lle} Lise Fleury.
Madeleine.	M ^{lle} Julia Depoir.	M ^{lle} Bari.
M ^{me} de Pompéran. . .	M ^{lle} Darlaud.	M ^{lle} Josset.
		M ^{lle} M. Achard.
M ^{me} Smorden.	M ^{lle} Villiers	
Le Général Canalheilles.	M. Lafontaine.	M. Landrol.
Pierre Séverac.	M. Romain.	M. Bréant.
Frossard.	M. Noblet.	M. Pierre Achard.
De Pompéran.	M. P. Achard.	M. Borel.
La Livinière.	M. P. Borel.	M. Dubroca.
Capitaine Adhémar. . .	M. Charton.	M. Libert.]
André.	M. Seiglet	M. Bourgeotte.

admirable chevelure d'un blond titien ; un petit nez spirituel et délicat, aux narines palpitantes ; une bouche aux lèvres rouges comme du sang, aux dents de perles ; un cou flexible et élégant, plus blanc que l'éclatante collerette qui l'entourait ; des épaules larges et une taille mince » : telle s'était présentée miss Sarah au général comte de Canalheilles, qui, sur-le-champ, s'est épris pour la vie, lui sexagénaire, d'une délicieuse fille adulée de tous, enfant de bohème, au dire de la légende, achetée par une richissime anglaise, lady O'Donnor, et adoptée par elle. Comment Sarah, qui avait eu à ses pieds les hommes les plus séduisants, se laissait-elle bientôt entraîner à devenir la femme de M. de Canalheilles, qui aurait pu être son père ? Ce n'était assurément pas par amour qu'elle épousait le comte ; mais Sarah n'avait encore jamais senti battre son cœur, quand, à peine mariée depuis quelques mois, elle devenait la maîtresse du seul homme qui semblait jusque-là la dédaigner, du beau Pierre Séverac, l'aide de camp de son mari. Nous avons vu quelque chose d'analogue — c'était alors dans la marine — avec *Smitis*, de M. Jean Aicard. — Ce n'est pas sans résistance que Pierre est tombé dans les bras de Sarah ; mais une fois là, le jeune homme a senti qu'il était perdu, et sans le notaire Frossard — le Balandard de Scribe — il y a gros à parier qu'il ne briserait pas si facilement la chaîne qu'il s'est forgée lui-même. C'est Léopold Frossard qui fait habilement tourner en demande en mariage

charmante artiste. M^{lle} Rosa Bruck est sympathique, une fois par hasard, dans le rôle de Blanche du Cygne, et M^{lle} Depoix fort gentille, comme à son ordinaire, dans celui de Madeleine Merlot. M. Landrol, le vieux dur-à-cuire, et M. Noblet, le jeune notaire, qui lui sert de tête de turc, forment un couple des plus amusants. M. Damala nous eût donné un officier barbu, nouveau style ; M. Romain, qui porte galamment la moustache traditionnelle, s'est fort bien acquitté du rôle assez ingrat de Pierre Séverac.

18 AVRIL. — Reprise du *Gentilhomme pauvre*, comédie en deux actes de Dumanoir et Lafargue¹, et première représentation (à ce théâtre) du *Meurtrier de Théodore*, comédie en trois actes, de Clairville, MM. Alphonse Brot et Victor Bernard². — Cette soirée peut se résumer d'un mot : elle a été la réaction de *Renée*, donnée l'avant-veille au Vaudeville, et bien des gens qui, sans la pièce de M. Zola, eussent trouvé « vieux jeu » les deux reprises de M. Koning, se sont extasiés devant le *Gentilhomme pauvre* : « Quel théâtre !... Comme c'est fait !... Est-ce adorable ! » et ont même admis sans se récrier la donnée un peu bien folle du

1. DISTRIBUTION : Marquis de la Fresnaye, M. Lafontaine. — Rigaud, M. Landrol. — Fargeau, M. Lagrange. — Georges, M. P. Achard. — Nicolas, M. Berny (début). — Duperron, M. Libert. — Célestin, M. Torin. — M^{me} Godard, M^{me} Desclauzas. — Madeleine, M^{lle} Darlaud.

2. DISTRIBUTION : Chamillon, M. Noblet. — Montravert, M. Montbars. — Mariquita, M^{lle} Marie Magnier. — Joséphine, M^{lle} Cheirel.

les larmes. Nous avons vu une loge, d'avant-scène s'il vous plaît, où tout le monde prenait son mouchoir et le portait à ses yeux, comme à la manœuvre. Une, deux, trois : mouchez-vous ! — Une, deux, trois : remettez le mouchoir ! Lafontaine était autrefois très beau dans le rôle de la Fresnaye. Le jeune premier fougueux avait su se changer en père plein de tendresse, de dignité et de mélancolie. Il n'est pas moins beau aujourd'hui dans le même rôle ; il n'a plus besoin de se vieillir, voilà tout ! — Après les douces émotions du *Gentilhomme pauvre*, la pièce de feu Clairville et de MM. Alphonse Brot et Victor Bernard a ramené le Gymnase dans la voie de la franche bouffonnerie. Par le spirituel enchevêtrement des situations ; l'entassement des quiproquos, l'inattendu des incidents, le *Meurtrier de Théodore* a pris sa place parmi les classiques du genre. Sans atteindre au sublime, comme l'a fait le *Chapeau de paille d'Italie*, la pièce devait rester longtemps au répertoire des Variétés, où elle fut donnée pour la première fois il y a vingt-deux ans. Elle contient dans son assaisonnement cet ingrédient si précieux et si rare qui provoque invinciblement le rire et desserre les lèvres les plus hermétiquement fermées par les soucis du jour. Le malheur est que les rôles de Chamillon et de Mariquita, créés aux Variétés par Couder et Alphonsine, ne sont l'affaire ni de Noblet ni de M^{lle} Magnier ; aussi le *Meurtrier de Théodore* ne tiendra-t-il l'affiche que quelques soirs. Le 25 avril, première représentation de *Marions ma Tante*, comédie en un act

tenue par des moyens tout autres. Hector Duchemin lui a valu ce soir un succès du meilleur aloi. Rien à dire des deux actes de Barrière et Decourcelle : *Un Monsieur qui suit les femmes* est une pièce éprouvée, bien souvent reprise depuis sa première représentation sur le théâtre de la Montausier. On a supprimé les couplets, et on a tenté de « rafraîchir » la comédie de 1850. — Ce n'est plus aux Tuileries, mais au parc Monceau, qu'Hector rencontre M^{me} Clémence d'Ermont, qu'il suit jusque chez elle, où il arrive juste à point pour empêcher qu'on soit treize à table. C'est à Étretat que le colonel Guérin conduit sa pupille, la jolie M^{lle} Julia Depoix. Étretat, qu'avaient découvert les peintres Isabey et Lepoittevin, et que venait de lancer Alphonse Karr, était déjà, paraît-il — alors comme aujourd'hui — en pleine vogue. La soirée avait commencé par un monologue de M. Charles Narrey, l'*Enlèvement mutuel*, dit par M. Berny (Brigonnnet).

Le théâtre avait fermé ses portes à la fin de mai avec *Un monsieur qui suit les femmes*, joint au *Gentilhomme pauvre*. Il les rouvrait le 30 septembre, par la première représentation de *Dégommé*, comédie en trois actes de M. Edmond Gondinet ¹. — D'un auteur dramatique moins

1. DISTRIBUTION : Chevrette, M. Noblet. — Barenton, M. La drol. — Bridois, M. Lagrange. — Adrien Taconnier, M. Numès. Salviac, M. Berny. — Taconnier, M. A. Ricquier (début). — Bon, M. Seiglet. — Pascal, M. Torin. — Charlotte de Givre M^{lle} Desclauzas. — M^{me} Taconnier, M^{me} Grivot. — M^{lle} Darlaud. — Berthe, M^{lle} Cheirel.

vrette, député sans éloquence et sans talent. Ce qui complique la situation, c'est que plusieurs lettres fort compromettantes pour la fille de Barenton se trouvent (volées par un domestique qui s'est établi maître-chanteur) dans le *Dossier Charopin*, à la veille d'être remis par le juge d'instruction au nouveau procureur général. — « Je suis perdue ! s'écrie Blanche : mes lettres vont tomber entre les mains de mon mari ! — Ça sera bien fait pour lui ! » répond le père, absolument cynique en son désir de vengeance. Blanche pratique une fouille dans les papiers de son mari, tout comme un vulgaire Aubanel dans les tiroirs du ministère de la guerre. Elle découvre le dossier Charopin et s'empare du paquet de lettres adressées à M. de Préfailles. Mais aux premiers mots : « Ivresses délirantes... Mon joli petit singe bleu... Mon rhinocéros de mari, etc. », elle s'aperçoit que ces lettres ne sont plus les siennes. Chevrette, prévenu par Barenton, en sera quitte pour la peur, et M^{me} Chevrette, sachant désormais à quoi s'en tenir sur la fidélité de M. de Préfailles, se résigne à aimer son mari, qui donne sa démission de magistrat : « Je n'ai pas attendu qu'on me révoque, je me suis dégommé moi-même ! » Il n'y a, pour ainsi dire, « pas de pièce, » comme vous voyez, mais il y a de jolis mots, vous pouvez le croire, dans la nouvelle comédie de M. Gondinet. « Il n'aimait pas le gouvernement, dit Chevrette, en parlant de l'incorruptible Barenton ; moi, je le servirai mal, mais je l'aimerai bien. » Et Barenton : « J'ai vu le ministre, je lui ai dit son fait ; *je ne me*

plus malheureux des hommes, car tous les petits manèges de sa femme ont réussi à lui créer des chimères : il ne trouve rien, mais il n'est pas moins persuadé que la vicomtesse succombera. Il aime mieux quitter la place et vient déclarer à sa belle-mère qu'il part le soir même. Heureusement il se trouve nez à nez avec sa femme, et vous devinez, je pense, que tout cela finit par une réconciliation en règle. Aux lieu et place de la lettre anonyme que M^{me} de Belligny a, de la main gauche, écrite à son mari, un oncle sauveur a substitué la promesse d'un baptême au bout de l'année. Le sujet de cette petite pièce est peu de chose, mais le dialogue en est vif et spirituel, et la comédie vaut par son style châtié et même un peu prétentieux. M. Jean Sigaux a voulu donner une suite aux proverbes d'Octave Feuillet; il y a réussi. Les *Chimères* sont jouées de verve par M^{mes} Villiers et Lise Fleury, qui, pour ne pas être connues du public des premières, n'en sont pas moins deux actrices adroites et sympathiques. M. Pierre Achard, neveu de Frédéric, est un gentil amoureux, élégant et distingué. Nos compliments aux artistes, et nos félicitations à l'auteur, qui a trouvé le moyen de se faire pardonner le dérangement auquel il nous conviait le dimanche, « jour du repos, » dit cette bonne vieille Écriture sainte.

4 NOVEMBRE. — Première représentation de l'*Abbé Constantin*, comédie en trois actes tirée du roman de M. Ludovic Halévy par MM. Hector Crémieux et Pierre Decourcelle'. — M. Ludovic Halévy a tant

1. DISTRIBUTION : L'abbé Constantin, M. Lafontaine. — Jean Raynaud, M. Marais. — Paul de Laverdens, M. Noblet. — De

d'esprit que, lorsque la fantaisie lui prit d'aborder le genre Bouilly, il réussit du premier coup, à tel point que l'on put croire qu'il n'avait jamais fait autre chose de sa vie. La mère Sainte-Ursule, en lisant ce petit chef-d'œuvre d'honnêteté et de sensibilité qui s'appelle l'*Abbé Constantin*, a dû bien évidemment être persuadée que cette plume-là n'avait jamais été trempée que dans l'encre de la grande vertu. C'est, en vérité, ce que l'on ne saurait trop admirer. Avoir commis tant d'incendiaires potages à la bisque, et confectionner avec tant de bonheur de rafraîchissantes confitures de famille ! Nous plaindrions les personnes qui accueilleraient avec un sourire cet antiphlogistique. Non, il faut l'aimer, cette œuvre où il n'y a que de braves gens. Pas un loup dans cette bergerie. Voyez si tous les personnages ne sont pas bons comme le bon pain. D'abord, le bon abbé Constantin ; puis son bon filleul, le lieutenant, fils d'un bon médecin ; puis la bonne vieille servante Pauline ; puis le bon jardinier, dévoué, comme le bon lieutenant, au bon curé. Dans le voisinage, un jeune viveur ; mais il est bon, lui aussi, et sa mère... moderne, très moderne, n'est pas moins bonne que lui. Ah ! les bonnes gens ! Nous tremblions un instant néanmoins. Trois points noirs à l'horizon : les nouveaux acquéreurs du château, un Américain, qui reste à la cantonade, une Américaine et sa jeune sœur. On dit d'eux des choses terribles. On raconte que

Larnac, *M. Lagrange*. — Bernard, *M. Tony-Seiglet*. — *M^{me} Scott*, *M^{lle} Magnier*. — *M^{me} de Laverdens*, *M^{lle} Desclauzas*. — *Bettina*, *M^{lle} Darlaud*. — Pauline, *M^{me} Grivot*.

la sœur aînée a été écuyère dans un cirque ambulant. Non, rassurez-vous ! Vous verrez comme il est bon, l'Américain, toujours sorti ; comme elles sont bonnes, les deux sœurs. Des anges qui viennent compléter la collection. Et le bon curé a les larmes aux yeux, et la bonne vieille servante pleure dans la salade qu'elle épluche. M. Halévy l'a mise en scène, cette « petite chicorée frisée » pour ménager un effet de contraste, car il n'y a qu'elle qui ait, au milieu de ces douceurs, quelque amertume ; mais, comme chacun sait, ce qui est amer à la bouche est bon au cœur. Naturellement, la bonne jeune fille épouse le bon lieutenant, et la race des bonnes gens n'est pas près de finir.

Eh bien, il est ravissant, quoique édifiant, ce récit de M. Ludovic Halévy ; elle est charmante, quoique honnête, la comédie qu'en ont fort habilement tirée MM. Hector Crémieux — le Crémieux de la *Belle Hélène* — et son jeune et vaillant collaborateur Pierre Decourcelle. Je défie de lire d'abord le livre ou de voir jouer la pièce sans être attendri, puis même sans y trouver une saveur originale et distinguée. Même quand M. Halévy fait des confitures, il trouve le moyen d'aciduler le sirop, et il se trouve que ses confitures ne sont pas celles de tout le monde. Goûtez-y et vous verrez, et vous m'en donnerez des nouvelles. Pour moi, j'en reprendrais bien encore. On sait que c'est ce bon et charmant abbé Constantin qui a pris par la main M. Ludovic Halévy, et l'a tout droit conduit à l'Académie. Et quand un jour cette même Académie distribua des couronnes aux œuvres

morales, saines, édifiantes, le lauréat proclamé avant tous et hors pair fut l'auteur de *Criquette* et de l'*Abbé Constantin*. Premier prix de vertu à M. Ludovic Halévy ! M^{me} Cardinal attendrie dut essuyer ses yeux humides d'un coin de son tartan, et le respectable M. Cardinal déboucha une des meilleures parmi les bouteilles que lui envoie sa fille, celle qui a bien tourné, car, vous savez, les bouteilles qui viennent de l'autre, on ne leur casse pas le cou quand il s'agit de fêter la vertu. Nul doute que, chaque année au mois d'août dans les pensionnats de jeunes filles, et notamment aux Oiseaux, l'*Abbé Constantin* ne soit donné en prix : ce serait justice. Ah ! cet abbé Constantin honnête, doux, souriant, et ces ravissantes Américaines qui traversent la pièce du Gymnase — ancien théâtre de Madame — avec leur honnêteté et leur beauté, ils vont (c'est de l'abbé et de son filleul que je parle) faire verser plus d'une larme et plus d'un caprice (je songe aux jolies Yankees). Et tout cela, pourquoi ? Parce que cela a le charme d'une vertu sans ennui. Faire une pièce d'un roman où il n'y a pas de pièce : la tâche était ingrate. MM. Hector Crémieux et Pierre Decourcelle se sont on ne peut mieux acquittés de la délicate besogne qu'ils avaient assumée. Le premier acte qui, à la répétition générale, avait produit un effet immense — pourquoi a-t-il été moindre ce soir ? — est une adroite exposition dont les détails sont de purs bijoux. Il faut voir le bon curé se rallier aux belles Américaines, quand il les sait catholiques et les voit si charitables. — « Mais alors, dit-il, le

bruit se répandant dans les communes voisines, on va venir s'établir pauvre à Souvigny. » Charmant est le dîner dans le jardin, rempli de roses, du presbytère de campagne ; délicieuse est la scène où, l'abbé s'étant endormi, les deux Américaines chantent..... toujours un peu plus fort, pour l'éveiller sans lui laisser croire qu'on s'est aperçu qu'il dormait. Grand succès pour le second acte, avec le duel des deux amis, Jean Reynaud et Paul de Lavardens — une invention, et même une trouvaille de MM. Crémieux et Decourcelle — et l'équipée de Bettina, courant sous la pluie aux nouvelles de Jean, qui, bien entendu, est sain et sauf. On entend la fanfare ; le régiment passe ; il est passé ! Je vous recommande le grand parapluie retourné par l'orage ; ce sont de ces précieux effets de mise en scène qui valent de longues tirades. C'est au troisième acte, chez le curé, qu'est, à vrai dire, la seule scène de la pièce : Bettina venant s'offrir, elle et ses millions, au pauvre mais honnête lieutenant. Rien de moins imprévu, mais rien de plus charmant que ce troisième acte, bourré de petites, toutes petites choses, amusantes, vivantes et remplies de traits d'observation. On a beaucoup applaudi la pièce et ses interprètes. Il ne nous déplait point de voir un curé brave homme, et nous devons convenir que, jouant du prêtre, les auteurs n'en ont point abusé et sont restés dans une juste mesure. L'abbé Constantin n'est point « un raseur ». Lafontaine est simplement exquis dans cette figure, et nous ne voyons pas quel autre que lui eût pu jouer le rôle

avec ce tact, cette mesure, cette bonhomie et cette grandeur à la Frédérick Lemaître, qu'il nous a plus d'une fois rappelé. Félicitons-le d'avoir accepté cette dernière création : le public se chargera, d'ailleurs, de le remercier en l'applaudissant chaque soir pendant six mois. Le filleul est digne de son parrain : Marais est un très correct artilleur, parfait lieutenant et jeune premier chaleureux, trop chaleureux peut-être ; M. Marais ne s'est pas départi de l'emphase qu'il a prise sur les scènes du drame. M^{lle} Darlaud est une jolie petite Américaine ; un peu plus de talent ne nuirait pas ; mais qu'importe, elle a plu, c'est là l'essentiel. M^{lle} Magnier est une fort élégante M^{me} Scott, et M^{lle} Desclauzas une bien invraisemblable, mais amusante M^{me} de Lavardens. Noblet est la gaieté même, la gaieté de la pièce, dans le rôle de Paul, le gommeux de province qui se charge de renouveler les chanteuses du café-concert de Souvigny, et M^{me} Grivot est une servante de curé absolument idéale. La pièce est bien jouée ; elle est adorablement mise en scène ; elle mérite de tout point le succès qu'elle a obtenu et qui sera de longue durée. Le Gymnase pourrait bien avoir retrouvé un fructueux *Maître de Forges*.

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Pieux mensonges</i> , comédie.	1		9
<i>Le Maître de Forges</i> , comédie.	5		9
* <i>La Comtesse Sarah</i> , comédie.	5	15 janvier.	105
<i>La Miniature</i> , comédie.	1		73
<i>Entre Amis</i> , comédie.	1		39
<i>Le Meurtrier de Théodore</i> , comédie	3	18 avril.	8
<i>Le Gentilhomme pauvre</i> , comédie.	2	18 avril.	45
<i>La Chambre nuptiale</i> , comédie.	1	25 avril.	16
* <i>Marions ma Tante</i> , comédie.	1	25 avril.	49
<i>Un Monsieur qui suit les femmes</i> , comédie.	2	11 mai.	21
* <i>L'Enlèvement mutuel</i> , monologue.		11 mai.	21
* <i>Dégommé!</i> comédie.	3	30 septembre.	32
* <i>Les Chimères</i> , comédie	1	16 octobre.	76
* <i>L'Abbé Constantin</i> , comédie.	3	4 novembre.	65

VAUDEVILLE

Au moment où s'ouvrait l'année 1887, le Vaudeville s'apprêtait à fêter la centième représentation d'*Un Conseil judiciaire*, de MM. Moinaux et Bisson, dont le succès se prolongeait jusqu'au milieu du mois de mars.

15 MARS. — Première représentation de *Monsieur de Morat*, pièce en quatre actes, de M. Edmond Tarbé¹. — La pièce, tirée par M. Tarbé d'un de ses romans qui porte le même titre, roule sur l'adultère du mari. « M. de Morat, dit notre confrère Gramont, le sagace critique de l'*Intransigeant*,

1. DISTRIBUTION : Monsieur de Morat, M. Dieudonné. — Le duc de Brives, M. A. Michel. — Julien de Saule, M. Montigny. — De Bajac, M. Jancey. — Granville, M. Garraud. — De Maillery, M. Roche. — Montgaudry, M. Mangin. — Joseph, M. Moisson. — Cadrieu, M. Dion. — Constant, M. Vaillant. — Régine, M^{lle} Réjane. — Germaine, M^{lle} Brandès. — Nathalie, M^{lle} C. Caron. — Marquise de Talazan, M^{me} Marni. — Geneviève, M^{lle} Dharcourt. — M^{me} de Chatenet, M^{lle} Hilaire. — M^{me} de Maillery, M^{lle} Darly. — Justine, M^{lle} Englebert. — Marthe, M^{lle} Clotilde.

avec indignation. Sur quoi ce galant homme se met en devoir de la violer. Il la violerait en effet, si, à ce moment, l'excellent Bajac ne faisait inopinément irruption dans la chambre. Régine a éprouvé le besoin de raconter la vérité à son mari. — C'est étonnant comme les femmes, qui mentent si bien dans la vie, disent facilement dans les pièces les vérités les moins bonnes à dire! — Bajac n'a pas été content, et il revient provoquer Morat et lui annoncer qu'il le tuera. Effectivement, il le tue en duel, ce qui débarrasse la société d'un bien vilain monsieur et permettra à sa veuve très consolée d'épouser un amoureux qu'elle a — un amoureux tout ce qu'il y a de plus platonique, comme il sied à une si vertueuse personne. Je ne crois pas que de brillantes destinées soient réservées à cette pièce, d'un genre factice et conventionnel, de laquelle est absente toute originalité. Il n'y a rien que de connu dans le sujet et dans ses développements, et la forme ne rachète point l'insuffisance du fond. Avec cela — bien des longueurs. On pourrait supprimer tout le deuxième acte, et, dans les trois autres encore, combien de scènes inutiles! La tentative de viol peut sembler audacieuse, dans le récit : au théâtre, elle n'est que répugnante. J'estime qu'on peut tout mettre à la scène, même un viol, même le plus odieux de tous, le viol conjugal. Encore faut-il qu'il soit amené, expliqué, rendu « intéressant » par autre chose que le subit désir d'un débauché. Le manque d'intérêt, voilà surtout le gros défaut de *Monsieur de Morat*. Il semble que Germaine devrait nous inspirer de la sym-

Renée sera-t-elle le *Cid* de ce théâtre hardi que M. Zola nous promet ? Depuis plusieurs jours régnait à Paris une fièvre étrange, la fièvre qui précède les révolutions. La révolution s'est accomplie, et ce soir, à minuit, nous n'avions qu'un gros drame de plus et un beau rêve de moins. Nos espérances s'étaient effondrées, le Messie tant annoncé n'était pas venu, et l'art dramatique continuait de cheminer le long des mêmes sentiers où poussent les fleurs éternelles de la convention. « M. Zola est tombé, dit M. Adolphe Brisson ; il est de ceux qui se relèvent. Le public ne lui a pas été tendre ; la critique lui sera dure. Aura-t-il le droit de s'en plaindre ? Lorsqu'on s'annonce en rénovateur, il faut innover ; lorsqu'on attaque M. d'Ennery, il ne faut pas l'imiter ; lorsqu'on repousse l'arsenal des conventions, il ne faut pas y puiser ; lorsqu'on se dit révolutionnaire, il ne faut pas imiter les errements de l'ancien régime. M. Zola a manqué d'audace. Ce mot vous étonne ? *Renée* est une pièce maladroite, où l'on devine des tâtonnements. L'auteur n'y est sûr ni de lui, ni de son terrain. Il sent confusément que la scène a des nécessités, le public des répugnances. Malgré lui, il sacrifie aux unes et il ménage les autres. Il n'a pas osé conserver à son héroïne la physionomie qu'elle a dans le livre, faire d'elle un monstre de dépravation, une Messaline échevelée, qui roule d'amants en amants jusqu'à la boue de l'inceste. Elle aurait été plus répugnante, mais plus logique et plus vivante, dans sa hideuse abjection. En la montrant pure et chaste jusqu'à la chute finale, il a

res. Renée pose à Saccard ses conditions : chacun vivra de son côté, il ne se prévaudra jamais de ses droits de mari. — Auparavant, le président a raconté à Renée l'histoire de sa mère, une détraquée qui s'est jadis enfuie avec un amant, et il ajoute : « Tu feras comme elle. » Tout ce premier acte, qui est fort bien traité, hardiment et sobrement, a pour but de nous bien enfoncer cette idée dans la tête, que Renée est, comme sa mère, une malade, qui a le vice et la folie dans le sang, et que son cas est pathologique autant que moral. Les actes suivants nous montreront le développement de l'hystérie héréditaire... Mais qu'y a-t-il donc dans le second acte ? J'ai beau faire, je ne retrouve pas. C'est apparemment qu'il n'y a rien, ou peu de chose. Voilà sept ou huit ans que Renée est mariée ; son mari est devenu un prince de la finance. Un fils que Saccard avait eu d'un premier lit vit avec eux : Maxime, un garçon de dix-huit à vingt ans, vicieux, à figure de fille. Renée traite Maxime en camarade, lui demande conseil sur ses toilettes, et lui confie qu'elle s'ennuie et qu'elle voudrait du nouveau, autre chose, elle ne sait pas quoi. Au reste, les hommes la dégoûtent, et elle n'a pas encore eu d'amant. Au troisième acte, le feu qui couvait éclate. Le mariage projeté de Maxime avec la blonde Ellen Maas remplit Renée d'un trouble, d'une angoisse physique, auxquels elle ne comprend rien... Elle appelle à son secours son père, le grave président, qu'elle appelle « sa conscience ». La scène est fort belle : Renée, qui était tombée en pâmoison, se réveille, cherche

(très moderne ce père!) si Renée a un amant. Le jeune homme se trouble : « Ah! tu le connais? s'écrie Aristide. Oh, je le tuerai! » Là-dessus Maxime, effrayé, se redécide à aimer Ellen : « Emportez-moi! lui dit-il. — Tout de suite? C'est trop tôt, » répond la blonde enfant du Nord. Au reste, le malheureux comptait sans Renée ; Renée le ressaisit, veut l'enlever : « Partons ce soir! — Et de l'argent? — De l'argent? en voilà! » et elle signe l'acte de vente. Mais elle a la sottise de refuser quelques billets de mille francs à la fidèle Chuvin qui va tout aussitôt la dénoncer à son mari. Saccard apparaît un pistolet à la main ; elle n'a que le temps de cacher Maxime dans la chambre voisine. « Ouvrez! s'écrie Aristide. Votre amant est là. Je vais le tuer! — Tuez-le donc! » Et elle ouvre la porte... Puis, après avoir dit leur fait au père et au fils, elle ramasse le pistolet et se tue. Je n'ai voulu interrompre d'aucune réflexion cet exposé laborieux. Il m'en vient maintenant deux principales : 1° la pièce n'est pas plus naturaliste que tant d'autres (et je ne m'en plains nullement); 2° elle n'est pas des plus claires ni des plus cohérentes (et je m'en plains un peu). Dans le roman, c'est au lit de mort de sa première femme que Saccard conclut le honteux marché de son second mariage, et il n'y est pas contraint par la misère. Dans le roman, Renée a une demi-douzaine d'amants. Dans le roman, Renée et Maximé glissent doucement à l'inceste et, quand ils y sont tombés, n'en éprouvent pas le moindre remords. Dans le roman, Aristide ne devient pas amoureux de sa

tement à cause de cela, il devrait échapper moins facilement à la domination perverse de Renée. J'ai peut-être tort, mais tout ces va-et-vient m'ont abasourdi. Joignez qu'il était bien difficile d'exprimer, au théâtre, l'espèce très particulière d'attrait que cet enfant vicieux exerce sur sa dépravée de belle-mère... Il me paraît, en résumé, que *Renée* est un drame assez inconsistent et maladroit, où n'apparaît pas trace d'un art nouveau, mais où éclatent quelques belles scènes. Je m'empresse d'ajouter : — Quel puissant roman que la *Curée* ! Relisez-le, je vous prie. — Et j'attends toujours, et je ne cesserai de réclamer de MM. de Goncourt, Zola et Daudet, une pièce qui ne soit pas tirée d'un roman et qui ait été d'abord conçue sous la forme dramatique. M^{lle} Brandès a été, comme toujours, remarquable dans l'expression des sentiments violents. M. Duflos a eu, dans le rôle d'Aristide Saccard, de la force et de la sobriété. M^{me} Grasset est une Madame Chuin onctueuse et papelarde à souhait, et M^{lle} Marguerite Caron une charmante Ellen ; M. Montigny est très bon dans le rôle du président, et M. Eugène Garraud détestable dans celui de Maxime¹.

1. Le 21 avril, M. Émile Zola se plaignait vivement de la critique en général et de M. Sarcey en particulier, qu'il accusait de « mauvaise foi ». — « Il y a quatorze ans, disait-il, on a accueilli *Thérèse Raquin* avec la même fureur et la même injustice. Les années ont passé, l'opinion courante est aujourd'hui que *Thérèse Raquin* n'est pas indigne de moi. Il est vrai qu'on ne la joue pas à Paris, mais on la représente couramment en Italie, en Espagne, en Russie, en Norvège. Que le temps fasse son œuvre, et je crois qu'il en sera de *Renée* comme de *Thérèse Raquin*. »

et les plus originaux, les plus vibrants du drame. Du reste, on peut aisément juger de la bonne foi de ces gens-là. Tant que la pièce s'en tenait à l'exposition du sujet et des caractères, ils allaient clamant par les couloirs : — « Ce n'est que ça, du Zola ! mais c'est le vieux jeu. » Sitôt qu'elle est entrée dans le drame, ils ont crié qu'on écorchait leur vertu. Ils admettaient très bien l'idée d'inceste, mais n'en voulaient pas voir les conséquences, la honte, le dégoût, l'horreur du fils jaloux du père, du père berné par le fils, la chute de la créature maudite, de la victime du mal héréditaire. Si la pièce de M. Zola avait été patiemment écoutée et jugée en toute impartialité, j'aurais pu admettre quelques réserves sur l'obscurité de certaines parties du type de Renée, du personnage de Maxime, plus effacés par le relief de Saccard et de M^{lle} Chuin ; j'aurais regretté ça et là une certaine tendance à la tirade, des concessions à la convention. Du moment que l'œuvre est discutée dans ses tendances nouvelles, qu'elle est mise en péril par ses hardiesses, « que les jappements des roquets s'adressent à l'essai d'un théâtre humain et vrai, » je ne vois plus que la force et la puissance du drame et je lui assigne une place à côté de *Thérèse Raquin*, un des plus beaux drames de ce temps. »

« Très souvent, dit M. Octave Mirbeau, je me suis demandé ce qu'il adviendrait d'une pièce de théâtre qui n'aurait point été annoncée deux mois avant sa représentation, dont on ne connaîtrait rien par les récits des nouvellistes indiscrets, qui

lui-même, si l'on exige de lui un effort intellectuel, alors il ne se divertit plus, il se perd au milieu des phrases, s'embrouille au milieu des personnages, s'ahurit, s'ennuie et s'en va... Je me souviens qu'un jour, au Concert Populaire — il y a longtemps de cela — le public manifestait son indignation contre un morceau de Wagner. Le patriotisme n'étant point inventé, en ce temps-là, c'était seulement contre la musique nouvelle qu'on protestait. Le tapage devint tel que M. Pasdeloup interrompit l'exécution de ce morceau. L'orchestre se tut, attendit. L'orage se calmant, M. Pasdeloup donna un ordre à ses musiciens qui changèrent les partitions sur leurs pupitres, et le concert reprit. A peine avait-on entendu quelques mesures sautillantes et gaies que voilà les sifflets qui recommencent plus aigus, les hurlements plus enragés : A bas Wagner ! à bas Wagner ! crie-t-on de toutes parts. La fureur grandit, tord les visages sur les cols étirés. Les poings se tendent. — Non, pas Wagner !... à bas Wagner ! M. Pasdeloup fait signe qu'il veut parler. Peu à peu, le silence se rétablit. — Messieurs, dit le chef d'orchestre, en vérité, je ne sais que vous jouer pour vous être agréable. On l'interrompt : — Pas de Wagner !... pas de Wagner ! — Mais, reprend M. Pasdeloup, ce n'est pas du Wagner que je vous joue, en ce moment, c'est du Rossini, messieurs... Du Rossini ? Comment ! c'était du Rossini ?... Mais pourquoi ne pas l'indiquer au programme ?... Est-ce qu'on peut savoir, à la simple audition, si c'est

vieillot circule, étalant ses panaches de mots. Signée d'un nom cher au théâtre, cette pièce pourrait avoir deux cents représentations ainsi que les autres. Il n'y a point, sur l'homme et sur la vie, ces visions amères et profondes qui font bondir de colère les banquiers millionnaires et se démaquiller les vieilles cocottes prises de pudeurs tardives. Mais enfin, telle quelle, elle vaut les œuvres à succès, tant prônées par les soiristes. Et puis le grand et admirable talent de M. Émile Zola aurait dû arrêter ces effusions irrévérentes et glacer d'un respect ces rires imbéciles. M. Zola n'est point né pour faire du théâtre. Sa main puissante, qui remue les foules dans un magnifique grouillement de vie, est trop rude pour manœuvrer les légers et délicats instruments des passions intimes. »

23 MAI. — Première représentation de *Cléopâtre*, comédie en trois actes, de MM. Paul Ferrier et Paul Solié. — Cette *Cléopâtre* doit terminer la saison. Or, la saison finit le 15 juin. Elle peut même finir auparavant; cela dépend absolument de la volonté des directeurs... Vous avouerez que, pour jouer une pièce en fin d'année, il ne faut pas compter sur elle outre mesure, il ne faut même pas que les auteurs se fassent de trop grandes illu-

1. DISTRIBUTION : Le duc Oscar, M. Dieudonné. — Paginet, M. Jolly. — Verduron, M. Boisselot. — Duroseau, M. Corbin. — Moulinier, M. Courtès. — Champagnot, M. Peutat. — Serquigny, M. Moisson. — Montastruc, M. Dion. — Un domestique, M. Vaillant. — Valentine, M^{lle} Dinelli. — Clotilde, M^{lle} de Cléry. — Graziella, M^{lle} Darly. — Gabrielle, M^{lle} Tillon. — Victoire, M^{lle} Dolci. — Emma, M^{lle} Lécuyer.

sourds, que diable ! Comme diplomate, le duc Oscar est un blagueur, dont le travail de dépêches chiffrés ne fait illusion à personne. Comme homme, ce vieux beau, donnant trois rendez-vous, à une heure de distance, à trois femmes différentes, est encore un blagueur. Ou il se vante, ou sa raie est trop large. En tout cas, nous comprenons que cet excellent « rameneur » ait besoin de se refaire et se soit mis au quinquina. Après Pagevin du *Conseil judiciaire*, Jolly rentrait par Paginet de *Cléopâtre* : un « planeur ». Il s'est fait une délicieuse tête de musicien chevelu, à la Litolff. Très comique en cherchant sa note : *ré, mi, si ; ré, mi, sol* ; en ramenant sa mèche d'un air modeste quand on lui parle de son œuvre géniale ; en réglant lui-même les rappels de l'auteur à l'issue de la représentation de *Cléopâtre*. — « Il faudra me traîner, ajoute-il : je ne veux pas qu'on dise que le succès était préparé d'avance. » — « Elle ne pouvait donc pas attendre à demain ! » s'écrie Paginet, qui se voit trompé le jour même de sa première. — « Qu'est-ce que tu vas faire ? » lui demande son ami Verduron, qui se trouve dans la même situation. — « Je ne sais pas, répond-il, c'est la première fois que ça m'arrive. » C'est Verduron, l'inventeur du phosphoguanos chimique (rentrée de Boisselot), qui, au premier acte, attend un invité célèbre : il n'y a pas de belles fêtes sans lui. « Qui cela ? lui demande-t-on. Paulus ? » — « Mieux encore, le général ! » Il n'est pas venu : sa fête est ratée ! Au second acte, une désopilante séance d'haltères, où l'oncle Moulinier

tableaux, en vers, de Jules Amigues. — « Pour tous ceux qui ont connu notre confrère Jules Amigues, disait M. H. de Pène, un intérêt mélancolique s'attachait à cette représentation ; c'est une famille en deuil depuis quatre ans de son chef qui, entourée d'un groupe d'amis fidèles — et par conséquent peu nombreux — a organisé cet hommage posthume à la mémoire d'un homme remarquable, prématurément enlevé avant d'avoir donné toute sa mesure dans aucun des genres pour lesquels la nature semblait l'avoir presque également doué. On ne saurait dire, en effet, si Amigues était né plus orateur ou plus écrivain, et plus prosateur politique que poète dramatique. Avec cela beau, bon, enthousiaste, généreux, donnant et se donnant sans compter. J'ai eu l'honneur de l'avoir pour collaborateur dans deux journaux, et ne parle pas de lui avec un enthousiasme de seconde main. Nulle part pourtant il ne lui fut donné d'atteindre, de son vivant, les sommets dont il semblait digne, et la mort le surprit à mi-côte. La tribune, le théâtre, le journal, tout lui réussissait, tout lui échappait. C'était sa destinée amère de ne point dépasser le mont Nébo et de voir la Terre promise sans y entrer. Aussi nous comprenons à merveille la tentative que font les

Mlle Monnet. — Caroline, *Mlle Déodat.* — Augusta, *Mlle Gauthray.* — Le duc Ernest-Auguste de Brunswick, électeur de Hanovre, *M. Dutertre.* — Philippe de Kœnigsmarck, *M. Brémont.* — Le marquis Raymond de Lussac, *M. Mayer.* — Le prince héritier Georges, *M. E. Petit.* — Le comte Reynolt, *M. Henry Kross.* — Le comte de Platen, *M. Sylvain.* — Ben-Skytte, *M. Guimier.*

sont point rares dans cette œuvre de large envergure. Le second acte, qui est fort beau et traité avec une netteté qui fait défaut dans d'autres parties, a vraiment enlevé toute la salle, disposée, d'ailleurs, à un enthousiasme dans lequel il entraît du respect pour un mort regretté. Ce qui suit a été moins chaudement accueilli. Cependant, si l'on veut tenir compte de ce que l'interprétation, fort décente, offrait de lacunes forcées, étant donnée une troupe d'artistes recrutés à droite et à gauche, en aucun endroit l'œuvre d'Amigues n'a fait mauvaise contenance, et ses fils ont lieu de se tenir pour satisfaits de l'hommage qu'ils viennent de faire rendre à la mémoire littéraire de leur père. — M. Brémond, qui passe avec une facilité singulière d'un genre à l'autre, et change de théâtre et de répertoire comme d'autres d'habits, est un Philippe de Kœnigsmarck suffisamment passionné et entraînant. Le duc régnant, Ernest-Auguste, personnage subtil et compliqué, dont Amigues a fortement étudié le caractère, n'est point rendu sans intelligence par un artiste du nom de Dutertre. Les rôles des deux rivales sont remplis, celui de la terrible comtesse Élisabeth, par M^{lle} Lefebvre, qui a de l'énergie, et celui de l'élégiaque et tendre princesse Théa par M^{lle} Richmond, à laquelle sa diction juste et sa tenue ont valu des applaudissements. » Après cinq représentations de la *Comtesse Frédégonde*, le Vaudeville ferme ses portes pendant trois mois.

19 SEPTEMBRE. — Réouverture : première représentation (à ce théâtre) de *Célimare le Bien-*

des plus amusants, avec lequel on peut braver toutes les paniques imaginables. La direction du Vaudeville a eu bien raison de nous rendre cette délicieuse pièce que nous n'avions pas vue depuis quelques années. N'est-ce donc pas le chef-d'œuvre de Labiche? Entre *Célimare le Bien-Aimé* et le *Voyage de M. Perrichon*, c'est encore à celui-là qu'il faut donner la préférence. L'idée première y est plus forte et plus morale. L'observation profonde s'y cache sous les dehors de la gaieté la plus fantastique. Et quelle fertilité d'invention! Que de mots heureux, qui jaillissent tout naturellement du dialogue!... C'est dans le rôle de Célimare que débutait jadis, rue Montpensier, le regretté Geoffroy, venant du Gymnase. Cette jolie comédie fut, en son temps, l'un des meilleurs succès du théâtre du Palais-Royal. Quelques années plus tard, le Gymnase empruntait *Célimare le Bien-Aimé* au Palais-Royal et le remontait à son compte. La tentative ne fut pas très heureuse : l'interprétation était loin de valoir celle de la création. Est-il nécessaire de rappeler que, quels que fussent, d'ailleurs, ses consciencieux efforts, l'estimable et utile Landrol ne pouvait prétendre à la bonhomie, à la verve et à la franche gaieté de l'inimitable Geoffroy? Ces trois actes si spirituels et si amusants ont retrouvé au Vaudeville, grâce à l'excellent Jolly, leur succès d'autrefois. La grimace de Jolly a toujours infiniment d'action sur la partie du public qui n'a pas vu Geoffroy. Michel est plaisant dans le rôle du mélancolique Vernouillet. Boisselot est suffisamment bête en Bocardon. Courtès est un Colombot plein

M. Jules de Glouvet n'a de commun que le titre, le *Père*, avec le drame de MM. Adrien Decourcelle et Jules Claretie, représenté, il y a une dizaine d'années, au Gymnase, où il avait pour principaux interprètes MM. Worms, Landrol, Pujol, Francès; M^{mes} Fromentin, Dinelli, etc. Le premier acte nous montre en M. Vaudelnay un père qui adore sa fille au point de la séquestrer. Cela n'a, d'ailleurs, pas empêché Christine de s'amouracher de l'unique jeune homme, M. Jacques de Nolles, qui vient une fois par semaine à Angoville faire le whist avec son père et M. le curé. Mais lorsque Jacques demande sa main, M. Vaudelnay la lui refuse, en assurant de toute sa considération le prétendant évincé. — « Ma fille ne se mariera jamais ! » s'écrie le père, que vous auriez tort de traiter de vil égoïste et de vieux jaloux. — « Il y a un secret dans cette maison ! » pense une aimable veuve, M^{me} d'Hérigny, vraiment très perspicace. Quel est ce secret plein d'horreur, se demandent avec anxiété les infortunés spectateurs du Vaudeville, qui ne seront guère fixés avant onze heures du soir ? « Un homme n'est pas toujours maître de faire le bonheur de sa fille, il y a des nécessités qui s'imposent... » dit M. Vaudelnay, petit cousin de M. Joseph Prudhomme, et ce n'est qu'à l'instant des adieux, que le naïf Vaudelnay s'aperçoit que sa fille aime l'ami Jacques. Attention ! Voici M^{me} d'Hérigny qui présente le monsieur avec qui elle désire bientôt convoler. En entendant prononcer le nom du baron de Loisail, Vaudelnay fait un mouvement et retire sa main. — Évidemment, *il*

vous ai volée. — C'est donc vous!... Je suis bien aise de le savoir, et puisque vous vous êtes mis vous-même dans une situation inextricable et ridicule, restez-y : je suis vengé! » Jacques de Nolles, qui accompagne et soutient M. Vaudelnay, n'est pas plus heureux ; M. de Loisail résiste. Il se battra avec le jeune homme, si tel est son bon plaisir, mais il l'empêchera d'épouser Christine. Heureusement M^{me} d'Hérigny est là pour dénouer la trame : elle supplie M. de Loisail de céder ; pour lui plaire et ne pas la perdre, M. de Loisail veut bien donner son consentement. Dans le roman, l'explication est d'autant plus piquante que le baron est déjà remarié. A la scène, on a craint de le rendre par trop antipathique en en faisant le mari de M^{me} d'Hérigny : il n'est que son fiancé. Peu importe du reste ; la thèse n'en demeure guère plus vraie. Ajoutons que la pièce est d'une inexpérience singulière et que le public n'a pu s'empêcher de rire de la façon dont la jeune fille entend tout... ce que son père a si bien pris soin de lui cacher, et de l'entrée de M^{me} d'Hérigny, surgissant, elle aussi, en pleine conversation des trois hommes, suivie de Christine, dont le rôle est de venir toujours au mauvais moment... Je ne sais pas si M. Jules de Glouvet, qui est magistrat avant d'être auteur dramatique et romancier, a rencontré dans la vie la situation dont il a tiré le *Père*. Mais je réponds qu'elle n'a pu exister qu'à titre d'exception, et je vous le dis en vérité, ces gens-là sont des fous, des fous à lier, — à moins qu'ils ne soient de fort malhonnêtes gens. Tel est M. de

ligence. Il faut louer ses efforts et ceux de MM. Raphaël Duflos et Montigny, qui ont tenté l'impossible pour enlever l'acquittement du coupable. — A partir du 7 novembre, M. Jules de Glouvet ne marche plus qu'escorté de M. Labiche. Le spectacle se compose du *Père* et de *Célimare le Bien-Aimé*.

14 NOVEMBRE. — Reprise d'*Un Voyage d'agrément*, comédie en trois actes, de MM. Edmond Gondinet et Alexandre Bisson¹, et du *Chapeau d'un Horloger*, comédie en un acte, de M^{me} Émile de Girardin². — Le Vaudeville reprend aujourd'hui une des plus jolies pièces de son répertoire, *Un Voyage d'agrément*, qui, donné en plein été, le 1^{er} juin 1881, eut un succès de plus de cent représentations. Ces trois actes, des plus vifs, des plus pimpants, des plus pailletés de mots — du Gondinet et du meilleur — ont été applaudis ce soir comme au premier jour. La pièce est supérieurement rendue par Dupuis, que nous tenons pour l'un des premiers comédiens de ce temps-ci. Ce n'est pas un personnage qu'il joue, c'est bien M. de Suzor qui vit, va, vient, s'agite, cause, s'emporte, hésite et parle avec un naturel qui est le dernier mot de l'art. Boisselot est toujours très amusant dans l'ami

1. DISTRIBUTION : Fernand de Suzor, M. A. Dupuis. — Brocard, M. Boisselot. — Alfred, M. Roche. — L'inspecteur général, M. Courtès. — Hercule, M. Garraud. — Angélique, M^{lle} de Cléry. — Lucile, M^{lle} Dharcourt. — Claudine, M^{lle} Darly.

2. DISTRIBUTION : Rodrigues, M. Dieudonné. — Amédée, M. Jolly. — Gonzalès, M. Montigny. — Robineau, M. Roche. — Henriette, M^{lle} C. Caron. — Stéphanie, M^{lle} M. Caron.

Amédée, éperdu, pousse l'horloger dans la chambre de madame, en lui criant de tirer le verrou; mais le chapeau de M. Dollard est resté sur la table! Voyez les singulières coïncidences : ce jour-là le portier remet entre autres lettres, à M. Gonzalès, un billet anonyme. Ce sont des méchants vers qui font platement allusion à la commune mésaventure des époux. Déjà ennuyé de sa course inutile, Gonzalès prend les choses au noir et s'inquiète presque du billet. Il veut voir sa femme. Madame, qui ne devait pas sortir, est sortie. Il veut entrer dans la chambre de sa femme : la porte est fermée en dedans. Il regarde à travers la serrure, il aperçoit un homme qui s'échappe par l'escalier de service. Amédée a l'air plus bête et plus empêtré que jamais. Voici un chapeau sur la table. A qui ce chapeau? Comment est-il venu? Comment disparaît-il tout à coup? Amédée pourrait bien le dire, mais il n'en a garde, et, pour achever d'embrouiller les choses, M. Rodrigues, un cousin de Gonzalès, vient par hasard lui demander une tasse de thé. M^{me} de Girardin a défini elle-même ce lunch plus que fantastique, « le déjeuner d'un fou servi par un imbécile. » Ni le maître, ni le domestique ne savent ce qu'ils font. L'un songe à la femme, l'autre à la pendule. Amédée sert les radis dans le sucrier et le sucre dans la ravière. Lorsque Rodrigues demande du vin, Gonzalès verse du thé dans son verre; lorsque Rodrigues demande du thé, c'est du vin qu'Amédée lui verse dans sa tasse, et, par surcroît, le cousin est en humeur de taquiner. Il a l'idée malencon-

tirée du roman de M. Alexandre Dumas par M. Armand d'Artois ¹. — Pierre Clémenceau, vous connaissez le roman, est un fils naturel abandonné par son père. M. Dumas avait déjà traité au théâtre ce sujet du *fils naturel* , et, sans remonter à de trop lointaines origines, il nous suffit d'un pas en arrière pour nous trouver en présence d'*Antony*. Antony était de son temps ; ce romantique Clémenceau est-il bien du sien?... On sait comment le jeune élève de M. Ritz a rencontré, dans un bal masqué, une comtesse polonaise d'âge déjà mûr, accompagnée de sa fille, à peine sortie de l'adolescence, et comment il est tombé subitement amoureux du petit page de cette Marie de Médicis de carnaval. D'où sa visite dans le pauvre appartement du quai de l'École, un inventaire de détresse prétentieuse et froide, auprès duquel la joyeuse misère et les fraîches mansardes de Mürger ressemblent à un paradis. Il n'y a pas là un coup de crayon qui soit donné au hasard : tout est vrai, vivant, *parlant*. Une objection pourtant se présente. Les héros jetés dans le vieux moule pouvaient être confiants et ridicules ; l'illusion et la confiance naissaient d'elles-mêmes dans cette température factice créée

1. DISTRIBUTION : Clémenceau, *M. Raphaël Duflos*. — Constantin, *M. Dieudonné*. — Ritz, *M. Courtès*. — Cassagnol, *M. Peutat*. — Serge, *M. E. Garraud*. — Faucher, *M. Bernès*. — Théodore, *M. Gouget* (début). — Léopold, *M. Legrand* (début). — La comtesse, *M^{lle} Tessandier*. — Iza, *M^{lle} Cerny* (début). — M^{me} Clémenceau, *M^{me} Raphaël Félix* (début). — M^{me} Lespéron, *M^{lle} de Cléry*. — Georgette, *M^{lle} Cécile Caron*. — Mariette, *M^{lle} Darly*. — Une jeune fille, *M^{lle} Tyllon*. — M^{me} de Niederfeld, *M^{lle} Moncharmon*. — Le Fou, *M^{lle} Ferney*.

la beauté voluptueuse et plastique jouassent le premier rôle dans les diverses péripéties de ce drame. Il doit pourtant reconnaître que l'aveuglement de son héros serait bien plus explicable s'il s'agissait d'un fils de famille élevé à l'antique, dans quelque province arriérée, soumis, chez ses parents, à une sévère discipline et jeté tout à coup sur le pavé de Paris avec toutes les passions et toutes les illusions de ses vingt ans. Celui-là seul pourrait prendre au sérieux les hâbleries de la comtesse Dobronowska et les fausses naïvetés de sa fille. Il nous souvient que M. Émile Augier, dans le *Mariage d'Olympe*, avait bien saisi cette nuance.

On voit d'ici le duel qui se livre entre ces deux natures de trempe si différente. Clémenceau, honnête et ardent, resté vierge ou à peu près jusqu'au moment où il épouse cette Iza, devenue la plus belle des filles d'Ève, très sensuellement amoureux, quoi qu'il en dise ; Iza, âme de boue dans un corps de marbre, née pour jouir et pour mentir, courtisane des pieds à la tête, idole payenne des amants de la forme et de la couleur, une de ces plantes exotiques qui enivrent et qui tuent, un de ces produits de certaines civilisations et de certaines races qui se cotisent pour créer ce que l'imagination peut rêver de plus vicieux et de plus beau. Le duel, une fois engagé — malheureusement, il ne s'engage qu'un peu tard, au quatrième acte — force est au spectateur de subir ce triomphe du réel sur l'idéal. L'art de l'auteur dramatique apparaît dans les scènes qui préparent Clémenceau aux révélations suprêmes de son malheur et de sa

n'ait pas osé pousser la logique jusqu'à faire de l'ami Constantin (ne pas lire l'abbé Constantin) l'amant, ne fut-ce qu'un instant, comme dans le roman, de la belle Iza. Il est pourtant naturel que la femme se venge ainsi de l'homme qui l'a démasquée. Mais ce n'est pas là qu'est, selon nous, le défaut du drame, qui fourmille de détails amusants et vrais — la sortie du bal masqué de la comtesse et de sa fille, avec la paire de galoches et le parapluie est, à elle seule, un petit chef-d'œuvre d'observation — le défaut de *l'Affaire Clémenceau*, c'est que la pièce ne commence qu'à onze heures, non certes au moment où Pierre dessine le portrait du page endormi (la scène est, d'ailleurs, assez invraisemblable), mais quand Iza mariée pose, demi-nue, pour la *Danaé*, qui doit être vendue à son amant, le prince Serge. Nous avons dit l'écueil. Il est juste que nous disions où réside, à notre avis, le vrai succès de la pièce du Vaudeville : dans le rôle de la comtesse Dobronowska écrit de verve par M. d'Artois et joué en toute perfection par cette actrice étonnante qui s'appelle Aimée Tessandier. Elle a été, c'est le cas d'employer le cliché traditionnel, la joie de la soirée, et cette création, si différente de celles qu'elle a faites jusqu'à présent, comptera parmi les meilleures de sa brillante carrière. Il est admirablement venu, ce rôle de mère qui ne voit que sa fille (elle devient entremetteuse !) et qui nous a fait penser à la mère de Jack, dans l'ouvrage de M. Alphonse Daudet. Il faut voir le sort que M^{lle} Tessandier fait à chacun de ses mots :

L'artiste farceur. Citons encore, parmi les femmes, **M^{lle} Darly**, l'agréable modèle du premier acte, et **M^{lle} Cécile Caron**, qui a eu du succès dans la réplique de la camériste **Georgette** à sa maîtresse qui lui reprochait son absence : « Tout le monde a ses petites histoires, madame ; seulement, moi, c'est le matin... » Grand effet aussi pour le costume de **Comerre**, très galamment porté par **M^{lle} de Cléry**, et pour la mise en scène qui est simplement ravissante. — C'est sur un succès de bon aloi que se terminera, pour le Vaudeville, l'année qui nous occupe.

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Une Fille d'Ève</i> , comédie. . .	1		40
<i>Un Conseil judiciaire</i> , comédie. .	3		83
<i>Un Mari malgré lui</i> , comédie. .	1		9
<i>Le Bord du Précipice</i> , comédie. .	1		8
<i>Le Bracelet</i> , comédie.	1		22
<i>Un Maître en service</i> , comédie. .	1		2
* <i>Monsieur de Morat</i> , pièce. . .	4	15 mars.	10
<i>L'Age ingrat</i> , comédie.	3	25 mars.	19
<i>L'Autre Motif</i> , comédie.	1	25 mars.	19
* <i>Renée</i> , pièce.	5	17 avril.	39
* <i>Cléopâtre</i> , comédie.	3	24 mai.	18
* <i>Le Roman d'une Pupille</i> , comédie.	1	24 mai.	18
* <i>La Comtesse Frédégonde</i> , drame	4	11 juin.	5
<i>Célimare le Bien-Aimé</i> , comédie. .	3	19 septembre.	58
<i>La Grammaire</i> , comédie.	1	19 septembre.	55
* <i>Le Père</i> , comédie.	4	31 octobre.	14
<i>Le Voyage d'agrément</i> , comédie. .	3	14 novembre.	35
<i>Le Chapeau d'un Horloger</i> , comédie.	1	14 novembre.	35
<i>L'Amant aux Bouquets</i> , comédie.	1	14 novembre.	35
* <i>L'Affaire Clémenceau</i> , pièce. .	5	20 décembre.	12

PALAIS-ROYAL

Durand et Durand sera le grand succès — succès inattendu, d'ailleurs — de l'année 1887. Mais la première représentation de la comédie-vaudeville de MM. Ordonneau et Valabrègue ne sera donnée qu'au milieu du mois de mars. Il nous faut, jusqu'à cette date, relater ici au jour le jour l'histoire du Palais-Royal. A *Gotte*, la spirituelle fantaisie de M. Meilhac, qui n'a, malheureusement, pas donné les résultats pécuniaires qu'on était en droit d'en attendre, succédait, le 14 janvier, la reprise des *Locataires* de M. Blondeau de M. Henri Chivot¹,

1. DISTRIBUTION : Blondeau, M. Dailly. — Barameda, M. Milher. — Billardin, M. Hurteaux. — Martin, M. Monval. — Pluchard, M. Ferdinand. — Bonpérier, M. Calvin. — Riffardini, M. Victorin. — Dutilleul, M. Maudru. — Tancrede, M. Charpentier. — Gustave, M. Renard. — M^{me} Bonpérier, M^{lle} Dezoder. — Anna, M^{lle} Beehr. — Mariette, M^{lle} Sagnier. — Mirabelle, M^{lle} Bl. Gerny. — Brisquet, M^{lle} Derieux. — Topaze, M^{lle} Francine. — Bianca, M^{lle} Dunoyer. — Sainte-Amaranthe, M^{lle} Descorval. — M^{me} Blondeau, M^{lle} Miette. — Frosine, M^{lle} Clem. — Sansonnette, M^{lle} Renaud. — Jouvence, M^{lle} Élise.

précédée du *Bibelot* de M. Ernest d'Hervilly. L'amusant vaudeville de M. Chivot a obtenu le même succès que jadis. L'interprétation a changé : deux des créateurs, l'excellent Lhéritier et le jovial Montbars, ne sont, hélas ! plus de ce monde. Calvin, remplaçant Lhéritier dans le rôle de l'huis-sier qui cherche à surprendre sa femme en flagrant délit, s'est montré, comme toujours, habile comédien et a provoqué sans peine les rires de l'auditoire. C'est Dailly qui a repris le rôle de M. Blondeau ; il nous a rappelé souvent Montbars — non pas qu'il l'imité : Dailly n'a besoin d'imiter personne — mais par la verve exubérante et bon enfant qu'il a déployée. A part Milher, qui a conservé sa création de Barameda le Portugais, dans lequel il est toujours aussi amusant, tous les autres rôles ont également changé de titulaires, et nous n'avons pas eu trop à nous plaindre de ces changements. Sans doute M. Hurteaux ne peut faire oublier Daubray dans le personnage du ténor Riffardini. M. Monval imite un peu trop Raimond dans celui de Billardin. N'oublions pas M. Maudru, qui dessine fort adroitement Dutilleul, et mentionnons, avant de terminer, M^{mes} Descorval, Miette, Dezoder, Dunoyer, aussi agréables (peut-être même plus) à voir qu'à entendre.

1^{er} FÉVRIER ¹. — Reprise des *Petites Voisines*,

1. Dans sa séance du 1^{er} février, l'assemblée des actionnaires du Palais-Royal a accepté la démission de M. Delcroix, et nommé à l'unanimité M. Paul Mussay en son remplacement, à dater du 1^{er} septembre 1887. La raison sociale sera Briet et Mussay.

vaudeville en trois actes, de MM. Hippolyte Raymond et Jules de Gastyne¹, et première représentation de *Franc-Chignon*, « parodie-salade en trois nattes, » de MM. William Bunasch et Albert Vanloo². — Le grand, le très grand succès de *Francillon* devait amener des parodies. MM. Busnach et Vanloo avaient déjà plaisanté la belle œuvre de M. Dumas dans leur revue des Menus-Plaisirs. Ils ont voulu faire plus ; ils ont écrit un acte entier, un acte en trois tableaux pour le théâtre du Palais-Royal, assez heureux, l'autre année, avec la *Fille à Georgette*. Après la reprise des *Petites Voisines*, qui avait suffisamment égayé le public, *Franc-Chignon* commençait on ne peut mieux. Quand nous avons entendu frapper les trois coups, sans musique, respectueusement espacés et deux fois répétés, tout comme à la Comédie-Française, et que nous avons vu se lever le rideau lentement et majestueusement, avec la solennité habituelle de la « grande maison », nous nous sommes imaginé que nous allions nous amuser... Hélas ! Hélas ! Ces trois coups solen-

1. DISTRIBUTION : Gagarel, M. Daubray. — Bibinoff, M. Milher. — Boussignac, M. Hurteaux. — Pontonnet, M. Monval. — Trigaudier, M. Calvin. — Dupotard, M. Pellerin. — Rastabados, M. Victorin. — Lardoise, M. Garon. — M^{me} Dupotard, M^{me} Mathilde. — Théodrine, M^{lle} Dezoder. — Léonie, M^{lle} Clem. — Du Haut Pavois, M^{lle} Devoyod. — Laure, M^{lle} Beehr. — Eulalie, M^{lle} Sagnier. — Narcisse, M^{lle} Ch. Bié.

2. DISTRIBUTION : ***, M. Daubray. — Le marquis, M. Luguet. — Le comte, M. Calvin. — Seringuet, M. Hurteaux. — Circmieux, M. Numa. — Grand-Edredon, M. Maudru. — Franc-Chignon, M^{lle} Lavigne. — Canette, M^{lle} Berthou. — M^{me} Suite M^{lle} Descorval.

que cela, dit-elle, je vais m'occuper du sixième. » J'ai dit que les artistes avaient fait de leur mieux. Mais, où il n'y a rien, les meilleurs bouffons perdent leurs grimaces et leur talent.

19 FÉVRIER. — Première représentation de la *Vie commune*, vaudeville en trois actes de MM. Henri Fugère et Jules de Gastyne ¹. — Dardanel, qui est veuf, et Beaufinet, qui est garçon, mènent la vie en commun dans un appartement de la rue La Bruyère. L'article premier de l'association interdit l'introduction des femmes dans cette république à deux personnages. Au dehors, ils font ce qu'ils veulent, et l'un courtise M^{me} Tétard, et l'autre M^{me} Sauvageon. Ces dames sont en puissance de maris. La jalousie s'éveille dans le sein de ces messieurs, qui courent après leurs fragiles moitiés. Le jeune Anatole, qui est le neveu de Beaufinet, — à moins qu'il ne soit le neveu de Dardanel — joue généreusement le rôle du paratonnerre, et comme les maris ne connaissent ni Dardanel, ni Beaufinet, Anatole se donne tour à tour pour Dardanel et pour Beaufinet. De là, quiproquo sur quiproquo. Le premier acte restait le meilleur. Le troisième acte était une bouffonnerie assez gaie ; il avait lieu à Ville-d'Avray, dans le jardin du restaurateur désigné pour les parties de pistolet

1. DISTRIBUTION : Beaufinet, M. Daubray. — Tétard, M. Pellierin. — Anatole, M. Numa. — Dardanel, M. Milher. — Sauvageon, M. Luguet. — Cabarel, M. Garon. — Juliette, M^{lle} Dezoder. — M^{me} Baudoin, M^{lle} Augier. — Jeanne, M^{lle} Beehr. — Léonie M^{lle} Ch. Bié.

machines dans ses caves. Les directeurs, MM. Briet et Mussay, ont complété ce système de sécurité : tout le théâtre sans exception, éclairé à l'électricité, sera chauffé par une canalisation d'eau chaude et non plus par des calorifères à air chaud, dont les conduits donnent une chaleur suffocante mêlée souvent de fumée. Les lampes de couloir, dites de secours, sont des lampes électriques alimentées par des accumulateurs spéciaux, en même temps que les lampes destinées à paraître en scène ne seront elles-mêmes que de simples lampes électriques. Il faut espérer que maintenant les pires ennemis du Palais-Royal seront satisfaits. Ses amis — vous savez s'ils sont nombreux — ceux qui aiment à rire et qui savent se contenter d'une pièce à quiproquo, ont revu avec bien du plaisir *Durand et Durand* de MM. Maurice Ordonneau et Albin Valabrègue. Il y a quiproquos et quiproquos. Celui-ci est clair, bien déduit et souverainement comique, et nous avons encore passé là une excellente soirée en compagnie de MM. Dailly, Milher, Calvin, Numa, de M^{mes} Mathilde, Lavigne, Descorval et Bergé.

30 OCTOBRE. — On reprenait *Tricoche et Cacolet*¹, ce spirituel mélange de réalisme et de haute fantaisie, et l'un des plus délicieux produits de la col-

1. DISTRIBUTION : Le duc Émile, M. Daubray. — Tricoche, M. Milher. — Cacolet, M. Calvin. — Van der Pouf, M. Pellerin. — Breloque, M. Maudru. — Des Escopettes, M. Monval. — Bernardine, M^{lle} Bonnet. — Fanny Bombance, M^{lle} Jane Evans. — Virginie, M^{lle} Marie Leroux. — Georgette, M^{lle} Clem. — M^{me} Boquet, M^{lle} Augier.

le but de lui infliger une leçon. M^{mes} Dezoder et Ellen-Andrée jouent leurs rôles avec beaucoup de finesse ; MM. Victorin, Charpentier, Garon, s'acquittent des leurs avec infiniment d'entrain.

	Nombre d'actes.	Date de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>J'attends Ernest</i> , comédie. . .	1		116
<i>Gotte</i> , comédie	4		31
<i>Le Bibelot</i> , vaudeville	1		72
<i>Les Locataires de M. Blondeau</i> , comédie	5	14 janvier	19
<i>La Cagnotte</i> , vaudeville . . .	5		24
<i>Les Petites Voisines</i> , comédie .	3		9
* <i>Franc Chignon</i> , parodie. . .		1 ^{er} février	8
<i>La Dame aux Giroflées</i> , vaude- ville	1		4
<i>Le Propriétaire à la porte</i> , vaudeville.	1		23
* <i>La Vie commune</i> , vaude- ville	3	19 février	7
<i>Une Femme, un Melon et un</i> <i>Horloger</i> , vaudeville	1		20
* <i>Durand et Durand</i> , com.- vaud.	3	18 mars	136
<i>Un Hercule et une jolie Femme</i> , vaudeville.	1		8
<i>Le Fétiche</i> , vaudeville	1		19
<i>Une Femme qui bat son Gendre</i> , comédie	1		18
<i>Tricoche et Cacolet</i> , comédie .	5	30 octobre	18
* <i>Le Club des Pannés</i> , revue .	3 a. 8 t.	16 novembre	49
<i>La Gifle</i> , comédie	1		2
* <i>Dent pour Dent</i> , vaudeville .	1	23 décembre	9

VARIÉTÉS

L'année 1887 aura été la mort des pièces nouvelles, et le théâtre n'aura guère vécu que de reprises. Pour remplacer la *Belle Hélène*, on reprenait, le 8 janvier, un amusant vaudeville de MM. Hector Crémieux et Bocage, le *Tour du Cadran*¹, qui n'avait qu'un tort : celui d'être un peu bien connu.

1. DISTRIBUTION : Gazinard, M. Christian. — Séraphin, M. Léonce. — Piédalouette, M. Lassouche. — Gaëtan, M. Huguenet (début). — M. Loyal, M. Blondelet. — Filigrane, M. Daniel-Bac. — Beaucoq, M. Courcelles. — Pignolet, M. Angély. — Ducastor, M. Dumesnil. — Dupontois, M. Thiéry. — Pitenchard, M. Lamy. — M. Edmond, M. Charlet. — Valbreuse, M. Millaux. — L'Ours, M. Bardou. — Panatella, M^{lle} Humberta. — M^{me} Beaucoq, M^{lle} Lender. — Ernesta, M^{lle} d'Hermont. — Eglantine, M^{lle} Crouzet. — Crème-de-Chic, M^{lle} Folleville. — Pépita, M^{lle} Loys. — Madeleine, M^{lle} Darty. — M^{me} de Valbreuse, M^{lle} Mérian. — Lulu, M^{lle} M. Dubois. — De Riche-Nature, M^{lle} Wolbel. — Nana, M^{lle} Magne. — M^{me} Dufrisard, M^{lle} Elza. — Régalia, M^{lle} Muller. — Fleur-de-Braise, M^{lle} Barthélemy. — Tata, M^{lle} Fernande. — Bernardine, M^{lle} Monsay. — Cazadorès, M^{lle} Vasseur. — Belenville, M^{lle} Zalinska.

M. Christian, indisposé, était, quelques jours après, obligé de céder à M. Roux le rôle de Gazinard.

Il s'agit, comme on sait, d'une intrigue qui dure vingt-quatre heures, et qui conduit le spectateur aux quatre coins de Paris, notamment au Cirque d'été, un tableau qui est resté célèbre dans les annales du boulevard. La jolie M^{lle} Humberta, qui s'est fait applaudir autrefois comme cantatrice dans le *Droit du Seigneur*, a fait aux Variétés un excellent début. M. Huguenet qui vient de Bruxelles, et qui a été admis à l'honneur de remplacer Baron dans le rôle de Gaëtan, a partagé les applaudissements accordés à ses chefs de file : Christian, Lassouche et Léonce. Bref, ce gai vaudeville sans prétention, plein de scènes amusantes, de chansons, de grosse bêtise, de gaieté, et même d'esprit, retrouvait à cette reprise le succès de la création et celui de sa dernière reprise, il y a quelques années, avec M^{me} Théo.

22 JANVIER. — Reprise des *Trente millions d'Gladiator*, comédie en quatre actes de MM. Eugène Labiche et Philippe Gille¹. — Le théâtre des Variétés est en train de faire, pour son répertoire, ce qui lui a si bien réussi, l'an dernier, pour M^{me} Judic ; il passe en revue la plupart des pièces qui ont tenu son affiche avec honneur. Après le *Tour du Cadran*, voici la joyeuseté de MM. Labiche et Ph. Gille, les aventures d'Eusèbe Potasse, de Suzanne de la Bondrée et de Gladiator aux fantas-

1. DISTRIBUTION : Eusèbe Potasse, M. Dupuis. — Jean, M. Christian. — Pépitt, M. Léonce. — Gredane, M. Baron. — Gladiator, M. E. Didier. — Bigouret, M. Germain. — Suzanne de la Bondrée, M^{lle} Lender. — M^{me} Gredane, M^{lle} Maurel. — Bathilde, M^{lle} Crouzet. — Agnès de Rosenval, M^{lle} Froment.

tiques millions. L'idée est bonne, et ces reprises successives, arrêtées juste à temps, seront très fructueuses, d'autant que la direction conserve avec soin les titulaires des rôles et que le quatuor Dupuis, Christian, Léonce et Baron reste gaillardement sur la brèche³ et assure toujours la victoire. Il suffit d'ailleurs au public de voir Baron entrer en scène pour que la bonne humeur déride tous les fronts ; Baron s'assied, écarte les genoux et les rapproche ; il se lève, tend les bras et se dandine, on ne lui en demande pas davantage, et, sur la foi des conventions théâtrales, on se pâme avant même qu'il n'ait desserré les dents. Ce n'est pas sans raison qu'un artiste en arrive là, il faut bien l'avouer, et il n'y a pas que tel ou tel tic pour affirmer de la sorte une renommée : Baron est d'une fantaisie désopilante, où se mêlent toujours un grain d'étude et un grain de charge. Quant à M^{lles} Lender et Crouzet, elles se contentent d'être la joie des lorgnettes, ce qui est au moins quelque chose.

13 FÉVRIER. — Première représentation de la *Petite Francillon*, petite parodie en un petit prologue, trois petits actes et deux petits entr'actes de MM. Monréal, Blondeau et Lemonnier¹.

1. DISTRIBUTION : Lucien de Batifole, M. Barral. — Le marquis de Batifole, M. Dellombe. — Stan de Grand-Edredon, M. Germain. — Henri de Si-Vineux, M. Daniel Bac. — Jean de Camomillac, M. Coste. — Alfred, M. Angély. — Pingoin, M. Charlet. — Francillonnette, M^{lle} B. Legrand. — Thérèse Schnick, M^{lle} Maurel. — La Parodie, M^{lle} Darty. — Nonette de Batifole, M^{lle} Loys. — Lisa, M^{lle} Monsay. — Rosalie Nichon, M^{lle} Wolbel.

et a-t-il déclaré l'objet de sa visite que Colette, comprenant la méprise, éclate de rire. Plumeau est vexé; il veut absolument que Colette l'ait aimé; il ne quitte pas l'appartement, oublie que ses invités l'attendent et finit par laisser entendre naïvement qu'il est un riche propriétaire. Colette change d'allure et le cajole. Tout va pour le mieux, lorsqu'un violent coup de sonnette retentit. C'est M. Jules César, tanneur, le protecteur de madame, qui s'annonce. On pousse Plumeau dans la salle de bains. Il ne tarde pas à tomber dans la baignoire et à faire un tel vacarme que Jules César le découvre tout penaud dans sa cachette et en profite pour lâcher Colette. Infortuné Plumeau! Que vouliez-vous qu'il fît! Il n'abandonnera pas la pauvre, et pour lui prouver son dévouement, oubliant de plus en plus la soirée de contrat, il accompagne la débutante au café-concert, où elle doit lancer une chanson nouvelle. L'irascible tanneur Jules César, furieux de sa mésaventure, s'est rendu, lui aussi, au concert, en compagnie de ses ouvriers et il donne le signal des sifflets et des protestations, lorsque Colette paraît en scène. Une violente querelle se produit. Plumeau monte sur la scène pour défendre son étoile. Les adversaires en viennent aux mains; la police est appelée et conduit au poste Jules César, Doyenné et Plumeau. Au moment où tout se complique ainsi et où Plumeau, l'honnête propriétaire, gémit sur ses mésaventures, sa femme et tous les invités de la soirée de contrat viennent le réclamer et le délivrer, et... tout s'arrange. Paul épousera M^{lle} Plu-

suite poussés à la grosse charge ; — puis à la présence presque continuelle de M^{lle} Mily Meyer, charmante dans un rôle épisodique, mais agaçante dans « le rôle de la pièce ». Pauvre Benjamin, comme elle doit regretter le petit théâtre des Bouffes et son grand succès de *Joséphine* ! Le neveu du juré a beau dire de la petite bouquetière Octavie, recueillie chez son oncle le passementier Dupont : « Elle est vibrante ! » MM. Ferrier et Carré ne peuvent soutenir que le rôle est « fait ». Indiqué, tout au plus. Bien médiocres aussi les couplets écrits pour la créatrice d' « Ugène, tu m' fais languir », et c'est tout au plus si, dans ces trois actes, on a pu applaudir le refrain gentiment dit par Mily Meyer : « Voilà comment j'ai vu le jour pour vingt-cinq francs cinquante ! » Baron, l'irrésistible Baron est mieux partagé, et j'imagine que le codirecteur des Variétés a dû quelque peu travailler à allonger son rôle et à l'approprier à sa nature, essentiellement comique. C'était une trouvaille que ce surnom de « la Terreur de Grenelle » et c'est une figure vraie que celle de ce loupeur de barrière, qui sait tout faire et ne fait rien. — « Votre état ? » lui demande-t-on. — « J'donne des coups de main... » Et nous voyons la Terreur, acquitté par Dupont, s'installer chez son sauveur et siroter à plaisir son vin et ses liqueurs. — « Vous sentez l'absinthe ? » fait Dupont agacé. — « La vôtre, ingrat ! » répond la Terreur. C'est un des jolis mots de la pièce, où il y en a plus d'un, nous l'avons dit, mais le rôle de Baron lui-même tourne au grotesque et à l'invraisemblable.

M^{me} Judic, succédant à M^{me} Chaumont, joue et chante avec bien du charme le rôle d'Angélina, dont on lui a redemandé tous les morceaux. La musique de M. Lecocq est ravissante et bien appropriée au sujet, qu'elle accompagne d'un bout à l'autre d'une mélodie claire, facile et toujours élégante. C'est sur cette heureuse reprise que se terminera l'année 1887.

	Nombre 1 ^{re} d'actes.	Date de la représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>C'est la faute au Ministère,</i> comédie	1		54
<i>La Belle Hélène,</i> opéra-bouffe.	3		14
<i>Le Chapeau de paille d'Italie,</i> comédie-vaudeville.	5		2
<i>Le Fiacre 117,</i> comédie . . .	3		35
<i>Deux contre un,</i> comédie . . .	1	8 janvier	85
<i>Le Tour du Cadran,</i> vaude- ville	5	8 janvier.	16
<i>Les Trente millions de Gla-</i> <i>diator,</i> comédie	4	22 janvier	24
<i>Les Saltimbanques,</i> com.-vaud.	3		2
* <i>La Petite Francillon,</i> paro- die.	1	13 février	26
* <i>Le Coup de foudre,</i> com.- vaud.	3	17 février	33
* <i>La Noce à Nini,</i> pièce . . .	3	19 mars	20
<i>Épernay, 20 minutes d'arrêt,</i> comédie.	1	17 avril	34
<i>Les Folies dramatiques,</i> parade.	5	17 avril	12
<i>La Femme à Papa,</i> comédie. .	3	29 avril	11
<i>Mam'zelle Nitouche,</i> comédie .	4	10 mai	11
<i>Les Charbonniers,</i> comédie . .	1	21 mai	33
<i>La Grande-Duchesse de Gé-</i> <i>rolstein,</i> opéra-bouffe . . .	3	3 octobre	63
<i>Le Père de la Débutante,</i> comé- die.	3	23 octobre	6
<i>Le Maître d'École,</i> comédie. .	1	23 octobre	6
<i>Œil pour Œil,</i> comédie. . . .	1		62
* <i>Nos Bons Jurés,</i> comédie. .	3	5 décembre	10
<i>Le Grand Casimir,</i> com.-vaud.	3	16 décembre	16

THÉÂTRE DE LA GAITÉ

La *Cigale* ¹, ayant chanté... aussi longtemps qu'elle pouvait chanter, on reprenait, le 19 février, *Orphée aux Enfers*, opéra-féerie en quatre actes et douze tableaux de M. Hector Crémieux, musique de Jacques Offenbach ². — Après maître Offenbach (on n'est jamais mieux servi que par soi-même) qui remonta magnifiquement son œuvre préférée; après M. Albert Vinentini, qui, ayant plié bagage, comme directeur du Théâtre-Lyrique, reprit, comme directeur de la Gaité, la célèbre opérette, née jadis dans la boîte en carton du

1. La 100^e représentation de la *Cigale et la Fourmi*, opéra-comique à grand spectacle en trois actes et dix tableaux de MM. Alfred Duru et Henri Chivot, musique de M. Edmond Audran, s'était donnée le 29 janvier.

2. DISTRIBUTION : Jupiter, M. Vauthier. — Aristée-Pluton, M. Alexandre. — Orphée, M. Tauffenberger. — Mercure, M. E. Petit. — Minos, M. Scipion. — John Styx, M. Raiter. — Eurydice, M^{lle} J. Granier. — Vénus, M^{lle} Demarsy. — L'Opinion publique, M^{lle} Clary. — L'Aurore, M^{lle} Carmen. — Cupidon, M^{lle} Destrées. — Junon, M^{me} Baudu. — Diane, M^{lle} Paula. — L'Abeille, M^{lle} Lola Rouvier.

qui mettrait en branle une ronde de bacchantes. Le ballet fourmille de jolies danseuses, et a pour coryphées M^{lles} Carmen et Lola Rouvier : on ne saurait mettre plus de grâce dans la souplesse que n'en met la première dans le joli pas de l'Aurore. La seconde a fait applaudir, dans le pas de l'Abeille, des pointes qui ont la sûreté de la flèche dardant sur la cible. Bref, *Orphée aux Enfers* est surtout un beau spectacle. La musique d'Offenbach a conservé sa jeunesse et son esprit. L'amusante opérette de jadis est devenue une magnifique féerie, agrémentée de plusieurs défilés et d'une demi-douzaine de ballets. Peut-être n'a-t-elle pas gagné à cette transformation ; mais si l'intérêt languit un peu, les yeux sont éblouis. C'est une compensation ¹.

18 OCTOBRE. — Réouverture. Reprise de la *Cigale et la Fourmi* ². — L'Opéra-Comique, qui, en définitive, ne se trouve pas mal de son installation

1. Notons, à la date du 21 mai, trois débuts dans *Orphée aux Enfers*. M^{lle} Blanche Monthy, qui s'était fait précédemment apprécier aux Variétés dans le rôle de Fiorella des *Brigands*, chantait pour la première fois Eurydice, aux lieu et place de M^{lle} Granier. On lui faisait bisser ses couplets des « Dieux lâcheurs » et l'« Evohé ». M. Raiter succédait à M. Vauthier, et jouait Jupiter avec toutes les traditions de Christian. Enfin, M. Berville héritait du rôle de John Styx.

Le 6 juin, avait lieu la 1200^e représentation d'*Orphée aux Enfers* et la 114^e de la reprise actuelle.

Le 19 juin, le théâtre fermait ses portes.

2. DISTRIBUTION : Le chevalier Frantz, M. Marris. — Vincent, M. Alexandre. — Duc de Fayensberg, M. Raiter. — Guillaume, M. E. Petit. — Mathias, M. N. Martin. — Père Knaps, M. Blanche. — Un mendiant, M. Berville. — Thérèse, M^{me} Morin. — Charlotte, M^{lle} Mary-Aga. — La duchesse, M^{lle} Laforêt. — La Frivolini, M^{me} Paravicini.

salle de la Gaîté. Un soir de vraie première, on eût exigé, chez la débutante, un peu plus de parisianisme. Bien provinciale aussi, la troupe qui entoure M^{me} Morin. Sans parler de M^{lle} Mary Aga, qui n'a pas l'ombre de voix, et de M. Marris, un ténor à porter le diable en terre; il faudrait une dose de bonne volonté — que je n'ai pas — pour s'égayer du comique de M. Raiter, ou pour prendre quelque intérêt à l'histoire dramatique de la rivalité de Thérèse et de la duchesse de Fayensberg. MM. Chivot et Duru, souvent mieux inspirés, nous ont donné, en vérité, une bien pauvre édition, sans sel ni originalité quelconque, d'*Adrienne Lecouvreur* et de la *Grâce de Dieu*. Mais la *Cigale* n'est pas destinée à chanter tout l'hiver : attendons les merveilles que nous promet M. Debruyère avec *Dix jours aux Pyrénées*, où débutera l'excellent Berthelier.

22 NOVEMBRE. — Première représentation de *Dix jours aux Pyrénées*, voyage circulaire à grand spectacle, en cinq actes et dix tableaux de M. Paul Ferrier, musique de M. Louis Varney ¹. — Il y a dans ce « voyage » une idée de vaudeville qui en vaut bien une autre. Au moment de tromper « officiellement » son mari en s'enfuyant avec son

1. DISTRIBUTION : Chaudillac, M. Berthelier. — Piperlin, M. Vauthier. — Perdrigeot, M. Alexandre. — Prosper, M. E. Petit. — Le Corrégidor, M. Raiter. — José, M. Gardel. — Barentin, M. Delausnay. — Loiselier, M. Noël Martin. — Colombel, M. Blanche. — Mascaron, M. Marchand. — Pascalet, M. Berville. — Zoé Chaudillac, M^{me} Théo. — Berthe, M^{lle} Demarsy. — Cerisette, M^{lle} Destrées. — Mercédès, M^{lle} Bryone. — Lucie, M^{lle} Barley.

toiles de Worms que vous avez l'habitude d'admirer au Salon — vous verrez la valise ouverte par le patron José, un simple contrebandier, qui trouve la lettre et la met dans sa poche. Les contrebandiers sont poursuivis ; Chaudillac, qui, pour donner plus de couleur locale à son voyage, a jugé bon de s'habiller en Espagnol, est arrêté tout le premier, condamné par le corrégidor à être fusillé (histoire de distraire le public en attendant l'arrivée du toréador Carvaja), puis relâché sur la demande de sa femme, mais à condition qu'il remplace le célèbre Carvaja. Voici le cirque de Panticosa : les danseuses espagnoles, et la corrida, en costumes superbes : M. Debruyère a luxueusement fait les choses. Enfin, nous arrivons à la plage de Biarritz (charmant décor de Robecchi) sur laquelle se dénoue prestement l'intrigue par un de ces moyens de comédie chers au Sardou des *Pattes de Mouches*. Chaudillac aura la lettre, mais on l'empêchera bien de la lire, et nous voyons flamber le petit papier au feu de la cigarette de Piperlin. Un roublard, ce Piperlin, trouvant le moyen de se faire payer de jolis suppléments de voyage par Perdrigeot, qu'il marie (nouvelle prime) avec M^{lle} Berthe Loiselier, une jeune fille romanesque rencontrée dans les Pyrénées à la recherche du mari de ses rêves. Nous avons dit l'intrigue. Il va sans dire qu'elle n'est qu'un prétexte à décors. Ceux-ci sont beaux ; les épisodes sont généralement bien amenés, et si les auteurs avaient le courage — ils l'ont eu — de pratiquer de fortes coupures, notamment dans la

THÉÂTRE DU CHATELET

Ce théâtre ne peut compter dans la production dramatique de 1887 ; il n'aura, cette année, vécu que de reprises. Après le *Tour du Monde* viendra la *Chatte blanche* ; après la *Chatte blanche*, *Michel Strogoff*.

Le 13 janvier a eu lieu la millième représentation du *Tour du Monde en quatre-vingts jours*. M. Laray et M^{lle} Angèle Moreau ont, pour leur part, interprété plus de six cents fois les rôles de Corsican et d'Aouda. Les recettes produites par l'amusante et intéressante pièce de M. d'Ennery et Jules Verne se chiffrent par millions. Le 20 février, la reprise actuelle en était à sa centième représentation, et la pièce se donnait encore jusqu'au 20 mars.

2 AVRIL. — Première représentation (à ce théâtre) de la *Chatte blanche*, féerie en trois actes et trente-deux tableaux des frères Cogniard, rajeunie par

qui devrait être à la hache, Ivan Ogareff, au moment où il allait assassiner le prince et livrer la ville. La partie comique est tenue par deux reporters, l'un Anglais et l'autre Français, rivaux acharnés d'abord, qui se disputent à qui arrivera bon premier, de la longueur d'une dépêche, sur le terrain des nouvelles, et finissent par devenir une paire inséparable d'amis. L'intérêt de *Michel Strogoff* se concentre toujours dans les merveilles de la mise en scène. On a fait fête, de nouveau, à la perspective éclatante de Moscou illuminé, avec son ballet multicolore et sa Retraite aux flambeaux, que sonnent, du haut de leurs grands chevaux, les cuirassiers, casqués et bardés d'argent. Selon l'usage, le public de la reprise a fait relever trois fois la toile sur ce tableau triomphal. Le Champ de bataille de Kholivan lui fait un sinistre contraste : plaine difforme hérissée de sapins brisés, jonchée d'affûts fracassés, qu'ensanglante un rouge crépuscule, et sur cette morne étendue, des cadavres groupés par tas, allongés en files : gerbes humaines de l'effroyable moisson. Le Camp de l'Émir est une vision : tout le train superbement baroque d'un monarque de l'Asie barbare se déploie dans son cortège de prêtres et de derviches, d'archers et de vexillaires, d'eunuques et d'amazones, de valets et de fauconniers, costumés d'étoffes qu'on dirait taillées dans les plus riches tapis de la Perse et du Turkestan. Un ballet d'almées tourbillonne dans ce camp féerique, plus splendide que n'a pu l'être celui du Drap-d'Or. — Citons encore le panorama du lac Baïkal, qui luit à faire illusion,

AMBIGU-COMIQUE

Deux pièces nouvelles : *Mademoiselle de Bressier* et *Mathias Sandorf*, et deux reprises, celles des *Mystères de Paris* (nouvelle édition de M. Ernest Blum) et de *Marie-Jeanne* constituent le bilan du théâtre de l'Ambigu en 1887. Le *Fils de Porikos*, tiré par M. Émile Blavet du roman de M. Paul Mahalin, avait atteint le 31 janvier sa centième représentation et se donnait jusqu'au 8 février.

11 FÉVRIER. — Première représentation des *Mystères de Paris*, pièce en cinq actes et douze tableaux, tirée du roman d'Eugène Suë par M. Ernest Blum. — Tout le monde a lu les *Mystères de Paris* — même les gens qui ne savent

1. DISTRIBUTION : Jacques Ferrand, *M. Chelles*. — Le Maître d'école, *M. Montal*. — Le Chourineur, *M. Gravier*. — Rodolphe, *M. Fabrègues*. — Pipelet, *M. Péricaud*. — Cabrion, *M. Fugère*. — Tom Seyton, *M. Laguerche*. — Nicolas Martial, *M. L' Germain*, *M. Valter*. — Le Docteur Noir, *M. Dermex*. — lard, *M. Pougaud*. — Bras-Rouge, *M. Bernay*. — Murph

l'affiche le titre de « roman » et non celui de « drame », on voyait tout de suite par où elle pêchait. Il était certainement très difficile de faire tenir en cinq actes les huit volumes des *Mystères de Paris* et de condenser en une seule soirée une action aussi complexe. — Suivre le livre pas à pas était impossible, et cependant les lacunes produisaient un effet désagréable : on éprouvait un vif désappointement à ne pas voir paraître un personnage attendu. Des ellipses nombreuses avaient été jugées nécessaires, et de là il résultait que la pièce pouvait sembler obscure à des gens qui n'avaient pas lu le roman... Mais tout le monde, nous l'avons dit, n'a-t-il pas dévoré les *Mystères de Paris* ?... Qui donc a pu oublier ces héros pleins de vie et de couleur : Rodolphe, Fleur-de-Marie, le Chourineur, le Maître d'école ? Le Maître d'école et Tortillard existaient dans l'ancienne pièce de Dinaux. M. Ernest Blum a, fort heureusement, rétabli la Chouette, à laquelle, avec un réalisme terrible, M^{me} Honorine a su donner l'effroyable physionomie qui convient à ce rôle hideux, mais bien venu. Parmi les divers personnages de l'œuvre d'Eugène Suë, il est un caractère qui, plus que tous les autres, a été soigneusement et amoureusement fouillé, et qui maintenant encore est admirablement vrai, c'est celui de Jacques Ferrand, cet habile hypocrite voilant la luxure de ses yeux sous ses lunettes bleues et faisant de l'austérité avec un habit râpé jusqu'à la corde, cet infâme coquin mille fois digne du bagne et qui, sous sa

la première représentation des *Mystères de Paris*. — Un des arbres se détacha et tomba sur le postillon conduisant la calèche du prince Rodolphe. Cet incident fit baisser la toile immédiatement, et comme le public voulait savoir, à la fois, comme allait le postillon et comment se terminait la pièce, le régisseur vint, après un assez long tumulte, prononcer cette phrase mémorable : « Mesdames et Messieurs, le drame finissait quand l'accident est arrivé. M. Frédérick n'avait plus qu'à se repentir et à se jeter par terre en criant : — Mon Dieu ! Mon Dieu !! Mon Dieu !!! » Aucun accident semblable n'est arrivé aujourd'hui à l'Ambigu et le dénouement a été heureusement modifié. Il faut voir la Chouette étranglée entre les deux poings du Maître d'école aveugle, qui punit, avant de mourir, son infâme complice. — Enfin ! la jeune spectatrice, notre voisine, en était toute ravie... M. Péricaud est bien amusant en Pipelet « embêté » par Cabrion, et Cabrion très adroitement joué par M. Fugère. M. Montal est suffisamment ignoble dans le Maître d'école. M. Fabrègues est un beau prince Rodolphe, et M. Gravier un sympathique Chourineur. On a vu avec plaisir M^{lle} Lemierre sous les traits de la Goualeuse et bissé la chanson *Cordon, s'il vous plaît !* écrite par M. Serpette, et spirituellement chantée par M^{me} Zulma Bouffar. Les *Mystères de Paris* ne sont pas seulement joués à l'Ambigu avec un rare ensemble ; ils ont été, je l'ai dit, très joliment montés par M. Rochard. Le décor du premier acte, représentant la rue aux Fèves, est, rétrospectivement, de la plus affreus

d'apprendre la mort de son père tué dans un engagement contre les communalistes. N'importe : un fugitif, un vaincu, est sacré. Elle ouvre et dit à l'homme : « Cachez-vous ! » Des soldats surviennent, commandés par un certain capitaine Maubert. Ils cherchent leur fugitif. Faustine répond qu'elle ne l'a pas vu — lorsqu'elle apprend par le capitaine que son frère, jeune officier de l'armée de Versailles, vient d'être surpris dans le bois voisin et exécuté par ces insurgés avec lesquels combat l'inconnu. A cette nouvelle, Faustine, saisie d'une rage de vengeance, trahit l'homme qui s'était confié à sa générosité. Elle livre son hôte. On l'emmène et on le fusille. Une dizaine d'années se passent. Faustine a épousé, pour obéir au testament de son père, un sien cousin, M. de Guessaint, qui consacre ses veilles alternativement à la géographie et aux demoiselles de mœurs douces. Faustine ne l'aime pas. En revanche, elle en tient pour un jeune sculpteur plein de talent, Jacques Rosny, qui fait son buste. Ce Jacques Rosny a pour père un communard fusillé en mai 71. C'est, bien entendu, l'homme que Faustine a livré. Jacques, d'ailleurs, ne raconte pas volontiers cette

jouer Faustine de Bressier. Le rôle de Jacques Rosny eût servi de début à un jeune homme, M. Léon Jancey, que nous avons vu, depuis lors, au Vaudeville, dans *Monsieur de Morat*. Les principaux rôles de la pièce de M. Delpit avaient été distribués : celui de la mère à M^{me} Fromentin, morte aujourd'hui, et les autres à M^{mes} Rosa Bruck et Darlaud, à Landrol, Romain, Lagrange, Duquesne et Montbars. Puis M^{me} Hading, ayant décliné la création de M^{lle} de Bressier, on chercha une autre interprète, et le drame vint ainsi à M. Rochard. Était-ce la pièce du Gymnase ? Est-ce davantage celle de l'Ambigu ?...

— détermination qu'il aurait fallu longuement motiver, expliquer, préparer — est encore admissible — le consentement de la mère, qui, elle, n'aime pas M^{lle} de Bressier, ne saurait l'être en aucun cas. Il est rare, dans une pièce, que les incertitudes du fond n'entraînent point des défaillances de forme. Aussi pourrais-je signaler dans le dialogue de ce drame bien des répliques malheureuses. C'est ainsi qu'au premier acte, un bon docteur dit qu'une blessure a été soignée comme par Hippocrate. Or, il s'agit d'une blessure produite par un coup de fusil. Hippocrate n'a pas dû en soigner beaucoup de semblables. Un autre personnage affirme qu'« il est plus aisé de remplir son devoir que de le connaître ». Débrouille qui pourra ce logogriphe. M^{lle} Blanche Deschamps joue Faustine avec beaucoup de distinction. On peut lui reprocher d'être un peu froide ; mais cela l'empêche de crier, et l'on fait au théâtre un abus du hurlement qui est insupportable. Chelles aurait plutôt le défaut opposé. Il ne va pas jusqu'à hurler, mais il donne souvent trop de voix. Il a toujours ses qualités chaleureuses et joue bien les trois derniers actes. M^{lle} Tessandier est fort belle dans le rôle de la mère. Elle y déploie cette tragique énergie qui est la dominante de son talent. Tout à fait saisissante est la façon emportée dont, au premier acte, elle embrasse son mari partant pour se battre. M. Gravier est fort bien sous les traits de Pierre Rosny. Les autres rôles sont convenablement tenus. Un mot encore : *Mademoiselle de Bressier* est la *je-ne-sais-combien-tième* pièce tirée

die dans ce drame populaire. Il ne faudrait pas toutefois que ce souvenir nous rendît injuste ni pour l'interprétation actuelle de *Marie-Jeanne* ni pour l'auteur de la pièce. Nous devrions dire « les auteurs », car ils sont trois : Mallian, qui fit de nombreux drames ; Charles Duveyrier, le saint-simonien (frère de Mélesville), qui, lui aussi, fut auteur dramatique à ses heures, et enfin d'Ennery... Ce qui ressort de cette soirée, c'est le triomphe de M^{lle} Tessandier, reprenant, après cinq ou six répétitions tout au plus, ce maître rôle de femme du peuple qui lui avait déjà valu, il y a quelques années, un succès si mérité. C'est avec de vraies larmes qu'elle a fait pleurer tout le monde ; c'est avec une simple phrase dite à l'abandon : « Tu peux me tuer, va ! pour le bonheur que j'ai à présent... » qu'elle a rappelé Dorval à ceux qui l'avaient vue, et l'a fait pressentir à ceux qui ne l'ont jamais connue. C'est en jouant le rôle de Marie-Jeanne avec un énorme trou qu'elle s'était fait à la tête en tombant évanouie à la fin du troisième tableau, et en « vivant » le personnage d'un bout à l'autre de la soirée, qu'elle a enfin conquis la place qu'elle mérite parmi nos actrices de drame : la première !

La millième représentation de *Marie-Jeanne* s'était donnée le 20 mai. A cette occasion, M. Rochard avait offert gratis au public ses six cents places de galerie et d'amphithéâtre ; puis l'Ambigu avait fermé ses portes le 2 juin.

28 SEPTEMBRE. — Réouverture. Reprise des *Mystères de Paris*. — Le vieil Ambigu, l'Ambigu de

obligé de remettre sa réouverture pour cause d'inondation... Les fils étant mouillés, il était impossible de faire mouvoir les décors, et le public attendait, très patiemment du reste. M. Rochard en a été quitte pour excuser ce long retard par une annonce qui n'était certainement pas, en cette occasion, la moins bonne des réclames, et le rideau de fer s'est levé à neuf heures sur la reprise des *Mystères de Paris*, arrêtés précédemment à la quatre-vingt-cinquième représentation. La centième aura lieu le 10 octobre.

26 NOVEMBRE. — Première représentation de *Mathias Sandorf*, pièce à grand spectacle, en cinq actes et seize tableaux, tirée du roman de M. Jules Verne par MM. William Busnach et Georges Maurens¹. — Les aventures du noble Hongrois Mathias Sandorf prêtaient au développement d'un caractère héroïque, et l'on se passionne malgré soi pour cet explorateur généreux qui pourrait dire comme le Jules César de Shakespeare : « Le danger et moi nous sommes nés le même jour, mais je suis l'aîné. » En écrivant *Mathias Sandorf*, M. Jules Verne avoue très franchement qu'il s'est inspiré

1. DISTRIBUTION : Cap Matifou, M. Dumaine. — Mathias Sandorf, M. Chelles. — Sarcany, M. Montal. — Étienne Bathory, M. Gravier. — Pierre Bathory, M. Fabrègues. — Silas Toronthal, M. Péricaud. — Pointe Pescade, M. Fugère. — Ladislas Zathmar, M. Dermez. — Zirone, M. Pougaud. — Officier autrichien, M. Valter. — Borick, M. Duchêne. — Raph, M. Paulin. — Le Geôlier, M. Bernay. — Francesco, M. Danequin. — Le sergent autrichien, M. Maurel. — Namir, M^{lle} Deschamps. — M^{me} Bathory, M^{lle} Murat. — Mitsy Toronthal, M^{lle} Lucy Manvel. La petite Réna Sandorf, Petite Breton. — Le petit Pierre Bathory, Petite Richard. — Bettina, M^{lle} Eva Martens.

le travail et a fait l'adaptation définitive à la scène de l'Ambigu. M. Rochard voulait y donner une pièce à spectacle (on veut toujours l'impossible) et nous devons lui rendre cette justice qu'il n'a rien négligé pour que ce spectacle fût vraiment beau. Le tableau de l'Évasion, avec les effets des nuages traversés par la foudre, la descente des prisonniers, et le torrent qui coule — de l'eau véritable, s'il vous plaît, — au milieu des rochers et des précipices ; celui du Trabucolo, place publique au bord de la mer, barraques de saltimbanques, navire en construction dont le lancement termine l'acte le tableau de la *Casa Inglese*, petite maison bâtie sur le flanc de l'Etna pour servir d'asile aux touristes, perspectives sur la campagne, rochers arides, laves sèches et cimes neigeuses, puis l'éruption du volcan, la fonte des neiges et la représentation des phénomènes ; la Fête des Cigognes sur la place de Tétouan, capitale du Maroc, et la ville illuminée : autant de clous décoratifs. *Mathias Sandorf* est aussi bien interprété qu'il est bien monté, au point de vue matériel. M. Dumaine s'y montre sous un aspect nouveau, en pur comique. On a fort applaudi le lutteur Cap Matifou, et son partenaire, le jeune Fugère, plein de verve en Pointe Pescade. Pipelet embêté par Cabrion avait fait le succès des *Mystères de Paris*. Cap Matifou et Pointe Pescade seront la gaieté de *Mathias Sandorf*. La partie dramatique est confiée à M. Chelles, fort bien placé dans le double rôle de Mathias Sandorf et du docteur Antekirte ; à MM. Montal et Péricaud (Sarkany et Silas Torenthal, les deux can

M. Fabrègues (l'amoureux Pierre Bathory), à M^{lle} Deschamps (une fort belle Namir), sans oublier la petite Breton, toujours mignonne et déjà prétentieuse.

		Date de la Nombre 1 ^{re} représentation d'actes. ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Le Fils de Porthos</i> , drame . .	5 a. 14 t.		47
<i>Les Mystères de Paris</i> , pièce. .	5 a. 12 t.	11 février.	107
* <i>Mademoiselle de Bressier</i> , drame	5	19 avril.	15
<i>Marie-Jeanne</i>	5 a. 6 t.	4 mai.	29
* <i>Mathias Sandorf</i> , drame. .	8 a. 16 t.	26 novembre.	46

THÉÂTRE DE PARIS

Les artistes sociétaires du Théâtre de Paris avaient joué les *Cinq doigts de Birouk* de M. Pierre Decourcelle jusqu'au 9 février, et donné, le 18 du même mois, la première représentation du *Ventre de Paris*, pièce en cinq actes et sept tableaux, tirée par M. William Busnach du roman de M. Émile Zola ¹. Les amateurs de naturalisme doivent être satisfaits. MM. Zola et Busnach nous montrent les halles sous tous leurs aspects. Les choux, les

1. DISTRIBUTION : Florent, M. Taillade. — François, M. Lacroix. — Gavard, M. Alexandre. — Robine, M. Paul Esquier. — Logre, M. Edmond Barbe. — Quenu, M. Chameroy. — Lacaille, M. Touse. — Marjolin, M. Gavoret. — Charvet, M. Danjou. — Auguste, M. Thommes. — Lorient, M. Guimier. — Pierre, M. Prika. — M^{me} Méhudin, M^{me} Marie Laurent. — Louise, M^{me} Masset-Largillière. — Lisa, M^{lle} Caristie-Martel. — M^{lle} Saget, M^{lle} Eugénie Saint-Marc. — Jean, La petite Breton. — Pauline, La petite Desmet. — M^{me} Lecœur, M^{lle} France. — La Sariette, M^{lle} Baletta. — Cadine, M^{lle} Regnault. — Marianne, M^{lle} Bauche. — Augustine, M^{lle} Claray. — M^{me} Leroux, M^{lle} Nanny.

l'amour de caniche qui vole son gigot et se sauve avec. Un artiste !

4 JUIN. — Première représentation (à ce théâtre) du *Mangeur de Fer*, drame en cinq actes et sept tableaux d'Édouard Plouvier¹. On comprend que ce rôle de Protée ait tenté Taillade. Alexandre, lui aussi, devait être excellent dans l'agent de police, déguisé en marchande de croquets : c'est encore la mère Moscou de la *Fille des Chiffonniers*. Grand effet pour le tableau du *Soleil rouge*, qui commence en noce et se termine dans une bataille, fort bien mise en scène. Beaucoup de vides dans la salle. Quelques critiques intrépides et peu d'artistes. Seule, M^{lle} Léa Caristie-Martel qui, en attendant une création dans le *Danton* de M. Clovis Hugues, qui ne viendra jamais, regrette son rôle de la belle Lisa. Nous aussi nous regrettons la resplendissante charcutière du *Ventre de Paris*... Le Théâtre de Paris avait fermé le 13 juin avec le *Mangeur de Fer*. Ce théâtre a vécu et fera place, ainsi que nous l'avons vu plus haut, à l'Opéra-Comique provisoire, le 15 octobre de cette même année 1887².

1. DISTRIBUTION : Phénix Porion, *M. Taillade*. — Emmanuel de Kérac, *M. Barbe*. — Roch, *M. Alexandre*. — Duc de Blamon-Novailles, *M. H. Luguet*. — Marquis O. de Blamon, *M. Christian*. — Chevalier Saint-Sauveur, *M. Danjou*. — Léger, *M. Prika*. — Ralph, *M. Aubert*. — Duchesse de Blamon-Novailles, M^{me} Baudu. — Blanche, M^{lle} Prévost. — Marie-Diane, M^{lle} R. Lion. — Collette, M^{lle} Nikitine.

2. Quand nous aurons noté une série de matinées classiques (du 10 février au 5 mai), comprenant *Avant la Pièce*, de M. Gustave Vautrey¹, *Tartufe*, *Andromaque*, le *Dépit amoureux*, le *Malade imaginaire*, le *Misanthrope*, le *Barbier de Séville*, les *Plai-*

		Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Les Cinq Doigts de Birouk</i> , pièce.	5 a. 6 t.		46
* <i>Avant la Pièce</i> , prologue en vers		10 février.	2
<i>Tartufe</i> , comédie en vers. . . .	5	10 février.	1
* <i>Le Ventre de Paris</i> , pièce. . .	5 a. 7 t.	18 février.	109
<i>Andromaque</i> , tragédie.	5	24 février.	2
<i>Le Dépit amoureux</i> , comédie en vers	2	10 mars.	1
<i>Le Malade imaginaire</i> , comé- die.	8	10 mars.	1
<i>Le Misanthrope</i> , comédie en vers.	5	7 avril.	1
<i>Le Barbier de Séville</i> , comé- die.	5	21 avril.	1
<i>Les Plaideurs</i> , comédie en vers	8	5 mai.	1
<i>L'Épreuve nouvelle</i> , comédie. . .	1	5 mai.	1
<i>Le Mangeur de Fer</i> , drame. . .	5 a. 7 t.	4 juin.	10

deurs et *l'Épreuve nouvelle*, nous aurons rendu compte des faits et gestes du Théâtre de Paris en 1887.

PORTE-SAINT-MARTIN

En dépit de son insuccès du soir de la première (21 décembre 1887), le *Crocodile* de M. Sardou¹ s'est maintenu quatre mois sur l'affiche. C'est seulement à la fin de mars qu'après avoir hésité entre de nombreuses pièces (le *Bossu*, *Richard Darlington*, les *Chevaliers du Brouillard*, *Robert Macaire*, *Rothomago*, la *Fille de Madame Angot* et même le *Werther* de M. Massenet), le directeur de la Porte-Saint-Martin remontait les *Beaux Messieurs de Bois-Doré* de George Sand et M. Paul Meurice² dont la reprise à ce théâtre avait lieu le 29 avril. « Quelle

1. Le 12 mars, M. Cooper, indisposé, était remplacé dans le rôle de Chevrillac par M. Paul Reney.

La 100^e représentation du *Crocodile* a eu lieu le 14 mars.

2. DISTRIBUTION : Sylvain de Bois-Doré, *M. Dumaine*. — Jovelin, *M. Marais*. — Sciarra d'Alvimar, *M. Pierre Berton*. — Guillaume d'Ars, *M. Volny*. — De Beuvre, *M. Bouyer*. — De Luce-nay, *M. Rosny*. — Adamas, *M. Léon Noël*. — Clindor, *M. Herbert*. — Guilbert, *M. Jégu*. — Aristandre, *M. Mallet*. — Lauriane, *M^{lle} E. Lemercier*. — Mario, *M^{me} Segond-Weber*.

plume au chapeau, pourpoint de satin rose agrémenté de dentelles, ne conviennent plus à son âge. Il arrivait par le fond, d'un pas lent et fier, et s'appuyant d'une main sur l'épaule de Mario; quel superbe vieillard ! Cette tête couronnée de cheveux blancs, cette grande taille qui se roidissait dans un habillement riche et sévère, cette démarche majestueuse, ce fut dans toute la salle comme un éblouissement. Il n'y eut qu'un cri d'admiration. »

Quand dans le magnifique décor de Robechi et Amable on a entendu, ce soir, Adamas (quelle panne pour l'excellent Léon Noël!) annoncer les « Messieurs de Bois-Doré », l'émotion n'a pas laissé de gagner la salle, et l'effet a été grand ; M^{lle} Weber a paru charmante et a partagé le succès de Dumaine. La jeune transfuge de l'Odéon était alors habillée à merveille, ce qui est un grand mérite. Son costume, entièrement blanc, avait été exactement copié sur les indications fournies par M^{me} Sand elle-même dans le roman : « Le pourpoint de satin à mille petits crevés sur les bras; le colet in sans ailerons (pourpoint de dessus à épaulettes, mais sans manches pendantes) en velours blanc, crevé d'argent; les chausses flottantes de quatre aunes de large, fermées jusqu'au-dessus du genou, garnies de boutons de perles et un peu ouvertes de côté pour laisser sortir le rose de la jarretière; les bas de soie, avec les souliers à pont-levis fermés de roses; la fraise à confusion, c'est-à-dire à plusieurs rangs inégaux avec des *rebras* assortis, le feutre à plumes, les diamants partout, un petit baudrier tout bordé de perles, et une petite

raprière qui était un vrai chef-d'œuvre. » C'était jadis Castellano qui faisait Sciarra d'Alvimar. Le rôle est échu à Pierre Berton — bien étonné, sans doute, de jouer les traîtres. — Le sympathique docteur Jemmy du *Crocodile* se venge de la destinée en prêtant au farouche Espagnol deux superbes costumes : le premier, en satin noir et or avec aiguillettes, bottes éperonnées à revers en dentelles blanches, grand chapeau mexicain, perles aux oreilles ; le second, tout en velours grenat, pourpoint à boutons d'or, plume blanche au chapeau. M. Berton a tout à fait grand air, ainsi accoutré, et nous avons regretté pour lui que la scène du cinquième acte, avec la confrontation du poignard, nous ait fait songer à l'interrogatoire de Pranzini par M. Guillot, Volny jouant le rôle de M. Taylor... Échange de conversations, au foyer. — « Avez-vous vu — nous demande un ancien (oh ! ces anciens !) — Adèle Page donner la réplique à Paul Bondoïs ? » — « Non, et je m'en vante. » — « Tant pis!... Ce n'est pas que M^{lle} Lemercier ne soit intelligente et gracieuse ; mais elle manque d'ampleur et d'autorité. On souhaiterait une voix plus étoffée pour ce personnage de grande dame. Elle ressemble trop à une petite pensionnaire. » — « Possible, mais M^{lle} Lemercier est si jolie sous son feutre gris que je me console tout à fait de n'avoir pas vu Adèle Page... » Et j'ajouterai, pour être agréable à mon ancien, comme pour renseigner les jeunes gens : De toutes les reprises qui pouvaient être faites dans le répertoire de la Porte-Saint-Martin, celle des *Beaux*

tiré : jeune et gai au premier acte, affreusement réaliste au troisième, il a mérité, dans un rôle qui n'est certes pas le meilleur de la pièce, l'approbation des connaisseurs en même temps que les sympathies générales du public. Citons, pour être complet, MM. Rosny, intéressant dans Angelotti, et Francès, amusant dans le marquis Attavanti, plus mari que nature, et adressons tous nos compliments à M. Duquesnel, pour le goût artistique avec lequel il a monté, décors et costumes, la nouvelle œuvre de M. Sardou. Nous avons déjà loué la mise en scène du second acte. Le panorama de Rome, vu de la terrasse du château Saint-Ange, au dernier acte, mérite d'être signalé tout particulièrement. *La Tosca* était un très gros succès pour Sarah Bernhardt ¹.

	Nombre	Date de la	Nombre de
	1 ^{re} représentation	représentation	représentations
	d'actes.	ou de la reprise.	pour l'année.
<i>Le Crocodile</i> , pièce.	5 a. 9 t.		133
<i>Les Beaux Messieurs de Bois-</i>			
<i>Doré</i> , drame.	5	29 avril.	77
<i>La Tour de Nesle</i> , drame. . .	5 a. 9 t.	7 juillet.	12
* <i>La Tosca</i> , drame.	5 a. 6 t.	24 novembre.	38

1. Le 29 décembre, on faisait relâche au théâtre de la Porte-Saint-Martin, afin de donner un jour de repos à M^{me} Sarah Bernhardt à l'occasion du mariage de son fils, M Maurice Bernhardt. Le lendemain avait lieu la 36^e représentation de *la Tosca*.

THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE

A *Tailleur pour Dames* de M. Georges Feydeau qui en était, le 28 janvier, à sa 50^e représentation, succédait une comédie en trois actes de M. Alexandre Bisson, répétée sous le titre de *Pas de Femme!* et définitivement représentée le 10 février sous celui de *Ma Gouvernante* ¹. — « Pas de femme! » tel est le sévère principe de Chamorin, un savant à la crinière broussailleuse, qui vit, à Orléans, dans son laboratoire, au milieu de ses alambics et de ses cornues, et prétend qu'une femme, une vraie femme, n'est faite que pour embarrasser la vie et empêcher de travailler. Or, il « potasse » son invention, et ne s'est marié, il y a deux ans, que pour avoir, non pas une cama-

1. DISTRIBUTION : Chamorin, M. Saint-Germain. — Bonnardel, M. Delannoy. — Célestin, M. Raimond. — Gaëtan, M. Galipaux, — Godefroy, M. Bellot. — Octave, M. Gildès. — Valentine, M^{lle} Jane Debay. — Victoire, M^{lle} Mary-Gillet. — Charlotte, M^{lle} Mario.

rade, comme nous l'avaient montrée, au Palais-Royal, MM. H. Meilhac et Ph. Gille, mais simplement une gouvernante, tenant son linge en état et lui servant ses repas à heure fixe. Il ne connaît même pas la couleur des yeux de Valentine — Valentine, que le notaire Bonnardel a refusée à Célestin, et que ledit Célestin vient relancer jusque dans son ménage, bien déterminé à se faire « l'aide » du mari, comme il est déjà le « préparateur » du chimiste. Celui-ci est d'ailleurs tout prêt à lui céder la place. — « Tu es éperdument amoureux de ma femme, dit-il, et tu ne peux te passer d'elle : qu'à cela ne tienne ! Épouse-la : je te la donne... Je divorcerai quand tu voudras... » Et la toile tombe sur le ravissement de Célestin. A l'acte suivant, métamorphose complète. Plus heureux que Michel Pauper, Charmorin ayant, paraît-il, réellement trouvé le moyen de faire du diamant avec du charbon, a vendu son brevet trois millions à un banquier de Paris qui s'est chargé de le dégourdir. Après avoir fait, pendant six semaines, une fête complète, il revient à Orléans, absolument transformé, connaissant les belles-petites et l'art de leur plaire (il a touché trois millions) et prêt à s'enflammer pour la première femme venue, pour peu qu'elle en vaille la peine. Il s'est même fait dresser procès-verbal pour avoir été surpris, dans le train qui le ramène à Paris, « embrassant » sa compagne de voyage, une cocotte qui ne demandait probablement pas mieux que de se laisser faire. « Les femmes, il n'y a que ça ! » Voilà quelle est maintenant sa devise.

Et c'est dans ces sentiments qu'au lieu de la froide et bigote gouvernante d'autrefois il retrouve, en Valentine, une femme séduisante et provocante, dont il s'éprend immédiatement. Mais Valentine se venge des précédents dédains de son mari et tient pour le divorce. Elle a même un motif plausible dans le procès-verbal du contrôleur de la Compagnie, que la cocotte a appelé « sale type ! » L'arrivée du chef de gare et la confusion du fonctionnaire, qui, à l'instar du *Fiacre 117*, met sur le compte des époux Chamorin la « bonne fortune » du mari, ont été la joie du second acte. En dépit de ses divers quiproquos, le dernier n'est pas le meilleur des trois. Célestin est d'autant plus désireux d'épouser M^{me} Chamorin, qu'il la sait millionnaire : le régime de la communauté. « Quelle veine que vous m'ayez refusé Valentine quand elle n'avait pas le sou ! » dit-il à Bonnardel. Il faut qu'une certaine demoiselle Charlotte de Blancménil — la cocotte du train — vienne lui tirer les cartes et lui dire : « Vous aurez beaucoup de bonheur en ménage, mais, au bout de huit jours, vous claquerez ! » pour que Célestin se console de perdre Valentine, qui a décidément fait la conquête de son mari. Il y a dans la pièce de M. Bisson une idée de comédie qui n'est pas précisément neuve, puisque c'était déjà celle de *Divorçons !* avant d'être celle de *Ma Camarade !* Mais il y a aussi de la gaieté, de la bonne humeur et de l'entrain, qui ont ravi le public, et des mots qui auraient dû enlever le succès, préparé par un quatuor d'excellents ac-

sans paris ¹, revue en un prologue, trois actes et huit tableaux, de MM. Paul Ferrier, Clairville et Depré. — La Renaissance a fait, ce soir, sa réouverture avec un éclairage exclusivement électrique, et, ce qui est encore unique dans les théâtres parisiens, les machines destinées à produire cette lumière sont placées en dehors de l'immeuble, à une distance de plus de trois cents mètres, après la traversée de la rue de Bondy. Si l'on joint à cette réforme radicale l'achèvement de puissants appareils hydrauliques embrassant la scène et la salle, un nouvel escalier pratiqué dans la façade, un second vestibule derrière cet escalier, deux nouvelles portes sur le boulevard, le rideau de fer plein et le gros mur coupant en deux l'édifice; d'importantes modifications dans la salle, sur la

i. DISTRIBUTION : Follebraise, *M. Maugé*. — Un Monsieur, le Dompteur, l'Académicien, *M. Raimond*. — Excelsior, *M. Delannoy*. — Bob, Maxime, Boisgommeux, *M. Galipaux*. — Pétillon, Virginus, *M. Montcavrel*. — Chapoulot, l'Aérostier, Saccard, le Marquis, *M. Bellot*. — Un Photographe, un Huissier, Appius, *M. Larcher*. — John, l'Hypnotiseur, le Libraire, Lohengrin, *M. Regnard*. — Victoire, le Chat noir, Renée, la Marquise, *Mlle Aug. Leriche*. — Pâquerette, *Mlle Blanche Ollivier*. — Le Pantin, l'Abbesse de Jouarre, le Dictionnaire, *Mlle Noémie Vernon*. — Mercédès, *Mlle Rivero*. — La Foire de Séville, *Mme Chapoulot, Mlle Virginie Rolland*. — La plus jolie femme de Paris, *Mme de Haut-Pignon, Mlle Andrée d'Artois*. — Julia, une Étoile, Virginie, *Mlle Juliette Lhery*. — Cache-Tampon, 2^e Vendeuse, *Mme de Rebondy*, les Quatre coins, *Mlle Boris*. — Ernestine, Étoile, la Chatte blanche, *Mlle Jane de Charny*. — La lettre cachetée, *Mlle Mary Patry*. — Adolphe, 1^{re} Vendeuse, Élisabeth, Collin-Maillard, *Mlle Cantin*. — Nini, l'Amour platonique, 3^e Francillon, *Mlle Pervenche*. — Pigeon vole, 3^e Vendeuse, 4^e Francillon, *Mlle Perviani*. — Une Dame, Carlo, 1^{re} Cocotte, *Mlle Jane d'Henin*.

scène et dans les couloirs, on trouvera qu'il y a là de quoi donner confiance entière au public élégant de la Renaissance et faire de ce joli théâtre un des plus fréquentés de Paris. Suivant l'exemple du Palais-Royal, qui avait donné une revue au mois de septembre de l'année précédente, au début de la saison théâtrale, M. Fernand Samuel s'est adressé aux trois auteurs de la *Brigue Dondaine*, et a monté leur nouvel ouvrage : *Paris sans paris*, aussi bien qu'il le pouvait monter. Qu'on en juge par une distribution qui comprend les noms de MM. Maugé, Raimond, Delannoy, Galipaux, Larcher, Montcavrel, Regnard, Augustine Leriche, Blanche Ollivier, Noémie Vernon, etc. Une revue ne se raconte pas. L'essentiel est qu'elle soit amusante. Est-ce le cas de *Paris sans paris*? On a ri, au premier acte, de l'écriteau qui se dresse : « Il faut qu'il revienne... Il reviendra... qui?... qui? » — « Coquelin! » On a redemandé le joli rondo, non rimé, sur l'échafaudage de la Porte Saint-Denis, et la toile s'est baissée sur une divertissante parodie des dompteurs de fauves. Après la femme hypnotisée et son magnétiseur, qui sont fort bien accueillis par les lions, Raimond invite le public : « Entrez donc! Suivez le monde! » Et la cage est bientôt envahie par la foule. Le second acte nous mène tout d'abord dans les nuages où s'est élevé le *Horia*, et nous voyons le joli tableau vivant de la Grande Ourse : Essayez vos lorgnettes, messieurs de l'orchestre! Citons ensuite une piquante allusion au prochain roman naturaliste intitulé *La M.....* Ce mot se sent, mais il

ne se rend pas. Voici, toujours rendu par Raimond, un personnage de Zola qui a fait quelque bruit dans le monde et qui se vante d'être souf tout le temps. « Je sais briller » dit-il. — « *Parle bas !* » lui fait-on. — « Justement ! » Mentionnons aussi une amusante critique du *Chat noir* et de l'illustre Salis, par l'excellente Augustine Leriche, et donnons un souvenir à l'acte des théâtres : « A la Comédie-Française » qui termine gaiement la revue de MM. Ferrier, Clairville et Depré. Raimond y était encore bien plaisant dans le rôle du vieil académicien chasseur, retour de Chantilly, et fort spirituelle était la parodie de *Renée* : « La pièce que nous venons d'avoir l'honneur de représenter devant vous est de M. William Busnach. » Bien drôles aussi, *Lohengrin* entremêlé de chansons de cafés-concerts et la scène dans la salle représentant les fameux mardis de la Comédie-Française, où gommeux et femmes du monde font dans leurs loges le potin que vous savez. Au simple énoncé des principales scènes de *Paris sans paris*, vous pouvez juger que la première revue de l'année 1887 n'était pas ennuyeuse le moins du monde. Sans doute il était pénible de voir des artistes comme Galipaux, Raimond et autres se déguiser en véritables clowns, mais puisque le public aime les revues, il faut bien le satisfaire...

29 NOVEMBRE. — Première représentation du *Roi Koko*, vaudeville en trois actes de M. Alexandre Bisson. — Le *Roi Koko* était primitivement, m'a-t-on dit, une opérette dont le premier acte

vieillissant », répond Lamazou, qui ne se démonte pas pour si peu, et qui menace de pousser son cri de guerre, si son hôte tarde à lui donner sa femme. Daubichon n'a d'autre moyen que d'appeler sa sœur Brigitte, une vierge de quarante-quatre ans, en quête d'un mari qui ne vient pas, et de lui dire : « Koko t'aime... » — « Mais je ne le connais pas. » — « C'est pour ça ! » Et la voilà, toute pudique et toute tremblante, mise en présence du faux sauvage, qui, naturellement, ne coupe pas dans le pont. La vieille fille en sera pourses frais d'œillades et d'entrechats : car elle a lu que, suivant les us et coutumes du pays, la jeune fiancée doit pirouetter trois fois autour de son galant, et prendre, en face de lui, les poses les plus avantageuses... Vous voyez Mathilde faisant l'almée ! On a ri du plus fou des rires avec l'excellente Mathilde ; on s'est tordu de même quand on a vu surgir un second nègre — c'est le petit Des Mouchettes, autre soupirant d'Angèle qui s'est travesti en gommeux moricaud, — et quand Lamazou a dit à Daubichon, de plus en plus ahuri : « C'est ton fils ! » — « Mais il est encore plus noir que toi. » — « Il est en deuil de sa mère ! » fait Lamazou. *Ab uno disce omnes* : par ce seul trait, vous pouvez juger du ton de plaisanterie qui régnait en cette bouffonnerie. Faut-il vous conter comment Daubichon, qui a envoyé chercher la police pour arrêter les nègres, est arrêté lui-même par les agents, puis relâché, pour voir le petit Des Mouchettes embrasser sa femme ; comment, enfin, Lamazou, dénoirci, se déclare suffisamment vengé de Daubichon par les transes

où il l'a mis. Il ne lui est, d'ailleurs, pas plus défendu qu'à Des Mouchettes d'espérer la chute de la belle Angèle. — Théophile, — un filleul dont nous n'avons pas parlé, et dont le rôle, joué par Raimond, est pourtant fort amusant — épouse la nièce de Daubichon. Il n'y a guère que sa sœur Brigitte, qui reste pour compte, et pourtant elle se serait contentée d'un époux couleur de cirage. Savez-vous que la troupe de la Renaissance est une des meilleures troupes de Paris. C'est ainsi qu'outre Mathilde et Raimond, transfuges du Palais-Royal, nous nommerons Maugé, excellent dans Daubichon; Galipaux, fort drôle en petit nègre gommeux; Montcavrel, amusant en roi Koko. Ce *Roi Koko* terminait gaiement, à la Renaissance, l'année 1887.

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Un Début</i> , comédie.	1		110
<i>Le Choix d'un tiendre</i> , comédie.	1		86
<i>Tailleur pour Dames</i> , vaudeville	3		61
* <i>Ma Gouvernante</i> , comédie. .	3	10 février.	26
* <i>Les Dossiers jaunes</i> , comédie.	3	21 mars.	12
<i>Le Procès Vauradieux</i> , comédie.	3	1 ^{er} avril.	25
* <i>M. Irma</i> , comédie.	1	1 ^{er} avril.	80
<i>Les Deux Merles blancs</i> , comédie.	3	25 avril.	50
<i>Edgard et sa Bonne</i> , comédie. .	1	25 avril.	43
<i>J'épouse ma Femme</i> , comédie. .	2	2 juin.	18
<i>Les Noces de Bouchencœur</i> , comédie.	3	20 juin.	11
* <i>Paris sans paris</i> , revue. . .	3 a. 8 t.	4 octobre.	63
<i>Le Train n° 12</i> , comédie. . .	1	29 octobre.	60
* <i>Le Roi Koko</i> , vaudeville. . .	3	29 novembre.	87

BOUFFES-PARISIENS

Une année malheureuse pour le Théâtre des Bouffes, qui cherche sans le trouver, le pendant de son succès de *Joséphine vendue par ses sœurs*. A l'exception de la *Gamine de Paris*, M^{me} Ugalde aura vécu de pauvres reprises et de pièces avortées.

4 JANVIER. — Première représentation des *Grenadiers de Mont-Cornette*¹, opéra-bouffe en trois actes, de MM. Daunis, Delormel et Édouard Philippe ; musique de M. Charles Lecocq. — Enfin, le début tant espéré a eu lieu. M^{me} Ugalde, la directrice des Bouffes, a vu sa fille, M^{lle} Marguerite Ugalde, jouer, sur la scène du passage Choiseul, un rôle écrit exprès pour elle. Car c'est toute une histoire : la créatrice de tant de chefs-d'œuvre

1. DISTRIBUTION : La Grenade, M. Mauge. — Belamour, M. Picculuga. — Canut, M. Lamy. — Girassol, M. Gourdon. — Duc de Rio Seco, M. Gaussins. — Tonio, M^{lle} Ugalde. — Gertrude, M^{lle} Jeanne Thibault. — Pitchounetta, M^{lle} Tassilly.

instrumentation fine, pleine de jolis détails et d'intentions spirituelles. M. Serpette est un musicien doublé d'un boulevardier ; sa conversation mélodique a du trait et de la pointe, souvent même elle se risque dans l'argot de l'asphalte ; mais ces propos légers ne sont sans séduction ni pour ceux qui les écoutent, ni pour celui qui les tient, et l'on comprend que M. Serpette s'amuse à écrire ces couplets faciles. Il y a dans ces vingt-quatre morceaux de petits coins d'excellente musique, orchestrée avec un soin qui sent son prix de Rome juste ce qu'il faut, c'est-à-dire sans jamais accuser la moindre pédanterie. Bornons-nous à rappeler comme morceaux saillants : le duo du premier acte, que chantait si joliment M^{lle} Ulgade et M. Piccaluga et dont l'ensemble est ravissant ; le duo parodie d'Hercule et de Coëlina (le jeune Lamy et la jolie Gilberte) ; le finale de l'acte, et, au suivant, la jolie romance qu'on a redemandée à M. Piccaluga ; les couplets des « Polonais de la brave Pologne, qui seront toujours des braves Polonais » et le finale du second acte : « Le temps est beau, la route est belle : mon prince, allez vous promener ! » Enfin, nous noterons, au dernier acte, le charmant terzetto : « Après l'orage vient le beau temps » ; le duetto de l' « Engueulade », style du carreau du Temple, que disaient si crânement M^{lles} Ugalde et Mily Meyer et qui a mérité les honneurs du *ter*, et la piquante scène de la rencontre : « Ah ! quel hasard délicieux ! » M^{lle} Ugalde brûlait les planches et avait véritablement le diable au corps. Sa voix, jadis un peu criarde, prenait de

de M^{lle} Augustine Leriche — vraiment gaie dans son rôle de bachelière « emballée » dans l'argot parisien ; par M^{lle} Gilberte, un bien joli « crampon » ; par M^{lle} Desgenets, en anglaise amoureuse, et M. Jeannin, en poète chevelu ; par M. Roux enfin, et par M^{me} Toudouze, fort amusants dans les époux Dulac. Le *Microbe* est enlevé de verve, et vaut décidément beaucoup mieux que la réputation que, d'avance, on lui avait faite assez méchamment. — La *Timbale d'argent* accompagnera bientôt sur l'affiche les trois petits actes du *Microbe*. Puis, pour terminer l'année, on reprenait, cette fois avec l'inimitable Mily Meyer, prêtée par les Variétés, la triomphante *Joséphine vendue par ses sœurs*.

Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
-----------------	-------------------------------------------------------------	-----------------------------------------

<i>Le Singe d'une Nuit d'été</i> , opérette.	1		74
<i>Joséphine vendue par ses sœurs</i> , opéra-bouffe.	3		84
* <i>Les Grenadiers de Mont-Cornette</i> , opéra-bouffe.	3	4 janvier.	18
<i>Rose Polka</i> , opérette	1	.	64
<i>Les Petits Mousquetaires</i> , opéra-comique	3 a. 5 t.	12 février.	30
* <i>La Gamine de Paris</i> , opéra-bouffe	3	30 mars.	64
<i>La Course au Baiser</i> , comédie.	1	20 avril.	93
* <i>Le Sosie</i> , opéra-bouffe.	3	8 octobre.	18
<i>La Timbale d'argent</i> , opéra-bouffe	3	17 novembre.	34
* <i>Le Microbe</i> , vaudeville.	3	9 décembre.	16

NOUVEAUTÉS

A la reprise du *Cœur et la Main*, qui atteignait, le 13 janvier, sa 150^e représentation, succédait, le 25 du même mois, l'*Amour mouillé*, opéra-comique en trois actes de MM. Jules Prével et Armand Liorat, musique de M. Louis Varney¹. — Avez-vous déjà vu un tuteur voulant marier sa pupille à un neveu ridicule, quand survient un beau jeune homme qui se fait aimer — comme ça, tout de suite — et réussit, au bout de trois actes plus ou moins mouvementés, à épouser celle qui l'aime et qu'il adore? Répondez sans hésitation : Avez-vous déjà vu cela quelque part et quelques fois? — Oui, n'est-ce pas?... Je connaissais d'avance votre réponse... Eh bien ! si vous l'avez vu, vous le reverrez encore

1. DISTRIBUTION : Pampinelli, *M. Brasseur*. — Cascarino, *M. Albert Brasseur*. — Ascanio, *M. Guy*. — Catarina, *M^{me} Desclauzas*. — Le prince de Syracuse, *M^{lle} Maria Nixau*. — Lauretta, *M^{lle} Darcelle*. — Fritella, *M^{lle} Blanche Marie*. — La Prieure, *M^{lle} Authié*. — Sœur Francesca, *M^{lle} Varennes*.

sauver la pièce, elle ne faillira pas à sa tâche. La partition de M. Lacome se compose d'une vingtaine de morceaux, parmi lesquels nous citerons, au second acte, le plus « fourni » au point de vue musical, les couplets de Lucrèce, que M^{lle} Granier dit d'une façon si charmante, le trio de l'Enlèvement, chanté par M^{lle} Granier, déjà nommée, par M^{lle} Lantelme et M. Guy, et la valse des Gifles. Est-ce tout ? J'ai bien peur que ce soit tout, tout, tout ! Après M^{lle} Granier, qui, naturellement, tire sur elle tout le « peplum », citons la belle Lantelme dans Myrrha, les deux Brasseur, père et fils, l'un dans Barbinus et l'autre dans Bomilcar, « neveu d'Amilcar, un fameux Lascar », et Gaillard qui vient de l'Eldorado tout exprès pour remplir le rôle de Famulus. Il s'en acquitte avec beaucoup d'agrément, en bon compère qu'il est, et ne dépare pas une pièce à l'allure « café-concert ». Telle est la pente sur laquelle glisse trop facilement, hélas ! le théâtre d'aujourd'hui.

6 NOVEMBRE. — Reprise de la *Mariée du Mardi-Gras*¹. — Des artistes qui créèrent, au Palais-Royal, il y a vingt-cinq ans, l'amusante folie de Lambert Thiboust et Eugène Grangé, — Gil Pérez, Hyacinthe, Lassouche, Hortense Schneider et M^{me} Thierret, — Brasseur est le seul qui soit resté

1. DISTRIBUTION : Groseillon, M. Brasseur. — Lysis Chevreau, M. A. Brasseur. — Peau de Satin, M. Gaillard. — Clodomir, M. Guy. — Le restaurateur, M. Tony-Rion. — Le caporal, M. Lauret. — Bérénice, M^{lle} Nizau. — M^{me} Boudinier, M^{me} Fournier. — Léonie, M^{lle} Pitter. — Pichenette, M^{lle} Varennes. — Clorinde, M^{lle} Mithoir.

M. Antoine Banès ¹. — Entre nous, je ne déteste pas le moins du monde ces pièces dont on dit d'avance qu'elles ne finiront pas. Elles finissent, la plupart du temps, beaucoup mieux qu'on ne pense. Celle de MM. Blavet et Carré s'est assez gaiement terminée sur la Ronde des Délégués, musique de M. Banès, et la toile s'est baissée, au coup de minuit, non sur un chef-d'œuvre, bien entendu, mais sur un vaudeville sans prétention ayant rempli son but : celui de faire rire un brin les honnêtes gens. Les délégués de Sotteville sont le maire Duraté, le capitaine des pompiers Bouvreuil et le paysan Filochet, trois, « bons villageois » qui, sous le prétexte d'assister officiellement aux obsèques de leur député Gobichard, se font envoyer à Paris, où ils espèrent bien « faire une noce à tout casser ». Le bel Antonin n'est-il pas là pour les y entraîner? M^{me} Duraté ne lui a-t-elle pas promis « ses faveurs », à la condition qu'il lui rapporterait les preuves de l'infidélité de son mari? Et pour commencer, Antonin les conduit dans le restaurant où il retrouve une jolie caissière de ses amies. Cette Zoé a une tante qui tient une table d'hôte rue des Martyrs (hum ! hum !) et qui invite nos trois délégués à une redoute, où il y aura des femmes... Vous voyez d'ici la belle orgie dans laquelle on

1. DISTRIBUTION : Duraté, *M. Saint Germain*. — Filochet, *M. Brasseur*. — Antonin, *M. A. Brasseur*. — Bouvreuil, *M. Gaillard*. — Hippolyte, *M. Guy*. — Marius, *M. T. Riom*. — Adolphe, *M. Dubois*. — Bezigue, *M. Lauret*. — Gobichard, *M. Bourgeotte*. — Zoé, *M^{me} Grisier-Montbazon*. — Amanda, *M^{me} Fournier*. — M^{me} Duraté, *M^{lle} Vialda*. — Un jeune homme, *M^{lle} Mitthoir*. — Clara, *M^{lle} Varennes*.

sion. Notons encore le personnage d'Antonin (M. Albert Brasseur), « qui s'est promis de faire une saleté à un ami, c'est sacré », et qui revient enchanté du mari, qu'il trouve charmant, et ne voulant pour rien au monde tromper un si galant homme. Mentionnons enfin le succès de M^{me} Grisier-Montbazon (Zoé), toujours bonne comédienne, aimable diseuse, et, ce qui ne gâte rien, au contraire, adorablement costumée. M. Banès a écrit, pour les *Délégués*, quelques airs tendant à prouver qu'il est aussi capable qu'un autre de composer un ouvrage de plus d'importance. Le trio : « Du moment qu'on ne peut faire autrement, respectons sans cesse la morale et la sagesse » et la scène des obsèques tiendraient leur place dans une opérette signée d'un de nos meilleurs faiseurs.

23 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Lycéenne*, pièce en trois actes de M. Georges Feydeau, musique de M. Gaston Serpette¹. — *Tailleur pour Dames* était, il y a un an, le début au théâtre de M. Georges Feydeau, le fils du fameux romancier Ernest Feydeau, le beau-fils de notre éminent confrère Henry Fouquier. M. Georges Feydeau avait alors vingt ans, ou peu davantage, et nous n'avions jamais vu si jeune auteur faire aussi gaiement son premier pas sur la scène. Ce

1. DISTRIBUTION : Saboulot, M. Saint-Germain. — Bouvard, M. Albert Brasseur. — Carlin, M. Gaillard. — Dutréteau, M. Guy. — Bichu, M. Tony-Riom. — Le Proviseur, M. Bourgeotte. — Alexandrin, M. Schey. — Firmin, M. Dubois. — Un garçon, M. Prosper. — Finette, M^{me} Jane May. — M^{me} Bichu, M^{me} Fanny Génat. — Alice, M^{lle} Pitter. — Anita, M^{lle} Guilbert.

partition pour rire que l'affiche qualifie à tort de « musique nouvelle » et qui va des airs de collège « Plus de bahut ! » aux refrains de l'Alcazar d'été et aux réminiscences des compositeurs les plus applaudis sur cette même scène des Nouveautés. Je connais M. Serpette, et je suis persuadé qu'il serait le premier à me demander de ne pas insister sur son « œuvre ». Passons donc aux interprètes. J'ai déjà dit tout le bien que je pensais de M. Albert Brasseur, et je ne m'en dédis pas : il a joué sans prétention et avec beaucoup de rondeur comique le rôle d'Apollon Bouvard. M^{me} Jane May (la lycéenne) est une comédienne adroite et futée : mais pas l'ombre de voix. MM. Gaillard et Guy rendent d'une façon fort intelligente les rôles du notaire Carlin et du pion Dutréteau, et l'uniforme bleu des jeunes lycéennes est charmant. Mais que dire de Saint-Germain, qui, par amitié sans doute pour le jeune auteur et en souvenir du Bassinet de *Tailleur pour Dames*, a consenti à jouer Saboulot ! Et quelle tristesse de voir un comédien de sa valeur se fourvoyer de la sorte en de telles « pannes » et sur de tels tréteaux ! Pauvre Saint-Germain ! Dire qu'il a réussi à dérider le public avec la chanson du *Cannibale et l'Horizontale* ! Nous en aurions pleuré ¹...

1. M. Saint-Germain a pris soin de nous expliquer qu'il s'était laissé tenter, en entrant aux Nouveautés, par l'espoir de jouer Figaro dans le *Fils de Figaro*, de M. Paul Burani, avec M^{lle} Granier, et que c'est sur les instances de son ami Brasseur qu'il avait accepté, à défaut de Figaro, Duraté des *Délégués* et Saboulot de la *Lycéenne*. — Nos regrets n'en subsistent pas

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Au Grand Turc</i> , comédie. . .	1		79
<i>Le Cœur et la Main</i> , opérette.	3		16
* <i>L'Amour mouillé</i> , opéra-comique	3	25 janvier	104
* <i>Une Ruse</i> , comédie.	1	23 mars	85
* <i>Ninon</i> , opéra-comique. . . .	3	—	25
* <i>Adam et Ève</i> , opérette fantastique.	4	15 avril	17
* <i>Les Saturnales</i> , opéra-bouffe.	3	26 septembre	65
* <i>Chez le Pédicure</i> , comédie. .	1	27 septembre	90
<i>La Mariée du Mardi-Gras</i> , vaudeville.	3	7 novembre	21
* <i>Les Délégués</i> , pièce.	3	30 novembre	21
* <i>La Lycéenne</i> , pièce.	3	23 décembre	9
* <i>Un Nouveau-né</i> , comédie. . .	1	31 décembre	1

moins de voir un artiste de la trempe de M. Saint-Germain plus sortir des petits théâtres et ne pas cesser de jouer ces fariboles indignes de son talent.

FOLIES-DRAMATIQUES

L'année 1887 avait commencé par l'amusante revue de MM. Monréal, Blondeau et Grisier, *Paris en général*, à laquelle on ajoutait, au milieu du mois de février, quelques parodies nouvelles, comme celles du *Crocodile* et de l'*Amour mouillé*, et qui se donnait le 19 mars pour la centième fois.

6 AVRIL. — Première représentation du *Bourgeois de Calais*, opéra-comique en trois actes d'Ernest Dubreuil, musique de M. André Messager¹. — Cette pièce nous transporte en pleine histoire du xvi^e siècle, au lendemain de cette désastreuse journée de Saint-Quentin, qui semblait ou-

1. DISTRIBUTION : Le duc de Guise, *M. Morlet*. — Tréfort, *M. Gobin*. — André, *M. Dechesne*. — Aubriel, *M. Bellucci*. — Champagnolles, *M. A. Guyon*. — Kerkadec, *M. Lauret*. — Mittonnet, *M. Duhamel*. — Un sergent, *M. Speck*. — D'Andelot, *M. Milot*. — Comtesse de Civrac, *Mlle I. Damour*. — Marthe, *Mlle L. Borel*. — René, *Mlle Fanzi*. — Antine.

(imitée du chœur qui commence le troisième acte du *Domino noir*), la jolie chanson autrefois ajoutée tout exprès pour M. Morlet : « Quel déjeuner j'ai fait ! » ne sont-ils pas des morceaux qui dénotent une grande abondance mélodique, en même temps qu'une expérience notoire de la scène ? Après Arlequin de la *Surprise de l'amour*, et Pippo de la *Mascotte*, M. Morlet n'a jamais rencontré de meilleur rôle que celui de Brissac, qui le mit d'emblée, jadis, au rang des étoiles masculines d'opérette. Chanteur de goût et comédien intelligent, il est toujours accueilli avec enthousiasme par le public des Folies. Sa voix sonne superbement dans les refrains cavaliers et les rondes égrillardes. On lui demandait encore ce soir-là le finale du second acte : « Aimons-nous donc », qu'il enlève vraiment avec beaucoup de verve. Avec M. Morlet, nous avons retrouvé M. Marcelin sous les traits de Gontran et M^{lle} Jeanne Becker, toujours austère sous la coiffe de sœur Opportune. La grimace de M. Gobin (l'abbé Bridaine) ne cesse pas d'être amusante pour ceux qui l'aiment : c'est l'homme des galeries supérieures. La jolie voix de M^{lle} Blanche Marie ne plaît pas seulement aux connaisseurs de l'orchestre, elle ravit toute la salle. Une salle qui ne demande que du comique — témoin les seize représentations du sérieux et patriotique *Bourgeois de Calais* — et pour qui la direction des Folies prépare, après les *Mousquetaires au couvent*, une reprise de la *Cantinière*, avec M. Gobin dans le rôle de Bras-seur.

11 MAI. — Première représentation de la *Canti-*

et un prologue, et comprend cinq tableaux. Au premier, Robert Surcouf, employé chez le riche armateur Kerbiniou, est proprement mis à la porte pour avoir demandé la main de sa nièce. Kerbiniou voulant pour Yvonne un parti de trois cent mille francs, le corsaire Marcof engage Surcouf à partir avec lui pour faire fortune. Il aura les trois cent mille francs. Il en rapportera même le double quatre ans après. Mais il est d'un mois en retard, et pendant qu'Yvonne est allée prier pour son retour au pèlerinage de Sainte-Anne-d'Auray, on fait croire à Surcouf qu'elle est mariée avec le capitaine Thompson. Et la guerre recommençant, l'officier anglais enlève Surcouf, que sauvent heureusement deux faux Siciliens, Gargousse et Flageolet — Passepoil et Cocardasse du *Bossu* — aidés par miss Arabelle, reconnaissante envers Surcouf de l'avoir autrefois empêchée d'être dévorée par un caïman. Kerbiniou est pris pour Surcouf, ou plutôt il y a deux corsaires. Le quatrième tableau se passe sur la corvette du vrai Surcouf à qui les Anglais donnent inutilement la chasse. L'*Amphitrite* est prise à l'abordage, et Surcouf peut épouser « celle qu'il aime ». Le cinquième et dernier tableau nous montre son retour triomphal à Saint-Malo. L'heureux auteur des *Cloches de Corneville*, M. Robert Planquette, a écrit pour *Surcouf* une partition qui ne comprend pas moins de vingt-deux morceaux, et en l'honneur de laquelle le nombre des excellents instrumentistes, vaillamment conduits par M. D. Thibault, a été augmenté de façon à présenter dans l'ensemble

Villa-Tomba — vieille noblesse palermitaine — sont bien drôlement représentés au second acte (le meilleur de l'ouvrage) par Gobin et Guyon fils. On a *trissé* leur « Belle Italie ». Montrouge joue bien plaisamment la scène du mal de mer, et il n'est pas jusqu'à Duhamel — l'ancien Duhamel du *Cabinet Piperlin*, à l'ex-Athénée — qui ne se soit taillé un véritable succès dans le rôle du gouverneur Marc-Farlane. Nous avons déjà adressé nos compliments aux librettistes sur la bonne facture de leur pièce ; nous devons dire que le compositeur n'a pas moins réussi : pour être surtout dansante, la musique de *Surcouf* est d'une franchise d'inspiration et d'une fraîcheur d'idées qui nous ont fait plaisir, en ce temps de redites et de disette. L'ouvrage est bien monté sous tous les rapports. Rappelons ici le premier décor de mer avec la vue de Saint-Malo et l'étonnant relief de l'ancre et des barques sur la berge. Rien n'avait été négligé pour la victoire de *Surcouf*, qui tiendra très honorablement l'affiche jusqu'au 27 décembre.

31 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Paris-Cancans*, revue en trois actes et dix tableaux de MM. Henri Blondeau et Hector Monréal ¹. — Les auteurs d'*Au clair de la lune*, de *Pêle-Mêle Gazette* et de *Paris en général* ont décidément le « chic » pour fabriquer, je n'ose dire écrire une revue qui

1. DISTRIBUTION : Cadet-Roussel, Gribouille, M. Gobin. — Berlingot, Mathias Sandorf, Pointe-Pescade, M. Guyon fils. — Zidore, Alpiniste, Sergent, Gardien de la paix, Picquoiseau, Gargamel, Hypnotiseur, Flirtmann, M. Marcelin. — Cocher, M^{me} Gargamel, M. Duhamel. — Chef de cuisine, Mercédès,

aisément à la poursuite de l'agent « qui a des bottes », et pour le final du premier acte, où l'on voit M^{lle} Mercédès *de fíchas los campos* enlever son ami à bras tendu et le fourrer elle-même dans le fiacre conduit par Duhamel et poussé par les sergents de ville. Le menu du second acte n'est guère moins copieux que celui du premier. Citons, entre autres bons morceaux : le rappel de l'inauguration du monument de Saussure au sommet du mont Blanc. « — Chaussure, dit le compère Gobin, je ne connaissais que Frédéric Soulié ! » — donnant lieu à une tyrolienne fort bien chantée par Marcelin ; la locomotive du général Boulanger, si joliment représentée par M^{lle} Debrièges ; le retour du bal de l'Hôtel de Ville de M., M^{me} et M^{lle} Gargamel, tous les trois un peu émêchés ; le gracieux épisode des rats chassés par les démolitions du quartier de la Bourse du commerce ; l'arrivée du petit bataillon scolaire d'Amiens ; le couplet sympathique à l'adresse de nos amis les Russes, dont on voulait imposer outre mesure le séjour à l'étranger ; la scène de l'*idiotiseur* de lions des Folies-Bergère, et le splendide défilé des jouets : les petits, sur l'air de la *Tonkinoise* ; les grands sur celui d'*En r'venant d'la revue*. Laissons aux grands journalistes du siècle, M. Henry Bauer, par exemple, le soin de blâmer comme il le mérite l'emploi des bébés au théâtre. La mignonne exhibition est du moins aimable et divertissante, et tout est réussi dans cette revue « comme il faut » et proprement montée, tout... jusqu'à l'acte des théâtres, où nous

THÉÂTRE CLUNY

Trois pièces nouvelles : *Rigobert*, *Clo-Clo* et *Boul' Mich' Revue* forment, avec les reprises de *Bébé*, de *Brouillés depuis Wagram*, d'*Une chaîne anglaise* et de *M. Choufleury* — sans compter, bien entendu, les éternelles *Trois femmes pour un mari*, le bilan de l'année 1887 au Théâtre Cluny, dirigé par MM. Louis Derenbourg et Léon Marx.

16 FÉVRIER. — Première représentation de *Rigobert*, comédie-bouffe en trois actes de MM. Paul Burani et Grenet-Dancourt¹. — Nous ne raconterons pas ici ce *Rigobert*. Il nous faudrait six pages de ce volume et nous ne savons si nous parvien-

1. Frédéric, *M. Duard*. — Bombonnet, *M. Lureau*. — Achille Duvallon, *M. Dorgat*. — Cabriolini, *M. Allart*. — Lacoquillière, *M. Véret*. — Guillochard, *M. Guffroy*. — Gaillardin, *M. Rablet*. — Saturnin, *M. Philippon*. — Amédée, *M. Lagrange*. — Théodore, *M. Paulet*. — Euphrasie, *M^{me} B. Billy*. — Pascaline, *M^{lle} Aciana*. — *M^{me} Lacoquillière*, *M^{lle} F. Génat*. — Cécile, *M^{lle} Thyllon*. — Françoise, *M^{lle} Derville*. — Mary, *M^{lle} André Nora*.

geur incrédule. Le buffet « dans les prix doux » n'était pas la seule invention de la pièce de MM. Valabrègue et Decourcelle. Il y avait aussi, chez la cocotte Clo-Clo, le fauteuil à truc, dans lequel s'asseyait la « belle petite », poussant un bouton et faisant monter, en musique, s'il vous plaît, un écriteau indiquant son prix, depuis 10,000 jusqu'à 500. Le soupirant s'assied à son tour dans le fauteuil, presse le bouton et fixe son offre. Rien de plus « commode », comme vous voyez, que ce meuble, nouveau style. Clo-Clo, d'ailleurs, — toute la lyre ! — avait plusieurs cordes « à sa harpe ». « Le mariage est notre Capitole ! » pense-t-elle. — « Oui, fait son amie, M^{me} Francastor, quand on trouve une oie ! » C'est M^{me} Francastor qui obtenait devant le public de première, un des gros succès de la soirée. A un instant de la pièce, et pour éblouir le prétendu de Clo-Clo, ladite marchande à la toilette, digne collaboratrice de cette M^{lle} Liard, dont le procès fut si amusant à cette époque, croyait devoir revêtir un costume de soirée des plus abracadabrants : le mauvais goût dans toute sa pureté. — « Vous allez dans le monde ? » lui demande-t-on. — « Non, je vais au bal de l'Hôtel de Ville ! » Pas naturalistes du tout, MM. Valabrègue et Decourcelle, mais bien actuels et bien amusants tout de même. C'est sans doute pour mieux se séparer de l'auteur de *René*, qu'ils ont mis dans la bouche de leur notaire Chablin, au troisième acte, cet autre mot qui a fait beaucoup rire : « Si le ministre des finances se présente, ne le faites pas attendre ! » A citer encore

chute. De chute il n'y en aura pas d'autre, espérons-le, dans le théâtre que va diriger tout seul, nous venons de le dire, notre sympathique confrère, M. Léon Marx. *Une Chaîne anglaise* date de trente-neuf ans, et fut jouée pour la première fois sur le théâtre de la Montausier (lisez Palais-Royal), par Sainville, Grassot, Derval, M^{lles} Brassine et Juliette. Un mariage contracté en Angleterre et cassé par une cour française est-il valable de l'autre côté de la Manche ? M. Labiche tient pour l'affirmative. Est-il bien sûr que la solution qu'il nous donne soit conforme à celle du droit ? Peu importe, la pièce est amusante, et la poursuite d'Édouard Melvil, gendre n° 1 de M. Doublemard, voulant empêcher Charençon, gendre n° 2 dudit Doublemard, de pénétrer dans la chambre nuptiale, est mêlée d'incidents comiques d'un effet irrésistible. Une bonne part du succès de ces trois actes revient, d'ailleurs, à M. Numas, dont la verve est véritablement étonnante, et à M. Dorgat, d'un naturel parfait. Plaignons ceux qui, ce soir-là, ont cru devoir repasser les ponts avant la fin du spectacle, car avec *M. Choufleury* la soirée s'est terminée par un franc éclat de rire. La pièce est toujours drôle et la musique d'Offenbach toujours entraînante. M. Lureau est un excellent Choufleury, M^{me} Aciana, une adroite Ernestine, et M^{me} Billy, une amusante M^{me} Balandard. Un bon point à M. Dupuy dans Petermann. Mais où est Bache dans la célèbre silhouette de Balandard ?

11 OCTOBRE. — On reprenait à la 672^e représentation la joyeuse farce de *Trois Femmes pour un*

dans le quartier. Cornassu retrouve, au travers de la revue, sa femme qui le trompe sous les aspects les plus variés... Ces huit tableaux sont tous plus divertissants les uns que les autres, qu'ils se passent à Bullier ou à la Brasserie des Arts, au Gâchis-Théâtre (rien de la politique) ou devant le mur où sont affichés les personnages des *Remords d'un ange*. Le duo de l'*Estudiantina*, de Lacome, a été bien chanté (on chante beaucoup à Cluny) par M^{me} Aciana et par une très jolie blonde, M^{lle} Jeanne Andrée, la fille de la Jeanne Andrée que nous avons autrefois applaudie sur les scènes de drame. Qu'elle représente le Pouli, le Métropolitain, l'Exposition des bières, le Théâtre modèle ou le Lapin, cette grande jeune fille a obtenu, ce soir, un réel succès de beauté. Citons aussi le touchant souvenir à Victor Massé ; la valse : *Bitter-Curaçao* sur l'air de *P'tit fi, P'tit mignon* de l'*Amour mouillé* ; la parodie de l'école de poésie décadente, et celle des théâtres, dits des jeunes, si gentiment représentés par des amours d'enfants en travestis, et rendons justice aux interprètes de *Boul' Mich' Revue*, qui tous ont admirablement rempli leur devoir : celui de nous plaire et de nous divertir. Lureau est très drôle en cocher de fiacre ; Allart est excellent en conférencier comme en marchand de journaux ; Numas en Dumanet, expliquant à sa manière le fusil Lebel ; M. Véret, en imitant son directeur, M. Léon Marx. M^{lle} Jeanne Lureau, la fille de l'artiste de Cluny, a de l'intelligence et une jolie voix ; M^{lle} Sellier, la cousine de M. Sellier, de l'Opéra, a de la verve, une verve « canaille » qui ne de-

mande qu'à être utilisée ; M^{lle} Norah est une superbe Tour Eiffel. Et M. Pestreau a écrit, sur le refrain *Comme la lune* (titre de la revue interdit par la censure), d'excellents couplets qui avaient tout ce qu'il fallait pour devenir populaires au Boul' Mich' et ailleurs. — La revue était bientôt précédée d'une comédie en un acte, *Tous les mêmes*, de M. Maurice Hennequin. — Quelques jours avant la fin de l'année, *Boul' Mich' Revue* s'augmentait d'une scène fort amusante, intitulée la *Tapiosca*. C'était la parodie, burlesque au possible, du drame de M. Sardou, la *Tosca*, dans laquelle la Tapiosca, Cadavrossi, Escarpia, Robinetti, et jusqu'au bourreau Roberti se livraient à mille folies, puis une fois morts, entamaient ensemble un air italien, d'un effet irrésistible.

	Nombre d'actes.	Date' de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>L'Honneur n'est pas parfait, vaudeville.</i>	1		47
<i>Les Jocrisses de l'amour, comédie.</i>	3		39
<i>Cavalier seul, comédie.</i>	1		37
* <i>Rigobert, comédie-bouffe.</i> . .	3	16 février	86
* <i>Les Potiches de Damoclès, comédie.</i>	1	27 février	13
<i>Le Misanthrope et l'Auvergnat, comédie.</i>	1	10 mars	20
<i>Les 37 sous de Montaudoin, comédie.</i>	1	22 mars	33
* <i>Première Fraîcheur, comédie.</i> .	1	23 avril	49
* <i>Clo-Clo, comédie-vaudeville.</i> .	3	28 avril	43
<i>Bébé, comédie.</i>	3	3 juin	50
<i>Le Chant du Coq, comédie.</i> . .	1	3 juin	50
<i>Une Chaîne anglaise, comédie.</i> .	3	6 septembre	39
<i>M. Choufleury restera chez lui le...</i> , opérette	1	—	39
<i>Brouillés depuis Wagram, comédie-vaudeville.</i>	1	—	39
<i>Trois Femmes pour un Mari, comédie-bouffe.</i>	3	11 octobre	44
* <i>Le Sous-Préfet, comédie.</i> . .	1	—	49
* <i>Boul' Mich' Revue, revue.</i> . .	3 a. 8 t.	19 novembre	49
* <i>Tous les mêmes, comédie.</i> . .	1	26 novembre	41

MENUS-PLAISIRS

Deux directions : d'abord celle de M. Blandin, puis celle de MM. Derenbourg et Lagoanère, se partagent, au théâtre du boulevard de Strasbourg, l'année 1887. M. Blandin jouait le vaudeville : ses successeurs joueront l'opérette. C'est au premier qu'appartiennent les *Vacances du mariage* et le *Tigre de la rue Tronchet*. MM. Derenbourg et Lagoanère peuvent revendiquer la *Fiancée des Verts-Poteaux*, *Statonice* et le *Chevalier Timide*. Mais procédons par ordre chronologique.

12 FÉVRIER. — Première représentation des *Vacances du mariage*, comédie en trois actes de MM. Albin Valabrègue et Maurice Hennequin ¹. —

1. DISTRIBUTION : Baligan, M. Montcavrel. — Poulson, M. Chambéry. — Paul Jolimont, M. E. Larcher. — Pivoteau, M. Ambroise. — Magloire, M. Numas. — Val-Pluchet, M. Vacheux. — Justin, M. Vavasseur. — M^{me} Lobardet, M^{me} Toudouze. — Edith Harrison, M^{lle} Blanche Ollivier. — Louise, M^{lle} Debray. — Sophie, M^{lle} Dharville.

ournée ». Tout se termine dès lors sans que M^{me} Jolimont ait rien su des fredaines de son mari, qui, heureux d'en être quitte comme cela, se promet de ne plus prendre à l'avenir ses vacances loin du domicile conjugal. Telle est la fin du *Mari à la campagne*, comme celle de la *Flamboyante* et de mainte autre pièce copiée sur le même modèle. Les *Vacances du mariage* se distinguent par une constante recherche de mots : les uns sont plaisants, les autres le sont moins ; quelques-uns sont grossiers et quelques autres ne sont qu'égrillards. On a ri, surtout au second acte, et pour une pièce montée en quinze ou seize jours, elle est aussi bien jouée que possible par des artistes qui ne se sentaient pas suffisamment maîtres de leurs rôles. Si M. Montcavrel ne nous a pas amusés comme de coutume, dans l'ami Baligan, M. Larcher nous a paru excellent dans le rôle franchement comique de Paul Jolimont. M. Chambéry père faisait un bon type de l'oncle Poulson, mais M^{lle} Blanche Ollivier nous exhibait de bien vilaines toilettes dans l'Américaine Edith. — L'affiche est successivement complétée par l'*Homme de paille* et le *Sous-Préfet* de M. Valabrègue, et par deux petits actes intitulés *Un homme fort*, où se fait remarquer un acteur du nom de Dupuis, et *Deux cœurs pour la chérir*, de M. Lucien Cardoze.

29 MARS. — Première représentation du *Tigre de la rue Tronchet*¹, comédie-vaudeville en trois

1. DISTRIBUTION : Mouton, M. Saint-Germain. — Orgelot, M. Montcavrel. — Brochard, M. Chambéry. — Miroton, M. Am-

il y a deux ans. — Le spectacle commençait par un vaudeville en un acte, *Valentine Crue Zoé*, de MM. Adrien Vély et Adrien Moch, les deux jeunes auteurs d'une amusante revue jouée au Cercle Pigalle sous ce titre *Fatma l' plaisir d'y venir*.

15 JUIN. — Première représentation à ce théâtre de *Joséphine vendue par ses sœurs*¹, qui, précédée de *Poste restante*, se jouera jusqu'au 31 août, c'est-à-dire jusqu'à la fin de la direction Blandin.

1^{er} SEPTEMBRE. — Première représentation du *Chevalier Timide*, opéra-comique en un acte de M. William Busnach², musique de M. Edmond Missa, et reprise de la *Petite Mariée*, opérette en trois actes de MM. Leterrier et Vanloo, musique de M. Charles Lecocq³. — Les nouveaux directeurs, MM. Derenbourg et Lagoanère, ne se sont pas mis en trop grands frais de réparations. Ils se sont contentés d'ouvrir quelques portes, de nous éclairer à l'électricité et de nous offrir, pour le

1. DISTRIBUTION : Alfred Pharaon, *M. Maugé*. — Montosol, *M. Piccaluga*. — Putiphar, *M. Jannin*. — Mourzouf, *M. Dequercy*. — Le facteur, *M. Ambroise*. — M^{me} Jacob, *M^{me} Macé-Montrouge*. — Joséphine, *M^{lle} Jeanne Thibault*. — Benjamine, *M^{lle} Marcelle Josset*. — Fatime, *M^{lle} Briouze*.

Le rôle de Benjamine sera bientôt repris par *M^{lle} Desgenets*.

2. DISTRIBUTION : G. de Thorigny, *M. Gosselin*. — Germain, *M. Monteux*. — Yvonnelle, *M^{lle} Jenny Valette*. — Hortense, *M^{lle} Wassilikeff*. — La présidente, *M^{lle} Danville*. — M^{me} Bertran, *M^{lle} Curnier*.

3. DISTRIBUTION : Le Podestat, *M. Jacquin*. — Montefiasco, *M. E. Darman*. — San Carlo, *M. Léo Lucca*. — Casteldémoli, *M. Perrier*. — Beppo, *M. Perrenot*. — Le Muet, *M. Vavasseur*. — Graziellà, *M^{lle} Clara Lardinois*. — Lucrezia, *M^{lle} Alice Berthier*. — Béatrix, *M^{lle} Lafourcade*. — Théobalde, *M^{lle} Jeanne Thierry*.

filles à son confrère Benoît, le limonadier du coin. — Mais Rose aime un jeune compositeur — Octave est son nom, bien choisi, — auquel il ne manque que de faire recevoir son opéra *Comtesse et Marquise* pour arriver à la fortune. Par quel moyen échapper à Benoît ? Elle se dit engagée envers un rentier, qu'elle a connu dans un voyage à Paris. Un rentier : cela sonne bien aux oreilles de l'épicier. — « Comment s'appelle-t-il ? » demande le papa. — « Il se nomme Jean... » — « Jean... quoi ? » — « Jean Bernard ! » répond au hasard la petite délurée. Et voyez comme cela se trouve ! Voilà justement que deux clients s'amènent dans la boutique, un petit gommeux et son précepteur, qui, après avoir fait beaucoup de train, font beaucoup d'achats à porter au château des Verts-Poteaux, chez M. Jean Bernard... Jean Bernard est précisément le nom du petit pschutteux, qui entre immédiatement dans les confidences de M^{lle} Rose, désormais regardée comme « la fiancée des Verts-Poteaux ». Avez-vous compris le titre ? Le second acte se passe au château des Verts-Poteaux, chez la comtesse, — qui n'est pas plus comtesse que je ne suis baron — et qui n'est autre qu'une ex-meunière parvenue, entichée de noblesse. On lui présente l'épicier, la poitrine couverte de médailles gagnées aux expositions de comestibles, comme un général américain plu-

Zéphirin, *M. Darman*. — Thomas, *M. Perrier*. — Alcindor, *M. Vavasseur*. — Rose, *M^{lle} Lardinois*. — Philomène, *M^{lle} Berthier*. — Frivolet, *M^{lle} Valette*. — Marcel, *M^{lle} Méali*.

le public n'ait pas remarqué, comme il le méritait, le très original terzetto du *Bottin* — M. Audran est parvenu à mettre le *Bottin* en musique ! — et le gentil duetto : « Une petite maisonnette », qui nous semblent les perles de la partition. Après M^{lle} Lardinois que nous avons louangée hors pair, nous devons une mention à M^{lle} Berthier, qui s'acquitte congrument du rôle de la prétendue comtesse des Verts-Poteaux, et à un gentil travesti, M^{lle} Valette — la sœur de la pauvre petite artiste que nous avons perdue, — douée d'une jolie voix et d'un physique intelligent et mutin dont elle tirera certainement bon parti au théâtre. M. Bartel — que tout le monde prenait pour M. Maugé — est un bon épicier, et M. Darman un amusant précepteur, genre Pétillon. Nous engageons M. Jacquin, qui est un chanteur de talent, à apprendre à jouer la comédie (il paraît qu'il n'est pas question de cela au Conservatoire), et, en attendant qu'il y parvienne, à prendre l'allure du genre léger auquel il s'est voué. En revanche, nous conseillerons à M. Jourdan, un agréable chanteur lui aussi, de ne plus jouer à cloche-pied le rôle du petit gommeux, qui, dans le principe, devait être tenu en travesti par M^{lle} Netty, du Gymnase. Nos compliments à l'orchestre et aux chœurs qui, sous la direction de M. Lagoanère, ont tout aussi bien marché que dans un théâtre subventionné. Est-ce que, par hasard, M. Derenbourg aurait l'intention de demander la subvention ? Pourquoi pas ?

19 NOVEMBRE. — Première représentation de *Stratonice*, opéra-comique en un acte, de M. Eu-

à qui trois mois ont suffi pour la mettre à même de débiter si vaillamment. M. Jacquin — qu'il ne faudrait pas comparer à Bouvet, le créateur du rôle de François les Bas-Bleus — se familiarise avec la scène et chante avec beaucoup de sentiment. Mais nous l'engageons à ne pas se laisser « emballer » et à surveiller ses intonations, qui ne sont pas toujours justes. M. Bartel n'était que le Sosie de Maugé; il tend à affirmer sa personnalité, et a été, dans Pontcornet, avec M^{lle} Alice Bertier, — une bien charmante comtesse de la Savonnière, — la joie de la soirée. — Une bonne soirée et une assez bonne fin d'année pour le théâtre des Menus-Plaisirs.

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pour l'année.
<i>Le Roman d'un Notaire</i> , comédie	1		55
<i>Volapuk-Revue</i> , revue	3 a. 9 t.		49
* <i>Les Vacances du Mariage</i> , comédie	3	12 février.	50
* <i>Une Fille terrible</i> , comédie	1	14 février.	4
<i>Deux Cœurs pour la chérir</i> , comédie	1	18 février.	35
<i>Le Sous-Préfet</i> , comédie	1	22 février.	16
<i>L'Homme de paille</i> , comédie-vaudeville	3	—	11
<i>Un Homme fort</i> , S. V. P., comédie	1	2 mars.	42
* <i>Le Tigre de la rue Tronchet</i> , comédie-vaudeville	3	29 mars.	27
<i>Valentine Crue-Zoé</i> , vaudeville	1	13 avril.	64
<i>Croque-Poule</i> , comédie	1	15 avril.	5
<i>La Mascotte</i> , opéra-comique	3	23 avril.	51
<i>Joséphine vendue par ses sœurs</i> , opéra-bouffe	3	15 juin.	79
<i>Poste restante</i> , comédie-vaudeville	1	22 juin.	71
<i>La Petite Mariée</i> , opérette	3	1 ^{er} septembre.	74
* <i>Le Chevalier Timide</i> , opéra-comique	1	—	82
* <i>La Fiancée des Verts-Poteaux</i> , opéra-bouffe	3	8 novembre.	39
* <i>Stratonice</i> , opéra-comique	1	19 novembre.	48
<i>François les Bas-Bleus</i> , opéra-comique	3	17 décembre.	16

CHATEAU-D'EAU

Au drame militaire de M. Gaston Marot, *Auge-reau ou les Volontaires de la République*, M. Ulysse Bessac, directeur du Château-d'Eau, fait succéder, le 14 janvier, la première représentation de *Vidocq ou la Police en 18...*, étude policière en cinq actes et sept tableaux, de MM. A. Jaime et Georges Richard¹. — « Étude policière » est le vocable tout neufassurément, mais légèrement prétentieux par lequel MM. Jaime et Georges Richard ont désigné

1. DISTRIBUTION : Vidocq, M. Dalmy. — Benjamin, M. Albert. — Paul, M. Meillet. — Coco, M. Landrin. — Buchonneau, M. Gatinais. — Gerbaut, M. A. Perrier. — Jossas, M. Dervet. — M. Henry, M. Grand. — Lachique, M. Ador. — Brigadier, M. Mendez. — Lorient, M. Villiers. — Le docteur, M. Laury. — Un garde national, M. Blaes. — Estomac de Poulet, M. Montbrison. — Calendrin, M. Achard. — Annette, M^{lle} B. Gilbert. — Élisabeth, M^{lle} Mary Norton. — Louise, M^{me} Courbois-Guyon. — Pegriot, M^{lle} Bevalet. — La mère des voleurs, M^{lle} J. Lefrançais. — Marion la Blonde, M^{lle} Estello. — M^{me} Fouilleau, M^{me} Brunet.

jouée par MM. Dalmy (Vidocq), Benjamin (Albert), Landrin (Coco), et Gatinais (un désopilant garde national). M^{lle} Berthe Gilbert, que nous avons vue à l'Ambigu, joue le rôle d'Annette, la maîtresse de Vidocq et la sœur de Louise, l'honnête fille de Gerbaut, aimée de Paul de Tourbel, le véritable héritier du million. Elle le joue avec beaucoup d'adresse intellectuelle et physique, et il faut la voir escalader le mur de la petite maison du recéleur : c'est là de la belle et bonne gymnastique. M^{me} Courbois-Guyon et M. Meillet sont de gentils amoureux, et M^{lle} Cécile Bévalet, dans l'apprenti voleur Pégriot, a chanté sa ronde : « C'est la police ! » avec une canaillerie délicieuse.

9 FÉVRIER. — Première représentation de l'*Absente*, drame en cinq actes, de MM. Villemer et Segonzac¹. — L'action se passe de nos jours en Algérie. On y voit un colonel qui n'a, paraît-il, qu'un képi de capitaine, mais qui est tout de même un bien brave homme. On y voit un gentil sous-préfet, le sous-préfet de Tlemcen, « asticoté » par la nièce du colonel qui, au fond, je le gage, ne lui en veut pas le moins du monde, et finira par demander à M. Goblet le maintien de sa sous-préfecture. On y voit deux Alsaciens, le père Moser et sa fille Marie-Rose, qui se promènent, tant que dure la

1. DISTRIBUTION : Maugis, M. Brunet. — Moser, M. Dalmy. — Le colonel, M. Ed. Martin. — Morat, M. Meillet. — Bernard, M. Gatinais. — Le Champenois, M. Marcy. — La colonelle, M^{lle} Mary Norton. — Marcelle, M^{lle} Pauline Moreau. — Marie-Rose, M^{me} Courbois-Guyon. — Kaled, M^{me} Laurenty. — Marguerite, M^{me} Marie Prestreau.

cialité est d'apparaître chaque fois que l'action languit et de se trouver là dès qu'un personnage en a besoin, soit pour transporter un cadavre, soit pour faire une bonne action. — Ces misères qui eussent gagné à être mises en musique par M. Gaston Serpette, selon la méthode du *Crime du Pecq*, étaient jouées avec abnégation par de braves et innocents artistes, dont on trouvera les noms en note. Citons particulièrement M^{lle} Aline Guyon, tour à tour vaillante et poétique dans le rôle de Berthe.

9 AVRIL. — Première représentation des *Frères d'armes*, drame en cinq actes et sept tableaux de M. Charles Garand¹. — « Un drame bien pensé, dit M. Paul Perret, tout rempli de bons et de grands sentiments. La pièce, de plus, est bien conduite jusqu'au dénouement qui est assez commun sous une couleur héroïque. D'abord un prologue. Nous sommes en Russie, en 1812, au campement du maréchal Ney. La vivandière Berthe cherche son mari, le sergent Walter, qui est demeuré dans l'arrière-garde, tenant avec lui un de leurs enfants. Walter paraît avec le jeune colonel de Walstin, mais sans son fils. L'arrière-garde est enveloppée ; le colonel et le sergent, *son frère d'armes*, ont réussi à joindre le corps du maréchal, afin d'obtenir un

1. DISTRIBUTION : Charles, M. Brunet. — Le général de Walstin, M. Dalmy. — Walter, M. Albert. — Lucien, M. Meillet. — Frantz, M. Gatinais. — Pacot, M. Marcy. — Le général, M. Grand. — de Savenay, M. Ador. — Le maréchal, M. Villiers. — Le colonel, M. Blaess. — Alice, M^{me} Courbois-Guyon. — Berthe, M^{me} Laurenty.

prompt secours. Dans leur course rapide en traîneau, l'enfant leur a échappé, les loups qui les suivaient l'ont dévoré. Le sergent Walter offre, sans se plaindre, cette victime à la patrie ! Cependant les Russes enveloppent les nôtres ; c'est un combat désespéré. Le maréchal fait le coup de fusil comme les grognards. Le Château-d'Eau nous présente ici, dans un décor très bien réglé, la reproduction d'une peinture célèbre. Vingt ans se sont écoulés. De Russie, nous sommes transportés en Afrique. Et voici deux autres frères d'armes : le second fils de Walter, qui est mort, le fils du colonel de Walstin, devenu général. Le premier, Charles, après plusieurs actions d'éclat, vient d'être décoré et fait capitaine. Alice, la fille du général, l'aime et en est aimée. Le père va rendre les jeunes gens heureux. Mais quoi ! une dénonciation lui arrive. Un de ses officiers a joué dans un bal à Alger et a triché. C'est Lucien. Mais dans son dévouement à toute la famille de Walstin, Charles ne souffrira point que son frère d'armes soit perdu ; il s'accuse lui-même. Pourtant, quand il se retrouve seul avec sa mère, il lui confesse la vérité, et cette mère qui l'avait maudit, s'agenouille et lui demande pardon. Cette scène est fort belle. Le général, en apprenant quel est le vrai coupable, le juge, le condamne, et en père inflexible, nouveau Brutus d'Afrique, lui commande de se faire tuer. Le jeune homme a du cœur et suit les ordres paternels ; il tombe dans un combat. Mais il s'est conduit en héros. Le général croit l'expiation suffisante et pardonne. La pièce est très bien jouée, surtout par

les femmes : M^{me} Courbois-Guyon, dans le rôle d'Alice ; M^{me} Laurenty, dans Berthe. M. Brunet a beaucoup de chaleur et de très beaux mouvements dans Charles Walter. »

30 AVRIL. — Reprise de l'*Ombre*, opéra-comique en trois actes de Saint-Georges, musique de Flotow¹, et de *Maître Pathelin*, opéra-comique en un acte de Leuven et Lenglé, musique de François Bazin². — La musique a repris possession du théâtre du Château-d'Eau un mois plus tôt que l'autre année. Avec l'*Ombre*, de Flotow, qui vient d'inaugurer la saison de M. Milliaud, le compositeur avait voulu donner, jadis, un pendant à sa gracieuse partition de *Martha*, qui nous a été rendue en juillet dernier. Le poème ne manque pas d'un certain intérêt naïf dans sa facture surannée. La partition, réduite à quatre personnages, remplace les chœurs absents par la multiplicité de ses petits airs. Flotow était Mecklembourgeois, mais sa musique était cosmopolite, mêlée d'esprit français, de volubilité italienne et de rêverie germanique. Sa verve facile était couronnée par endroits d'un rayon de lune. Il mettait du goût dans la gaieté et de l'élégance dans le sentiment. S'il lui manquait l'originalité, il possédait un don rare d'assimilation ; personne ne savait mieux que lui déguiser la réminiscence,

1. DISTRIBUTION : Fabrice, M. Martiny. — Le docteur Mirouet, M. Horeb. — M^{me} Abeille, M^{lle} Marie Mineur. — Jeanne, M^{me} Noelly.

2. DISTRIBUTION : Maître Pathelin, M. Ferrier. — M. Josseau-me, M. Boué. — Aignelet, M. Ferrand. — Charlot, M. Speck. — Le Bailly, M. Seeger. — M^{me} Pathelin, M^{lle} Desnoyers. — RobINETTE, M^{lle} Frémeaux. — Angélique, M^{lle} Schmitt

tion riante du musicien de *Martha*. Le premier de ces deux quatuor, celui du souper, offre un contraste on ne peut plus heureux entre l'*andante* et l'*allegro*. Les voix y sont traitées avec une habileté rare par un artiste rompu de longue main aux procédés de l'école italienne. L'*andante* est plein de mélancolie, et l'*allegro* enrôle ses vocalises avec une légèreté piquante. C'est une sonnerie vocale du plus délicieux effet. On se souvient que l'*Ombre* fut créée à l'Opéra-Comique par un quatuor composé de Meillet et de Montjauze, de M^{mes} Priola et Marie Roze. — Au Château-d'Eau, disons — nargue de la galanterie! — que les hommes ont été supérieurs aux femmes. Le succès a été pour un inconnu, M. Horeb, baryton solide, qui a fait bisser les couplets du Jour et de la Nuit, de Midi et de Minuit, et pour le ténor Martiny, qui joint le charme à la force et dont les notes en *mezza voce* sont tout simplement ravissantes. M^{lle} Marie Mineur — plus que majeure (c'est l'esprit de l'endroit) — nous paraît avoir perdu depuis l'année dernière, et M^{me} Noelly est toujours bien jolie et toujours douée d'un très agréable mezzo.

La soirée s'est terminée par la reprise de l'excellente bouffonnerie de *Maître Pathelin*, qui n'a été qu'un éclat de rire, grâce à l'entrain et à la verve d'un excellent Pathelin, M. Ferrier, d'un don Jossseume, M. Boué, et d'un amusant Aignelet, M. Ferrand, qui recueillaient la succession de Couderc, de Prilleux et de Berthelier, — ce dernier débutant à l'Opéra-Comique, il y a une trentaine d'années, dans le rôle du malin berger : *Bé Bé*.

mêlé de chant, de MM. Lambert Thiboust et Delacour, joué par MM. Mondet, Dalmy, Meillet, Gatinais, Liesse, M^{mes} Gabrielle Rose, de Severy, Roche, Felhmann, J. Prady, Georgette, avec le concours de M. H. Plessis... Puis, le 11 juillet, le théâtre ferme définitivement ses portes...

10 OCTOBRE. — Réouverture. Première représentation de *Mademoiselle d'Artagnan*, drame en cinq actes et onze tableaux de M. Frantz Beauvallet¹. — Grâce à ses vastes couloirs, à son immense vestibule et aux quatre escaliers de trois mètres de large qui desservent les galeries supérieures, le théâtre du Château-d'Eau a toujours semblé l'un des plus sûrs de Paris. Il paraît cependant que cela ne suffisait pas, et la commission d'incendie a exigé un cinquième escalier, venant des deuxièmes et troisièmes galeries et aboutissant au grand foyer du public. Disons-le franchement, ce cinquième escalier est absolument absurde. Mais, ce qui est beaucoup plus intelligent, des passages ont été établis au milieu des fauteuils d'orchestre, d'amphithéâtre et de chaque galerie; désormais toutes ces catégories de places auront cinq sorties; enfin, la marquise a été transformée en balcon,

DISTRIBUTION : Cascadoul, M. Brunet. — Jean Boursier, M. Dalmy. — De Puycerdac, M. Degeorge (début). — La Chesnaye, M. Edgar Martin. — Noirtier, M. Meillet. — Gaspard, M. Livry. — Cadissou, M. Gatinais. — Le Prince de Galles, M. Em. Petit (début). — Pardaillon, M. Laferté. — Vaillance, M^{lle} Aline Guyon. — Vaillance (prologue), Petite Pauline Breton. — La Filleule, M^{lle} Pauline Moreau. — M^{me} de Puycerdac, M^{lle} J. Abadie (début). — Camille, M^{lle} Monnet (début). — Marie de Molène, M^{me} Laurenty. — Rosine, M^{lle} G. Gauthier (début). — Mère Sans-Souci, M^{me} Brunet.

tumées et chantant à peu près juste, des rôles sus, une mise en scène bien faite, de la gaieté et quelque peu d'esprit. Or, les réclames payées s'étalant par trop grossières, les « petites femmes », généralement aussi laides que peu habillées, chantant faux au delà de toute permission, l'orchestre qui ne s'amusait pas trop de la pièce (et pour cause) se prit à rire... Et le premier acte se terminait, selon la mode de l'endroit, sur les insultes et les menaces des galeries supérieures. Les insultes, on les dédaigne ; mais au second acte, les menaces devaient être suivies d'effet. Sans provocation aucune, plusieurs spectateurs de l'orchestre reçoivent du cintre des cailloux et des morceaux de fer-blanc, des trognons de pommes et des crachats. On juge de leur mécontentement. L'orchestre se lève, se couvre et parle de se retirer en masse. On juge de l'étonnement quand on voit apparaître, amené par un employé du théâtre, un garde municipal — enfin ! — qui fait mine d'expulser un spectateur... de l'orchestre, un de ceux-là mêmes qui avaient reçu les projectiles et les ordures. Protestations du public. Tout le monde est debout, monté sur les banquettes. — « Où est le commissaire ? » — « Dans un autre théâtre, sans doute... ? » — « Au rideau ! » La toile baisse, et le spectacle est interrompu pendant plusieurs minutes. — « Le directeur ! — Des excuses ! » La toile se relève : le directeur paraît. — « Vive Ulysse Bessac » ! lui crie-t-on — il est tout ému, et demande si l'on veut que la pièce continue, ou s'il doit rendre l'argent. — « Oui ! » — « Non ! » — « Rati-

	Nombre d'actes.	Date de la 1 ^{re} représentation ou de la reprise.	Nombre de représentations pend. l'année.
<i>Augereau ou les Volontaires de la République</i> , drame.	5 a. 10 t.		15
* <i>Vidocq ou la Police en 18...</i> , drame	5 a. 7 t.	14 janvier.	31
* <i>L'Absente ou les Émigrants</i> , drame	5	9 février.	17
* <i>Le Fiacre n° 13</i> , drame.	5 a. 12 t.	27 février.	42
* <i>Les Frères d'armes</i> , drame.	5 a. 7 t.	9 avril.	21
<i>L'Ombre</i> , opéra-comique	3	30 avril.	6
<i>Maître Pathelin</i> , opéra-comi- que.	1	30 avril.	14
<i>Le Trouvère</i> , opéra.	4	1 ^{er} mai.	11
<i>Ernani</i> , opéra.		6 mai.	17
<i>Le Voyage en Chine</i> , opéra-co- mique	3	11 mai.	11
<i>Lucie de Lammermoor</i> , opéra	4	17 mai.	9
* <i>Nadia</i> , opéra-comique	1	25 mai.	9
* <i>Kérin</i> , opéra	3	9 juin.	2
<i>Martha</i> , opéra-comique.	4	17 juin.	6
<i>La Petite Fadette</i> , opéra-comi- que.	3 a. 5 t.	29 juin.	4
<i>Les Mystères de l'Été</i> , vaude- ville	5	7 juillet.	5
* <i>Mademoiselle d'Artagnan</i> , drame	5 a. 11 t.	10 octobre.	42
<i>La P'tiote</i> , drame		20 novembre.	41
* <i>Y a rien d'fait</i> , revue.	4 a. 20 t.	30 décembre.	2

THÉÂTRE DÉJAZET

C'est l'année des *Femmes collantes*. On les jouait au mois de janvier, on les jouera au mois d'octobre. Gageons qu'on les reprendra encore en 1888. La 100^e représentation de la triomphante pièce de M. Léon Gandillot avait eu lieu le 7 janvier. Pas de fête, pas de souper à cette occasion : auteur et directeur se contentaient de verser 1,000 francs à la Société des Artistes dramatiques et 500 francs aux inondés du Midi. Le 18 février, l'inépuisable succès du Théâtre Déjazet était corsé par une amusante parodie de la récente pièce de M. Alexandre Dumas, intitulé : *Fransouillon*, et signée A. Verneuil, Maxime Guy et Millot¹. Le deuxième acte se passait dans le cabinet particulier où Fransouillon essayait vainement de faillir, et on avait le

1. Jouée par M^{me} Paget, M^{lles} Lunéville, Josépha, MM. Blanchet, Barlet, Prévost, etc.

Le 15 mars, M^{lle} Blanche Méry reprenait au pied levé, et non sans succès, le rôle de M^{me} Plumard des *Femmes collantes*.

plaisir d'y voir le célèbre Ugène. La 200^e représentation des *Femmes collantes* se donnera le 1^{er} avril au profit des victimes de la catastrophe de Saint-Étienne, et la 250^e aura lieu le 14 mai. Puis, le théâtre fermera ses portes le 5 juin sur la pièce de M. Gandillot, précédée d'une aimable comédie en un acte de M. A. Corthey, intitulée : *Un Futur à la crème*.

Après quatre mois de vacances forcées, mais utilisées par les travaux réclamés par la commission d'incendie, le théâtre rouvrait le 5 octobre, avec la 278^e représentation de ses *Femmes* de plus en plus *collantes*, et donnait, le 25 novembre, la première représentation d'une comédie en un acte de M. Édmond Duesberg, intitulée *Décoré*¹, dont l'action, qui se passait primitivement en France, a été, sur la demande de la censure, transportée en Belgique.

10 DÉCEMBRE. — Première représentation de la *Grenouille*, comédie en trois actes de MM. Maximilien Boucheron et Georges Grisier². — Le joli billet de service, spirituellement illustré par Job, nous indiquait, aujourd'hui, le sujet de la pièce de Déjazet. On y voyait, ainsi que dans la *La Fontaine* de

1. Jouée par MM. Victor Gay, Prévost, Rousselle, Juno, L. grenay fils, Mmes Eugénie Petit, Doria et Giesz.

2. DISTRIBUTION : Blanchard, M. Chameroy, — Francastel, M. Verlé. — M. Jules, M. Lacombe. — Du Bel-Air, M. Fournier. — César, M. Angely. — Riffard, M. V. Gay. — Gorillon, M. Prévost. — Duranflo, M. Debray. — Joseph Blanchard, M. Roussel. — Mme Blanchard, Mme Régnier. — Danaé Mlle Lunéville. — Mme Cerclier, Mlle Didier. — Ève, Mlle Vogel. — Virginie Mlle Roche.

EDEN-THÉÂTRE

Quand nous aurons rappelé que l'Eden a été en vente pendant toute l'année, sans pouvoir trouver d'acquéreur, et que les directeurs provisoires, MM. Plunkett, Comy et Léopold de Wenzel ont joué successivement *Eden-Revue*, avec M^{mes} Cornalba, Laus et Rivolta ; *En r'venant d'la revue*, avec le concours de M. Paulus ; ont fait chanter Thérésa et débiter des phoques mélomanes et la trompe musicale du Mahdi ; repris la *Cour d'Amour* et *Brahma*, nous aurons écrit, en une phrase, toute l'histoire de ce théâtre en 1887.

3 MAI. — Première représentation de *Lohengrin*, opéra romantique en trois actes, paroles et musique de Richard Wagner, traduction française de M. Charles Nuitter ¹. — Pour la première fois de-

1. DISTRIBUTION : *Lohengrin*, M. Van Dyck. — Telramund, M. Blauwaert. — Le roi Henri, M. Couturier. — Un héraut, M. Auguez. — Elsa de Brabant, M^{me} Fidès Devriès. — Ortrude Radbod, M^{me} Duvivier.

dans cet opéra sont la magnificence et l'ampleur : les foules encombrant la scène, les fanfares des hérauts sont retentissantes, les costumes étincellent, les décors évoquent la vaporeuse poésie des paysages septentrionaux. Pour la plupart des œuvres dramatiques, une bonne exécution augmente de beaucoup l'effet prévu, attendu. Pour *Lohengrin*, cette exécution parfaite est de toute rigueur. Sans elle, les chœurs se confondent avec les symphonies orchestrales, les instruments produisent une cacophonie à faire fuir un dilettante chinois ; les parties de basses et de ténors se mêlent en un détestable fouillis ; les accords mal frappés ressemblent à une harmonie de pelles et de pincettes. Il n'y a pas seulement du déchet, il y a déroute, évanouissement, annihilation... Plus de *Lohengrin* ! Le premier croque-notes le ferait disparaître en soufflant dessus. Nous pensons que M. Lamoureux s'était rendu compte de ce phénomène ; car il a su accumuler richesses sur richesses pour faire honneur à un opéra qui mourrait plutôt que de subir la pauvreté. *Lohengrin* n'aurait certes pas été plus artistiquement et plus luxueusement monté à l'Académie nationale de musique. Malheureusement, le livret de *Lohengrin* — bien qu'on ait pris soin de dire que c'était, à peu de chose près, celui de *Psyché* — peut prêter à rire aux admirateurs de Scribe, qui n'ont pas tout à fait tort dans leurs tendances, et qui sont bien capables, les monstres, de préférer le drame « humain » du *Prophète* et des *Huguenots* aux aventures plus ou moins aériennes des chevaliers du Saint-Graal avec les hallucinées des bords

condition à laquelle celle-ci ne s'attend pas :

Apprends la loi que tu suivras !
Sans chercher à connaître
Quel pays m'a vu naître,
Ma race ni ma loi,
Tu garderas ta foi.

Cette clause rappelle, en effet, d'assez près les conventions de l'Amour et de Psyché, variante grecque de la légende du Nord. Délicieuse est la musique que Wagner a écrite sur les paroles que je viens de citer ; la phrase qui reviendra si souvent dans l'ouvrage est une des plus belles que je connaisse. Elle se déroule avec la lenteur imposante d'une vague qui se brise et qui s'écoule en écume de neige et d'argent. Frédéric de Telramund, blessé dans le combat contre Lohengrin, est privé de ses biens, dépouillé de ses titres. Nous le retrouvons pauvre, couvert de haillons, au pied du château où vont se célébrer les fiançailles du Chevalier au Cygne avec Elsa. Mais Ortruden'a point perdu tout espoir ; elle est enchanteresse de son métier ; elle sait que Lohengrin perdra son pouvoir surnaturel si la femme qu'il aime l'interroge sur le lieu d'où il vient ; elle s'applique donc à verser dans le cœur d'Elsa le poison de la jalousie : — « Quel est cet époux mystérieux qui va te conduire à l'autel ? Comment se nomme-t-il ? N'es-tu pas le jouet de son caprice ? Ne te trompe-t-il pas ? » Une vierge timide et persécutée ne résiste guère à des insinuations pareilles. Après un scandale causé par Ortrude dans l'église où se passe la cérémonie de

l'hymen, Lohengrin entraîne sa femme dans la chambre nuptiale; là, il a beau lui parler de la pluie et du beau temps, de la lune qui verse de pâles rayons sur les fleurs embaumées, de la brise qui souffle à travers les bosquets, de l'ombre rêveuse et du ciel étoilé. Elsa demeure insensible à ces démonstrations poétiques: enfin, son secret vient à déborder :

Par une ardente envie
Mon cœur est combattu :
Fût-ce au prix de ma vie,
Parle, qui donc es-tu ?

Fi ! la vilaine curieuse ! Cette fatale indiscretion équivaut à un arrêt de mort, et l'épouse de Lohengrin ne sait pas qu'elle perd son mari en le questionnant ; ce qui démontre que les femmes sensées ont raison de ne pas trop s'appesantir sur les faits et gestes de leurs volages époux. Pendant cet entretien, Frédéric qui guette à la porte, croit que le moment psychologique est venu d'attaquer son odieux rival ; il entre dans la chambre l'épée à la main ; mais, cette fois, il est complètement puni de son audace et percé d'un coup terrible qui l'étend sans vie sur le sol. On emporte le cadavre devant le roi Henri, auquel Lohengrin fait des adieux touchants : — Je suis, dit-il, un des chevaliers de Saint-Graal, chargés de faire triompher la Justice sur terre ; par malheur mon pouvoir est soumis à certaines conditions qui ont été violées par Elsa. Me voilà obligé de la quitter. Mais elle est innocente du meurtre de son frère ; voyez plutôt ! —

térieur de l'Eden, que les applaudissements qui ont salué les interprètes — principalement M^{me} Fidès Devriès, une très poétique Elsa ; M. Van Dyck, un Lohengrin à la voix puissante ; M. Auguez, un superbe héraut d'armes, le « héros » de la soirée, disait-on communément — et avant tout son éminent chef, à la persévérance duquel on devait cette belle représentation. Il n'y a, d'ailleurs, qu'une voix sur le soin avec lequel M. Lamoureux a monté l'ouvrage. Non seulement il a pris les meilleurs artistes qu'il a trouvés disponibles, mais la beauté des décors, la richesse des costumes, l'intelligence avec laquelle toute la mise en scène est faite, frappent l'attention dès le début. Nous n'avions aucune crainte pour l'effet du splendide premier acte. Celles qu'on pouvait garder pour quelques parties des actes suivants ne nous ont pas semblé trop justifiées. Peut-être aurait-on pu faire, au second, la coupure tout indiquée et pratiquée, d'ailleurs, partout ailleurs : il ne faut pas, dit le proverbe, se montrer plus royaliste que le roi. Le caractère sombre du duo du couple proscrit — M. Blauwaert et M^{lle} Duvivier — la mélodie d'Elsa, le duo des deux femmes et leur lutte dans le finale ont, pourtant, produit beaucoup d'effet. Je ne parle pas de la marche religieuse, qui est connue. Le chœur des fiançailles a été adorablement dit ; le grand duo, dont la conclusion est une des créations les plus originales de Wagner, a été fort bien rendu. M. Van Dyck a vaillamment dit la mélodie en *ut* majeur ; il a joliment détaillé le récit du Saint-Graal, et a fort heureusement in-

eu qu'*une* représentation à l'Eden, en 1887, cela tient à ce que la police n'a pas osé fourrer au poste quelques gamins en veine de boucan. O patriotisme, que de bêtises on commet en ton nom!...

CONCERTS DU CONSERVATOIRE

La Société des Concerts du Conservatoire nous a fait entendre en 1887 une œuvre maitresse, la 3^e symphonie de M. Camille Saint-Saëns, exécutée pour la première fois en juin 1885 par la Société Philharmonique de Londres. Tout comme le quatrième concerto pour piano et la sonate pour piano et violon, du même auteur, cette Symphonie est divisée en deux parties. Néanmoins, elle renferme en principe les quatre mouvements traditionnels; mais le premier, arrêté dans ses développements, sert d'introduction à l'*adagio* et le *scherzo* est lié par le même procédé au finale. Le compositeur a cherché, par ce moyen, à éviter dans une certaine mesure les interminables reprises et répétitions qui tendent à disparaître de la musique instrumentale. L'auteur, pensant que le moment était venu, pour la symphonie, de bénéficier des progrès de l'instrumentation moderne, a établi son orchestre de la manière suivante : trois flûtes, deux hautbois, un cor anglais, deux clarinettes, une clarinette basse, deux bassons, un contrebasson, quatre cors, trois trompettes, un tuba, trois timbales, un orgue, un piano, sur lequel on joue tantôt à deux mains, tantôt à quatre mains, un triangle, une paire de cymbales, une grosse caisse, et le quatuor à cordes habituel. Il est d'usage, en Angleterre, de mettre entre les mains du public une

analyse succincte et exempte de toute critique, des œuvres que l'on exécute dans un concert. Au point de vue de l'intelligence musicale, ce procédé a de très grands avantages, et il y a lieu de chercher à l'introduire en France. Voici l'analyse qui servait à l'exécution de la Symphonie de M. Saint-Saëns à Londres. Après une introduction lente, consistant dans quelques mesures d'un caractère plaintif, le quatuor expose le thème initial d'un sentiment sobre et agité. Une première transformation de ce thème mène à un deuxième motif, qui se distingue par un sentiment de tranquillité plus grande. Ce motif, après un court développement, présentant les deux thèmes simultanément, apparaît dans une forme caractéristique de courte durée. Suit une deuxième transformation du thème initial, qui laisse entendre par intervalles les notes plaintives de l'introduction. Des épisodes variés amènent avec eux un calme progressif et préparent ainsi l'*adagio* en *ré* bémol, dont le thème, extrêmement calme et contemplatif, est exposé par les violons, altos et violoncelles soutenus par les accords de l'orgue. Ce motif est ensuite repris par une clarinette, un cor et un trombone, accompagnés par les instruments à cordes divisés en plusieurs parties. Après une variation en arabesques exécutée par les violons, la deuxième transformation du thème initial de l'*allegro* apparaît de nouveau, ramenant un vague sentiment d'agitation qu'augmentent quelques harmonies dissonantes, qui font bientôt place au thème de l'*adagio*, exécuté cette fois par la moitié des violons, des altos et des violoncelles avec accompagnement des accords de l'orgue et du rythme persistant en triolets présenté par l'épisode précédent. Le premier mouvement se termine par une *coda*, d'un caractère mystique, faisant entendre alternativement les accords de *ré* bémol majeur et de *mi* mineur. Le second débute par une phrase énergique, *allegro moderato*, suivie immédiatement d'une troisième transformation du thème initial du premier mouvement, plus agitée que ses devancières, et à travers laquelle perce un sentiment fantastique, qui se déclare franchement dans le *presto* où apparaissent çà et là, rapides comme l'éclair, les arpèges et gammes du piano, accompagnés par

un rythme syncopé de l'orchestre et revenant chaque fois dans un ton différent (*fa, mi, mi bémol, sol*) : badinages interrompus par une phrase expressive. A la reprise de l'*allegro moderato*, succède un second *presto*, qui semble vouloir être une répétition du premier, mais à peine a-t-il commencé qu'apparaît un nouveau motif grave, austère, et dont le caractère est tout l'opposé du fantastique. Une lutte s'ensuit, se terminant par la défaite de l'élément inquiet et diabolique. La nouvelle phrase s'élève aux sommets de l'orchestre, y planant comme dans l'azur d'un ciel purifié, et, après une vague réminiscence du thème initial du premier mouvement, un *maestoso* (en *ut* majeur) annonce le prochain triomphe de l'idée calme et élevée. Le thème initial du premier mouvement, complètement transformé, est ensuite exposé par les instruments à cordes divisés et le piano à quatre mains, et repris par l'orgue avec toutes les forces de l'orchestre. Suit un développement construit sur le rythme de trois mesures ; puis un épisode d'un sentiment tranquille et pastoral est répété deux fois. Enfin, une brillante *coda*, dans laquelle le thème initial, par une dernière transformation, prend la forme d'un trait de violon, termine l'œuvre. Une œuvre maîtresse, répétons-le, dont l'orchestration est admirable, et dont les pianistes pourront se rendre compte au moyen de la réduction à quatre mains faite par l'auteur lui-même et publiée par les éditeurs Durand et Schœnewerck.

Le 13 février, les abonnés faisaient à M^{me} Krauss une ovation des plus rares en ce milieu d'ordinaire si calme et si réservé. L'éminente sociétaire des Concerts du Conservatoire devait revenir trois fois saluer le public, qui ne cessait de l'acclamer après sa chaleureuse interprétation de *Tors et Vita*. Les fragments de l'oratorio de M. Gounod étaient fort bien accueillis ; la phrase des violons qui précède le *Judex* produisait une impression saisissante.

CONCERTS DU CHATELET

Joachim, le grand violoniste, reparaisait le 16 janvier au Concert du Châtelet, où son succès était immense, tant dans le concerto de Viotti que dans la Sarabande et la Bourrée de Bach. Bis et rappels : rien ne manquait au triomphe de cet incomparable virtuose, le génie du violon, comme Rubenstein est le génie du piano. Le programme était complété, ce jour-là, par une fort jolie composition de M. Victorin Joncières, intitulée : *Symphonie romantique*, et par l'admirable *Struensée* de Meyerbeer, le tout on ne peut mieux rendu par l'orchestre de M. Colonne.

M. Joachim voyait se renouveler, le 23 janvier, au Concert Colonne, l'immense succès qu'il y avait obtenu le dimanche précédent. L'artiste incomparable a été l'objet d'une longue et chaleureuse ovation. Existe-t-il, en effet, un seul violoniste dont le talent soit aussi complet : le son, le mécanisme, le sentiment, le style joints à une justesse rare et à une simplicité étonnante, telles sont les précieuses qualités de l'illustre Joachim, la perfection même. C'est avec une clarté et une autorité absolument remarquables qu'il nous a fait entendre le concerto de Spohr et la *fantaisie* que lui a dédiée Schumann. Puis le grand artiste s'est surpassé en exécutant avec une verve étonnante, lui, l'homme du style sévère, les *Danses hongroises* de Brahms, d'un rythme si original et d'une facture si étrange. La salle entière a crié *bis*, et Joachim s'est prêté de bonne grâce au désir d'un public enthousiasmé, qui ne se lassait pas de l'entendre.

L'annonce d'un fragment de *Parsifal* attirait, le 6 février, une grande affluence d'auditeurs au Concert du Châtelet. On donnait la grande scène religieuse de la consécration

du Gral, qui forme le deuxième tableau du premier acte de l'œuvre de Wagner. Le succès était très vif.

Le 20 février, M. Faure se faisait applaudir dans une scène d'Herold encore inédite et intitulée : l'*Hercule mourant*.

Le 13 mars, M. Colonne nous faisait entendre une adaptation nouvelle, par M. Émile Moreau, du *Manfred* de Byron, musique de Schumann. M. Mounet-Sully s'était chargé de réciter le poème : son succès a été très grand. Ce qu'il y avait surtout de remarquable dans son interprétation, c'est qu'il donnait, par l'intelligence de sa diction, l'illusion complète d'une scène jouée. On l'a longuement applaudi et plusieurs fois rappelé. M. Mounet-Sully était très bien secondé par M^{lle} du Minil et M. Silvain. L'orchestre de M. Colonne a, comme toujours, fait vaillamment son devoir.

Le 23 octobre, M. Colonne inaugurait la quatorzième année des concerts de l'Association artistique, et, en dépit d'un radieux soleil d'automne, bien fait pour inviter les Parisiens à la promenade, la salle du Châtelet était comble. C'est qu'aussi le programme du concert était excellemment composé : la belle ouverture de *Phèdre*, de M. Massenet; la curieuse *Danse macabre*, de M. Saint-Saëns; la délicieuse symphonie en *fa*, de Beethoven; une jolie romance pour instruments à cordes, le *Printemps*, d'un compositeur danois Ed. Grieg, et — l'idée était heureuse autant que malicieuse — l'*Arlésienne*, de Bizet, que M. Lamoureux exécutait précisément, en ce même moment, à l'Odéon. La musique écrite pour le drame d'Alphonse Daudet par l'auteur de *Carmen* n'a plus besoin de nos éloges. N'est-ce pas un vrai régal pour l'auditeur d'entendre ces fines harmonies, ces phrases au contour élégant et ces jolis détails d'orchestre? Le prélude, le menuet, l'entr'acte du troisième tableau, avec la superbe phrase que le saxophone et le cor jouent à l'octave, l'adagietto et le carillon sont autant de pages de maître. Conduits par le bras vaillant de M. Edouard Colonne, les musiciens du Châtelet se sont surpassés. Ils ont rendu avec une perfection rare et un ensemble irréprochable, avec les nuances les plus délicates et un sentiment exquis, la ravissante partition du regretté Bizet. Bref, si vous nous demandez de prendre parti en

sode qui a inspiré ce sujet est tiré de *Lalla-Rookh*, et ne tient pas une bien grande place dans le poème de Thomas Moore. Quelques mots suffiront pour l'expliquer. Chassée du ciel, la Péri se lamente, et sa douce plainte touche le cœur de l'ange glorieux qui veille aux portes de l'Eden.

Esprit déchu, pauvre exilée,
Ta faute peut encore être effacée...
Du sort voici l'arrêt sévère :
Rentrer en grâce, tu le peux,
Si tu rapportes de la terre
Un don qui plaise au roi des cieux.

Ce don, ce n'est pas le sang qui s'échappe de la blessure du héros mort pour la liberté; ce n'est pas non plus le dernier soupir de deux amants fidèles; c'est la larme du pécheur repentant. Après avoir traversé l'Inde, pays charmant aux parfums suaves, où Mahmoud, tyran de Gazna, fait couler des fleuves de sang; après s'être arrêté aux rivages du Nil, désolés par la peste, elle arriva au seuil du temple de Balbec, le temple du Soleil, dont la colonnade seule, encore debout, est une merveille. Là, parmi les fleurs, joue un bel enfant; là aussi, agenouillé sur les dalles de marbre, le pécheur, le meurtrier, prie, se repent et pleure... Larme bénie qui, rapportée aux pieds de l'Eternel, doit rouvrir à la Péri pardonnée les portes du paradis. Certes, ce n'est ni la poésie ni la couleur qui manquent à ce sujet, et un compositeur non pas mieux, mais autrement doué que Schumann, eût pu même en tirer des effets très dramatiques. Il nous semble aussi qu'en faisant une plus large part à l'instrumentation, et en traitant symphoniquement certains tableaux, on aurait donné à l'œuvre une physionomie plus en rapport avec le milieu où elle devait se produire. Et il y avait vraiment, dans le voyage de la Péri à travers les splendides paysages de l'Inde et de l'Arabie, un prétexte à descriptions bien suffisant pour tenter un musicien coloriste et habile aux combinaisons de l'orchestre. Une courte introduction dans le style fugué nous prépare seule à l'action qui va se dérouler, ou, pour mieux dire, à cette succession de scènes auxquelles

niscence cette fois, les plus poétiques fantaisies de Weber. La troisième partie, bien qu'elle ne soit pas à la hauteur des deux autres, renferme cependant quelques pages remarquables : le chœur des houris, un solo de ténor, le quartetto : « Sœur, est-il vrai que tu veux rentrer aux cieux ? » ; le chœur, avec soli : « O saintes larmes du coupable ! » et une phrase pleine d'élan, chantée par la Péri dans le même finale :

Honneur au Seigneur, j'ai vaincu le destin ;
Mon cœur est rempli d'un délire divin.

Excellente en tous points a été l'exécution du *Paradis et la Péri*, confiée à M^{me} Krauss, au ténor Vergnet, à MM. Jérôme et Dimitri, à M^{me} Durand-Ulbach, à M^{lles} Baldo et Agussol, — dont on a fort apprécié la jolie voix de soprano aigu. Mais ce sont là de ces œuvres, exquises au piano, qui ne gagnent pas à être entendues en public, surtout en entier. Peut-être M. Colonne eût-il évité la monotonie de l'exécution, et partant épargné la lassitude de l'auditoire, en ne jouant que les deux premières parties de l'œuvre, ou même seulement la deuxième, ainsi qu'on avait eu idée de le faire à la Société des Concerts. On doit toujours se garder d'abuser, même des meilleures choses, et s'il faut du Schumann, pas trop n'en faut... à la fois.

Le 6^e concert du Châtelet se donnait le 27 novembre, en l'honneur du centenaire de la mort de Glück. C'est au théâtre et non au concert qu'il appartenait de célébrer le centenaire de Christophe Glück, mort à Vienne à l'âge de soixante-treize ans, le 13 novembre 1787. N'est-ce pas l'Opéra qui eût dû saluer ce génie dramatique incontestable, qui a marqué violemment sa trace, à la façon des révolutionnaires, et dont l'influence se retrouve à chaque instant dans le répertoire moderne ? M. Vaucorbeil nous avait bien promis de reprendre *Armide* ; mais, hélas ! il est mort sans avoir pu mettre à exécution son noble projet, et ce n'est pas à ses successeurs qu'il faut demander à réaliser ce rêve artistique, puisqu'ils ont commencé par laisser partir M^{me} Krauss, la seule interprète possible des œuvres de Glück... et de Mozart : on s'en est bien aperçu à la reprise

de *Don Juan*. Ça été l'habileté de M. Colonne d'engager la Krauss pour une série de concerts, et de lui demander de nous rendre cette fois les rôles d'*Armide* et d'*Alceste*, qu'elle possède si complètement. C'est à propos d'*Armide* que Glück écrivait au bailli du Rollet : « L'ensemble de l'*Armide* est si différent de celui de l'*Alceste*, que vous croiriez qu'ils ne sont pas du même compositeur ; aussi, ai-je employé le peu de suc qui me restait pour achever *Armide* (l'auteur d'*Orphée*, d'*Iphigénie* et d'*Alceste* avait alors soixante et un ans). J'ai tâché d'y être plus peintre et plus poète que musicien ; enfin, vous en jugerez, si on veut l'entendre. Je vous confesse qu'avec cet opéra j'aimerais à finir ma carrière ; il est vrai que, pour le public, il lui faudra au moins autant de temps pour le comprendre qu'il lui en a fallu pour comprendre l'*Alceste*. Il y a, dans *Armide*, une espèce de délicatesse qui n'est pas dans l'*Alceste* ; car j'ai trouvé le moyen de faire parler les personnages de manière que vous connaîtrez d'abord, à leur façon de l'exprimer, quand ce sera *Armide* qui parlera ou une suivante, etc. » Aucun critique n'a mieux jugé Glück que lui-même en cette occasion. Il va sans dire que M^{me} Krauss chante la musique de Glück sans transposition et sans le plus petit changement à la note écrite. Le duo de la Haine a été superbement enlevé par la grande artiste, on ne peut mieux secondée par M. Auguez. Mozart se trouvait à Paris, en 1776, à l'époque où Glück faisait représenter son *Alceste*. Cette belle œuvre ne fut nullement comprise alors du public parisien. Mozart assistait à la première représentation. Il vint, tout en pleurs, se jeter dans les bras de Glück : « Ah ! les barbares ! s'écria-t-il ; ah ! les cœurs de bronze ! que leur faut-il donc pour les émouvoir ? — « Console-toi, petit, répondit Glück : dans trente ans, ils me rendront justice. »

Le second tableau du premier acte de cette belle partition avait, pour interprètes, ce jour-là, au Châtelet, notre éminente tragédienne lyrique et M. Auguez, qui, dans le rôle du grand prêtre, s'est montré le digne partenaire de la Krauss, rendant avec des accents merveilleux l'air célèbre : « Non, ce n'est point un sacrifice », et l'invocation puissante : « Divinités du Styx. » La salle entière a tressailli,

acclamant d'enthousiasme la sublime cantatrice, l'une des dernières gardiennes du grand art. La partie du programme consacrée à Glück était complétée par l'exquise gavotte d'*Iphigénie en Aulide*, l'original ballet des Scythes d'*Iphigénie en Tauride* et l'adorable scène des Champs-Élysées d'*Orphée*, que nous avons souvent entendue au Conservatoire. Ces divers morceaux ont été rendus en toute perfection par l'orchestre de M. Colonne.

« Si j'avais l'insigne honneur de diriger une de nos grandes scènes lyriques, disait autrefois M. Ernest Reyer, j'aurais proposé aux auteurs de *Marie-Madeleine* de représenter leur drame sacré avec décors et costumes. Rien ne manquerait à la pompe du spectacle, si ce n'est qu'au tableau du Golgotha, à la seule fin de ménager la sensibilité des spectateurs, on verrait seulement se projeter sur la scène, comme dans le beau tableau de Gérôme, les grandes ombres allongées des trois crucifiés. » Mais les directeurs de nos principales scènes lyriques ne sont guère friands de drames sacrés et d'oratorios, même quand la faveur du public les accompagne. Il faut donc remercier M. Colonne de nous avoir rendu, à son concert du 4 décembre, l'œuvre qui plaça jadis — il y a quatorze ans — M. Massenet au rang de nos premiers compositeurs. L'auteur du poème avait parfaitement compris le tempérament du musicien pour lequel il écrivait. Il s'était efforcé de développer le côté pittoresque beaucoup plus que les caractères des personnages de l'action ; il avait ainsi permis au compositeur de donner une libre expansion à sa nature de coloriste, qui jusque-là n'avait pas encore trouvé une occasion aussi favorable pour se manifester. Mais avant d'aborder l'analyse du poème de M. Louis Gallet, esquissons le paysage éclairé par les dernières lueurs du soleil couchant. C'est aux portes de Magdala, auprès d'une fontaine que le feuillage épais d'un sycomore protège de son ombre, à travers les palmiers qui bordent la route, dans un lumineux nuage de sable, qu'on voit s'avancer la longue caravane avec son cortège de chameliers ; des marchands vêtus de couleurs vives et des soldats aux armes étincelantes ; des femmes et des publicains, des pharisiens et des scribes se croisent sur le che-

mette de citer aussi la première strophe de la cantilène chantée par la belle pécheresse :

Avez-vous entendu sa parole bénie ?
La clémence divine est inscrite en sa loi.
Quand vous en comprendrez la douceur infinie,
Ah ! vous maudirez votre vie
Et vous pleurerez comme moi !

De méchantes femmes répondent par un éclat de rire à la douleur de Méryem, et Judas vient à son tour lui rappeler les enchantements de sa vie passée et ses folles amours :

Écoute, Méryem, écoute
Le conseil de Judas, le conseil d'un ami :
Chasse la tendresse et le doute,
Et réveille l'amour en ton sein endormi.

Puis les scribes et les pharisiens, dans un chœur où M. Massenet manie d'une main sûre et hardie les artifices de la fugue et du contre-point, jettent l'insulte à la courtisane éplorée. Il y a, dans ce morceau d'ensemble, une vigueur d'accent, une fougue sauvage dont l'effet est des plus saisissants. Quand les voix se sont tues, Jésus apparaît à la foule interdite et lui reproche son orgueilleuse ignorance et ses coupables erreurs. Judas et Méryem se prosternent ; les scribes et les pharisiens ne peuvent s'expliquer leur trouble devant cet homme qui les accuse et qui les maudit. — « Femme, relève-toi ! » dit Jésus à Méryem. Il lui promet d'aller bientôt la visiter en sa maison, et s'éloigne lentement, tandis que le peuple s'écarte et s'incline devant lui. M. Gallet, se rangeant à l'opinion de saint Grégoire contre saint Augustin, a fait de Marthe la sœur de Marie. C'est pourquoi nous voyons, au second acte, Marthe et Marie entourées de leurs servantes, attendant l'arrivée de Jésus. La maison est remplie de parfums et de fleurs. Entre les colonnes de la grande salle où est préparé le festin, on aperçoit le jardin par où doit venir Judas, puis Jésus et ses disciples. Les servantes chantent un petit chœur charmant, d'une grâce exquise :

Le seuil est paré de fleurs rares,
La myrrhe parfume les airs,
Sur les nébels, sur les cithares
Réveillons nos plus doux concerts.

Et quel délicieux morceau d'orchestre que celui qui sert d'introduction à ce petit chœur, quelle instrumentation pittoresque et ingénieusement colorée *alla moda antica* ! La petite flûte et la clarinette dessinent de fines arabesques sur des arpèges de harpe ; cela est d'une simplicité, d'une élégance, d'une fraîcheur dont la partition au piano ne vous donnera qu'une idée affaiblie. Il faut citer aussi avec éloge le duo entre Marthe et Judas. Puis, voici une ravissante phrase de la Magdaléenne :

Je ne vis que par sa pensée,
Et de trop de honte lassée
Mon âme implore son retour,
Comme, languissante et brisée,
La fleur appelle la rosée
Et les premiers baisers du jour.

Marthe et Marie se prosternent devant le Maître.

Toi, qu'un esprit sublime éclaire,
Tu daignes venir jusqu'à nous !
Alleluia !

A la seconde strophe, le violoncelle solo s'unit aux voix des deux femmes, dont la supplication touchante et naïve appelle les bénédictions de Jésus. Après un duo très bien fait, et dans lequel on pourrait tout au plus reprendre une légère réminiscence de style italien, Jésus et les disciples adressent au Dieu d'Israël une magnifique prière sans accompagnement, morceau vraiment remarquable et d'une grande élévation. Le tableau du Golgotha, au début du troisième acte, a vivement impressionné l'auditoire du Châtelet. Après le chœur de l'insulte un *allegro féroce*, avec dessin persistant des premiers violons, la Madeleine s'approche de la croix pour recueillir le dernier soupir de Jésus. La terre tremble, le ciel s'agite et gronde, le son

lugubre du tamtam se mêle à l'éclat des instruments de cuivre, et au milieu de ce grand cataclysme d'où va sortir la régénération du monde, s'exhale la plainte suprême du divin Rédempteur : *Consummatum est !* Le début de la quatrième partie : « Marie-Magdeleine et les saintes femmes au tombeau de Jésus », est une inspiration sublime :

Pleure, Magdaléenne, pleure
Au souvenir des temps lointains
Où le maître adoré vint bénir ta demeure !
Pleure, Magdaléenne, pleure !
Nous ne le verrons plus, le Prophète divin.

Écoutons ce que chantent ces saintes femmes, et nous pleurerons comme elles, car il n'existe pas en musique quelque chose de plus tendre, de plus touchant, de plus suave et de plus pur. Jésus, le front illuminé par un rayon divin, apparaît à la Magdaléenne :

Femme, va dire aux miens d'enseigner à la terre
La loi du Christ victorieux.

Christ est vivant ! Christ est ressuscité ! *Gloria in excelsis !* Un beau chœur d'allégresse termine cette œuvre d'une rare délicatesse de sentiment et d'expression, gracieuse et forte, partition pleine de grandeur religieuse, d'élévation et de poésie chrétienne qui a fait pour la renommée de M. Massenet ce que l'*Enfance du Christ* fit autrefois pour la gloire d'Hector Berlioz. Est-il besoin de dire avec quelle autorité, avec quel soin, avec quelle foi M. Colonne a dirigé ce bel oratorio, et comment il a su communiquer à ses interprètes la chaleur que demande la musique si touchante et si expressive de M. Massenet ? Le timbre si pénétrant de la voix de M^{me} Krauss, la tendresse de son accent, la nature même de son tempérament d'artiste conviennent merveilleusement au caractère du personnage de Méryem, et si certaines parties sont écrites un peu bas, pour le registre de son soprano, la couleur générale du rôle prend avec elle un charme, une suavité qui complètent admirablement la pensée de l'auteur. M^{me} Krauss nous a profondément remué dans l'air de la première partie, dans le duo avec

Jésus, l'air : « O bien-aimé ! et les strophes : « Sa lèvre d'où tombait une parole aimée. » M. Vergnet a chanté le rôle de Jésus d'une voix pure et sympathique, et ce n'est pas par pure galanterie que nous adressons à M^{me} Durand-Ulbach (Marthe) nos compliments les plus sincères sur son joli mezzo. M. Lorrain, l'ancienne basse chantante de l'Opéra, s'était chargé de la partie de Judas, la plus ingrate de ce bel ouvrage, dont la reprise termine dignement, pour le Concert du Châtelet, l'année 1887.

CONCERTS LAMOUREUX

A l'Eden-Théâtre, M. Lamoureux nous donnait, le 19 janvier, interprété par M^{mo} Brunet-Lafleur, dont la voix est d'un timbre si pur et si suave, et par M. Van Dyck, qui a si remarquablement créé le rôle de Siegmound, le superbe fragment du premier acte de la *Valkyrie*, de Wagner, qu'il nous avait fait entendre pour la première fois l'année précédente. On n'en a pas oublié le sujet. Hunding a provoqué l'ennemi de sa race, et, dès l'aube, ils se battront. Le jeune héros, demeuré seul, s'abandonne à son angoisse. Comment se battra-t-il ? Ses armes sont brisées : qui lui donnera une épée dans sa détresse ? Il n'a point vu ou il n'a pas compris le geste de Sieglinde, lui montrant un glaive enfoncé dans le tronc du frêne. Mais voici que son courage renaît. Le motif de l'épée apparaît soudainement, empruntant aux cuivres leur sonorité farouche. La voix de Siegmound s'affermir et s'exalte. Des plaintes de violoncelle l'enveloppent ; elle s'élève par degré au-dessus d'un orchestre toujours accru. A demi couché, le héros se relève. Le thème de l'épée retentit, plus strident, à la trompette : les violons s'excitent ; tout se passionne. Au cœur du frêne brille l'épée en feu — l'épée de la détresse. Le motif est

repris par le hautbois ; il semble sortir de tous les points de l'orchestre et il domine tout. Soudain, les harpes s'échappent en arpèges ; la trompette fait éclater triomphalement le motif du glaive. C'est là de la musique obsédante, on l'a dit avec raison, vraiment héroïque et d'une intensité dramatique extraordinaire. C'est alors que Sieglinde entr'ouvre la porte de sa chambre et s'avance, dans l'ombre, vers Siegmound. Le motif de la pitié se mêle dans l'orchestre à celui de la victoire des Welsungs. La fille de Wotan raconte, sur les amples harmonies du thème du Walhalla, comment son père, au jour tragique de ses noces, enfonça au cœur de l'arbre l'épée qu'un vaillant doit en arracher ! Ce vaillant sera Siegmound. De nouveau, le motif du glaive s'éveille et résonne. Les amoureux se rapprochent l'un de l'autre. Plus d'ouragan ; un vent frais ouvre la porte ; la lune se mire aux eaux argentées de l'étang. Imaginez le murmure passionné des violoncelles, les frissons des flûtes, les soupirs des hautbois, le grand bourdonnement de la symphonie. Siegmound chante le *lied* du printemps et arrache le glaive qu'il brandit. Et cependant, au milieu de cette ivresse, une ivresse a persisté. Toujours le thème de la malédiction reparait sous le thème d'amour, et les instruments ne disent pas une seule fois la gloire des Welsungs qu'ils n'annoncent aussi leur ruine. Tel est ce fragment du premier acte en raccourci. Nous n'en pouvons même esquisser la splendeur harmonique et la magnifique polyphonie. En ce qui touche l'orchestre, l'interprétation de l'Eden est toujours au-dessus de tout éloge. M. Lamoureux est arrivé à des résultats qu'on a bien rarement atteints en France, et qui lui font supérieurement honneur. Un concerto d'Hændel préparait habilement le public à respirer à pleins poumons le grand souffle de l'œuvre de Wagner. M^{me} Brunet-Lafleur est toujours la chanteuse impeccable, à la voix délicieuse et à la diction supérieurement correcte. La voix de M. Van Dyck est puissante et souple, également propre aux grands éclats et à la demi-teinte (encore que le timbre en soit un peu dur), également sonore dans le médium et à l'aigu. La plus grande qualité de M. Van Dyck a son défaut correspondant : son articulation est admirable de net-

l'art, mais elle exige un effort trop visible : par instants, le visage du chanteur en est informé, et toute sa personne s'assoie à ces efforts par des mouvements exagérés : personne n'imaginait que l'art de prononcer imposât un pareil labeur. Malgré ce défaut, qui vaut la peine d'être signalé, la diction de cet artiste est excellente, et nous ne voyons pas à Paris un seul tenor qui pût, à ce degré, sans l'auxiliaire de la mise en scène, intéresser un public de concert à l'action de la *Walkyrie*. Cette action serait fort claire si la notice qu'on distribue dans la salle pour en augmenter la clarté ne rassemblait pas un point essentiel. Sieglinde aime Siegmound, et cet amour remplit tout l'acte. Mais on omet de nous dire que Sieglinde est en même temps la sœur de Siegmound et que cette considération n'empêche rien... C'est la morale des temps mythologiques, laquelle n'avait pas tort : car si les enfants du premier homme n'avaient pas été incestueux, où en serions-nous, je vous prie ? Cette consanguinité des deux héros explique la scène ravissante où Sieglinde dit en substance à Siegmound : « Ton visage ressemble à celui que j'ai vu dans la source quand je m'y suis penchée moi-même. Ta voix, je l'ai entendue, quand les échos de la forêt me renvoyaient ma propre voix. » Rien à dire de la musique : elle est constamment sublime et, répétons-le, l'interprétation de M. Lamoureux est magistrale.

Nous relevons ensuite, sur le programme du concert Lamoureux du 20 mars, la première audition d'une nouvelle œuvre du vaillant auteur du *Chant de la Cloche*, M. Vincent d'Indy. C'est une symphonie en trois parties, écrite sur le thème d'une chanson montagnarde, développée d'une façon bien intéressante et bien curieuse. C'est ainsi que le piano vient faire sa partie dans l'orchestre d'une manière aussi heureuse que nouvelle. On a beaucoup applaudi l'exquise composition de M. d'Indy et son excellente pianiste, M^{lle} Bordes-Pène.

En 1887, les Concerts Lamoureux ont de nouveau déménagé. N'ayant pu garder l'Eden, à la suite des stupides incidents de *Lohengrin*, M. Lamoureux qui, fort heureusement, n'est pas homme à se décourager, a dû chercher

un autre asile. Il a jeté son dévolu sur le Cirque d'Été, qui est justement le berceau de ses grands succès ; c'est là qu'il donna jadis les magnifiques exécutions du *Messie* et de *Judas Machabée* d'Hændel, dont se souviennent encore tous les dilettantes parisiens. Revenant au Cirque des Champs-Élysées, M. Lamoureux y trouve, en un riche et beau quartier, une salle élégamment transformée, pourvue de loges découvertes et de commodos promenoirs, tout intime et toute gaie, de plus excellente au point de vue de l'acoustique. Bref, M. Lamoureux n'a pas perdu au change, et nous pensons que ses concerts seront encore mieux placés au Cirque des Champs-Élysées qu'à l'Eden. L'inauguration en a été fort brillante, et depuis la symphonie en *ut* mineur exécutée en toute perfection, jusqu'à la *Rapsodie norvégienne* de M. Lalo, qui terminait la première séance (30 octobre), les ovations n'ont point manqué à l'éminent chef d'orchestre. Le grand succès a été pour le *Dernier Sommeil de la Vierge*, que M. Massenet a eu le plaisir de s'entendre bisser d'acclamation.

Nous aurons, dans le prochain volume, plus d'une fois l'occasion de revenir sur les concerts de M. Lamoureux dont nous suivrons toujours les travaux avec l'intérêt qu'ils méritent. Nous nous contenterons de lui souhaiter ici la bienvenue, et de saluer son premier succès.

CONCERTS DU CHATEAU-D'EAU

M. Remi Montardon a pensé que les trois grandes institutions du Conservatoire, du Châtelet et du Cirque d'Été ne suffisaient pas au bonheur des dilettantes parisiens, et — ô témérité ! — il a repris, au théâtre du Château-d'Eau, l'entreprise que M. Lamoureux n'avait menée à bien qu'à

force de sacrifices et de persévérance. Il n'y a, naturellement, aucune comparaison à établir entre l'admirable orchestre de son prédécesseur et celui qu'a formé un peu à la hâte et disposé sur l'estrade d'une façon bizarre le directeur de l'École française de musique et de déclamation. Aussi, n'étonnerai-je personne en disant que la symphonie pastorale a été, le 30 octobre, rendue « à la grosse » et sans aucune espèce de nuance ni de délicatesse. M. Montardon a eu l'ort de s'attaquer du premier coup à une pareille œuvre, et nous lui adressions le conseil de se contenter, dans ce quartier populaire et dans une vaste salle où il y a sept cents places à 50 centimes, de donner des ouvertures comme celle d'*Obéron* qui n'a pas été trop mal rendue ; de petits morceaux comme le Passepied du *Roi s'amuse*, et, interprétés par les meilleurs chanteurs qu'il pourra trouver disponibles, des airs d'opéra comme la sérénade du *Timbre d'argent*, qui a valu à M. Auguez un *bis* unanime. Mais, grand Dieu ! qu'il ne touche pas aux colosses, et ne se risque pas à l'exécution des grandes œuvres de Beethoven et de Berlioz, qui seront toujours infiniment mieux rendues chez MM. Lamoureux et Colonne, et par l'orchestration desquelles les habitués de ces grands concerts ne reprendront certes pas le chemin du Château-d'Eau, des amies oubliées.

M. René Montardon avait déjà suivi le conseil que nous nous étions permis de lui donner, et la composition de son deuxième concert au théâtre du Château-d'Eau était telle que nous la souhaitons pour le succès de son entreprise. Laisant les grandes œuvres à MM. Colonne et Lamoureux, M. Montardon se contente de petits morceaux : « un concert coupe » avec des solistes. On a fort applaudi, le 27 novembre, M. Giraudet, dans le *Villon* et dans l'air de la Calomnie du *Burlier* ; le violoniste Nicosia, dans la *Danse macabre* de Saint-Saëns, et le corniste Garrigue, dans une romance du même compositeur. Nous aurons — espérons-le du moins ! — à reparler, l'an prochain, des Concerts du Château-d'Eau.

INSTITUT

L'audition des cantates pour le grand prix de composition musicale (Prix de Rome) a eu lieu à l'Institut, le 25 juin. En vertu d'une décision récente et absurde — j'en demande pardon à MM. les Académiciens — les représentants de la presse étaient encore une fois sévèrement consignés à la porte de la salle des bustes, fidèlement gardée par M. Cerbère Pingard. La critique musicale étant évincée d'une séance qui l'intéresse directement, nous nous sommes fait un malin plaisir de passer, le 25 juin, par-dessus la défense de l'aimable secrétaire de l'Institut; ce qui nous permet de renseigner ici, comme c'est notre devoir, les lecteurs des *Annales*. Le poème à trois personnages, qu'avaient à traiter les concurrents au Prix de Rome, est une *Didon* de M. Augé de Lassus, dont nous connaissions un opéra-comique en un acte, intitulé *Partie Carrée*, qui n'eut, à la salle Favart, qu'une durée éphémère, et une gentille comédie, *Racine à Port-Royal*, représentée au Théâtre-Français à propos de l'anniversaire de la naissance de Racine. Nous avons gardé un bon souvenir de ce dernier ouvrage, dont la versification était fort supérieure à celle de la cantate de ce jour, trop souvent rocailleuse et contournée. Cette *Didon* comprend quatre scènes coupées pour la musique. Dans la première, Didon attend Enée avec une impatience qui se

devine. Enée arrive enfin, mais il a le front soucieux et l'âme bourrelée de remords. Il s'abandonne bientôt — au diable les souvenirs d'Illion en ruines! — et chante avec Didon le duo d'amour obligé : « Tout est bonheur, sourire et fête... » Mais au moment... physiologique, la petite fête est brusquement interrompue par un gène d'outre-tombe : c'est le spectre du père Anchise qui parle à son fils d'honneur et de devoir. Et voilà notre Enée tiraillé entre ce devoir qui l'appelle aux rivages du Tibre et l'amour de Didon qui voudrait le retenir à Carthage. Vains efforts et vaine prière : « La patrie est mon seul dieu ! lui répond Enée, adieu pour jamais ! » Et le spectre disparaît ravi, tandis que l'infortunée Didon s'abandonne au désespoir. Le sujet que nous venons de dire a été mis en musique par quatre élèves. M. Bachelet (classe de M. Guiraud) avait concouru sans succès l'an dernier. Il a été bombardé, cette année, du premier second prix (*premier second* : c'est le style de l'endroit). Un bon prélude, mais une partition diantrement flandreuse et monotone, dont il faut excepter le trio final qui n'est pas sans effet. M. Bachelet, suivant la méthode allemande, ne ménage point ses interprètes : M^{me} Bosman et M. Lubert en étaient tout essoufflés. M. Auguez nous a fait apprécier une fois de plus — à l'Institut, il est défendu d'applaudir — la solidité de sa belle voix de basse et la netteté de sa diction. M. Kaiser, élève de Massenet et second prix de 1886, a manqué le Prix de Rome avec une composition qui atteste du savoir et du goût, mais où l'on cherche en vain la personnalité : la musique qu'il a écrite pour *Didon* pourrait tout aussi bien s'adapter à n'importe quel autre sujet. On dit que M. Kaiser, poétique et gracieux, avait pour lui M. Gounod. Tout en rendant justice à la science de M. Kaiser et à la limpidité de son inspiration, les collègues de l'illustre académicien en ont jugé différemment. Il n'y a que des éloges à faire aux interprètes : M^{lle} Hamann, charmante, M. Vergnet, très en voix, et M. Giraudet, plus « basse profonde » que jamais. M. Erlanger, élève de Léo Delibes, concourait pour la première fois. Le prélude descriptif nous faisait mieux augurer de cette composition dont les idées man-

quent de suite et d'homogénéité. Le jury a cru pourtant devoir encourager ce jeune homme en attribuant un second « deuxième prix » à sa composition, fort bien défendue par MM. Engel et Belhomme et M^{lle} Brun. C'est après une délibération qui n'a pas duré moins de deux heures que l'Académie des Beaux-Arts, toutes sections réunies, présidée par M. Chaplain, assisté de MM. Delaborde et Bonnat, a décerné le Prix de Rome à M. Gustave Charpentier, élève de M. Massenet pour la première année. M. Charpentier a bien compris son sujet et l'a traité d'une façon fort intelligente; il est rare de rencontrer chez un débutant autant de vigueur et d'originalité. M^{me} Yveling Ram Baud a superbement interprété le premier air de Didon, qui atteste un tempérament réellement dramatique. Le ténor Cossira a dit avec infiniment de goût le rôle d'Enée, et le morceau de baryton, sur un rythme guerrier, a été fort bien enlevé par M. Manoury. Une interprétation d'élite destinée à faire valoir une partition de grand mérite qui nous fait espérer un compositeur d'avenir. En tout cas, l'Académie des Beaux-Arts a « bien jugé ».

Quand donc en finira-t-on avec la routine qui veut qu'on exécute dans une niche de la salle de l'Institut — quelle *niche* pour les pauvres lauréats ! — la cantate des Prix de Rome ? L'expérience tentée, le 29 octobre, à la séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts, à propos de la scène lyrique qui a remporté le grand prix de composition musicale, ne sera-t-elle pas la dernière ? Nous venons de rendre justice aux qualités poétiques de la *Didon* de M. Charpentier ; nous pouvons exprimer le chagrin que nous avons ressenti de la voir *exécutée* de la sorte dans une salle aussi ingrate sous le rapport de l'acoustique, et nous plaignons sincèrement des interprètes de talent, tels que M. Vergnet, M^{me} Yveling Ram Baud et M. Lauwers, qui, ne s'entendant probablement pas, dans ce guignol, se croient forcés de *crier* pour que le son de leurs voix, naturellement disposé à monter, arrive en bas jusqu'à l'oreille du public. L'instrumentation de M. Charpentier — l'orchestre était celui de l'Opéra, dirigé par M. Vianesi — ne nous a pas semblé à la hauteur de son inspiration,

OPÉRA

Professeur : M. OBIN.

Hommes.

Premier prix : M. Beyle.

Premier accessit : MM. Cornubert et Gibert.

Second accessit : M. Vérin.

Femmes.

Pas de premier prix.

Second prix : M^{lles} Maret et Cremer.

Premier accessit : M^{lles} Bronville et Armand.

OPÉRA-COMIQUE

Hommes.

Premier prix : M. Jacquin, élève de M. Ponchard.

Second prix : MM. Rouhier et Cornubert, élèves de M. Ponchard.

Premier accessit : M. Lafarge, élève de M. Ponchard.

Deuxième accessit : MM. Duzas, Monteux, Darand, tous trois élèves de M. Achard et d'abord de M. Mocker.

Femmes.

Premier prix : M^{lle} Samé, élève de M. Ponchard.

Second prix : M^{lles} Auguez, élève de M. Ponchard; Agussol, élève de M. Mocker et ensuite de M. Achard.

Premier accessit : M^{lles} Levasseur, élève de M. Achard; Durand, élève de M. Ponchard.

TRAGÉDIE

Hommes.

Premier prix : M. Leitner, élève de M. Worms.

Premier accessit : MM. Damoye, élève de M. Got; Es-

parbès, élève de M. Maubant; Desjardins, élève de M. Delaunay.

Femmes.

Pas de prix.

Premier accessit : M^{lles} Malk et Forgue, élèves de M. Worms.

COMÉDIE

Hommes.

Premier prix : M. Leitner, élève de M. Worms.

Second prix : MM. Cocheris et Gauthier, élèves de M. Delaunay.

Premier accessit : MM. Darras, élève de M. Maubant; Numa, élève de M. Delaunay.

Deuxième accessit : M. Coquet, élève de M. Maubant.

Femmes.

Premier prix : M^{lles} Ludwig, élève de M. Delaunay; Cogé, élève de M. Got.

Pas de second prix.

Premier accessit : M^{lles} Sanlaville et Sylviac, élèves de M. Worms; Bertrand, élève de M. Got.

Premier accessit : M^{lles} Tasny, élève de M. Maubant; Montcharmont, élève de l'École de Lyon et ensuite de M. Got; Malck, élève de M. Worms.

PIANO

Concours des élèves hommes.

Premier prix : MM. Delafosse et Berny, élèves de M. Marmontel.

Second prix : M. Riera, élève de M. Fissot.

Premier accessit : MM. Lachaume et Williams, élèves de M. Mathias d'abord et ensuite de M. Fissot.

Deuxième accessit : MM. Catherine, Bloch, Staub, élèves de M. Marmontel.

Concours des élèves femmes.

Premier prix : M^{lles} Barrière et Léfébure, élèves de M^{me} Massart d'abord et ensuite de M. Fissot; Sévero du Minil, élève de M. Delaborde.

Second prix : M^{lles} Depecker et Jaeger, élèves de M. Duvernoy et précédemment de M. Le Couppey; Marais, Jusséaume et Jétot, élèves de M. Fissot, précédemment de M^{me} Massart.

Premier accessit : M^{lles} Parisot, Panthes et Sareey, élèves de M. Fissot, précédemment de M^{me} Massart; M^{lle} Berlin, élève de M. Delaborde; Weyler, élève de M. Duvernoy, précédemment de M. Le Couppey.

Deuxième accessit : M^{lles} Bourlier et Chrétien, élèves de M. Fissot, précédemment de M^{me} Massart; Quanté, élève de M. Duvernoy, précédemment de M. Le Couppey; Beauvais, élève de M. Duvernoy.

HARPE

Professeur : M. HASSELMANS.

Premier prix : M^{lle} Renié.

Pas de second prix.

Premier accessit : M^{lle} Lautemann.

Deuxième accessit : M^{lle} Thevenet.

VIOLON

Premier prix : MM. Kreisler, Wondra, Pellenc, Rinuccini, M^{lle} Gauthier, élèves de M. Massart.

Second prix : MM. Berquet, élève de M. Sauzay; Besnier, élève de M. Dancla.

Premier accessit : M. Miersch et M^{lle} Duport, élèves de M. Massart; M^{lles} Magnien, élève de M. Dancla; Langlois, élève de M. Sauzay.

Deuxième accessit : M^{lle} d'Olmen de Poederlé, élève de M. Dancla; M^{lle} Huon et M. Sudfeld, élèves de M. Sauzay; Wyganowski, élève de M. Massart. :

VIOLONCELLE

Premier prix : MM. Abbiate, élève de M. Delsarte.

Second prix : M. Gurt, élève de M. Rabaud.

Premier accessit : M^{lle} Baude, élève de M. Delsart.

Deuxième accessit : MM. Jobert, élève de M. Delsart
Fleschelle, élève de M. Rabaud.

CONTREBASSE

Professeur : M. VERRIMST.

Premier prix : MM. Weiller et Serge.

Pas de second prix.

Premier accessit : M. Pickett.

Deuxième accessit : M. Thevenin.

FLUTE

Professeur : M. HENRY ALTÈS.

Pas de premier prix.

Second prix : M. Boblin.

Premier accessit : M. Fournier.

Deuxième accessit : M. Verroust.

HAUTBOIS

Professeur : M. GEORGES GILLET.

Premier prix : M. Robert.

Pas de second prix.

Premier accessit : MM. Clerc et Lenom.

Deuxième accessit : MM. Gillet et Marx.

CLARINETTE

Professeur : M. ROSE.

Premier prix : MM. Lefebvre et Pourtau.

Pas de second prix.
Premier accessit : M. Fichet.
Deuxième accessit : M. Blanc.

BASSON

Professeur : M. EUGÈNE JANCOURT.

Premier prix : MM. Leruste et Dhérin.

COR

Professeur : M. MOHR.

Premier prix : M. Labarre.
Second prix : M. Beyls.
Premier accessit : M. Massart.
Deuxième accessit : M. Carré.

CORNET A PISTONS

Professeur : M. ARBAN.

Premier prix : M. Lalanne.
Second prix : M. Andrieu.
Premier accessit : M. Bruguière.

TROMPETTE

Professeur : M. CERCLIER.

Pas de premier prix.
Second prix : M. Leuliet.
Pas de premier accessit.
Deuxième accessit : M. Lagrange.

TROMBONE

Professeur : M. DELISSE.

Premier prix : M. Massot.

d'une forme de l'art en qui se sont manifestés depuis cent cinquante ans, sous tant de formes agréables et variées, les meilleures qualités et les plus heureux dons du génie français, la bonne humeur, la sensibilité fine et tendre, l'esprit élégant et vif, avec les plus honnêtes passions. Ce que nous voulons, messieurs, c'est que tous ceux qui aiment l'opéra-comique ne soient pas trop dérangés dans leurs habitudes et leurs prédilections. Nous tenons à ne pas exposer ce genre tout particulier, si délicat, si national, au péril d'une exploitation commencée dans des conditions où il y aurait trop de chances à courir. Nous cherchons à tout concilier : une bonne et belle exécution des meilleurs chefs-d'œuvre du répertoire, des plus populaires, des plus sûrs du succès, avec le moins de risques possible, avec la continuation des traditions et des traités, en tenant compte de la situation des personnes, de leur passé et de leur avenir. Rouvrir l'Opéra-Comique pour le rouvrir, ce serait assurément quelque chose ; mais nous avons plus d'ambition, nous cherchons à le rouvrir sur un emplacement, dans une salle dont le public, ne se sentant pas trop éloigné, reprenne le chemin pour l'avoir déjà connu. On se plaint de notre lenteur ; on a sans doute raison, mais rien ne se fait en un jour. Nous ne sommes pas les seuls à désirer que cette affaire finisse ; les plus intéressés, ce n'est point parmi vous qu'on les trouve, et, parmi tant d'intérêts soulevés et en lutte, nous ne cherchons qu'à démêler et à faire triompher celui dont nous avons la garde, l'intérêt de ce répertoire qu'il ne faudrait pas laisser démembrer, pas plus qu'il ne faut laisser se dissoudre la compagnie qui en est l'interprète. Le public peut compter sur notre zèle et nos efforts. »

Enfin, le ministre a terminé sa harangue en remettant la croix de la Légion d'honneur à MM. Lenepveu et Maubant. Ce dernier passage a naturellement été fort applaudi. Puis, on est passé à l'appel des lauréats, suivi du concert, qui a été charmant d'un bout à l'autre. M^{lle} Barrière, une enfant merveilleusement douée, a exécuté en virtuose *di primo cartello* la sonate pour piano de Weber. Puis, une harpiste de douze ans, M^{lle} Renié, a charmé et captivé le public en rendant, avec des grâces qui prouvent chez ce petit prodige

un sentiment musical des plus raffinés, le concertino d'Oberthur, qui lui avait valu le premier prix. Le premier prix de chant, M^{lle} Durand, a enlevé la valse du *Pardon* avec des élans tout à fait extraordinaires, et un autre enfant remarquable, M. Kreisler, l'un des cinq élèves de M. Massart qui ont obtenu le premier prix de violon, a exécuté avec un brio étonnant la polonaise de concert de Laub. M. Leitner avait heureusement troqué la scène de son concours tragique, dans *Mithridate*, pour une scène du *Cid*, de Corneille, qui a fait valoir son intelligence scénique et ses belles qualités de diction. On est ensuite passé à la comédie avec le *Cœur et la Dot*, de Félicien Mallefille. M^{lle} Ludwig a révélé, dans le rôle créé par Augustine Brohan, un talent tout primesautier, et à l'opéra-comique avec le *Chien du Jardinier*, ce petit chef-d'œuvre de Grisar, que le théâtre brûlé devra nous rendre lorsqu'il aura une salle et qu'il s'occupera de réorganiser son répertoire. La scène de *Charles VI*, d'Halévy, que M. Beyle et M^{lle} Armand ont interprétée en artistes, a dignement terminé le concert et la séance, à tous les points de vue intéressante ¹.

(1) En 1887, M. Fissot a été nommé professeur d'une classe de piano, hommes, pour remplacer M. Mathias démissionnaire, et d'une classe de piano, femmes, pour succéder à M^{me} Massart décédée.

M. Alphonse Duvernoy prenait possession de la classe de M. Le Couppey démissionnaire.

NÉCROLOGIE

Hommes de lettres et auteurs dramatiques.

Alphonse Baralle, Paul Bocage, Ernest de Calonne, Daniel Darc (M^{me} Régnier), Dupin, Paul Féval, Henri Feugère, Eugène Grangé, Alfred Hennequin, Adolphe Huard, Jules Lacroix, Léon Leroy, Marcelin, M^{me} Paton (Jacques Rozier), Adolphe Racot, Gustave Ricouard, Armand Roux, Schanne, Albéric Second, Charles Young.

Compositeurs et artistes musiciens.

Henri Beaucé, M^{lle} Jenny Godin, Guilliot de Sainbris, Félix Le Couppey, M^{me} Massart, Mennk-Lévy, Mézeray, Nicou-Choron, Jules Pasdeloup, Eugène Pottier, Charles Verroust, Auguste Wolff.

Artistes dramatiques et lyriques.

M^{lle} Aimée, Marius Audran, Bacquié, H. Ballande, Lucien Barbe, Jacques Boulo, Suzanne Brohan, Chamonin,

Cosset, M^{me} Delorme, Depassio, M^{me} Fromentin, Godfrin, Hyacinthe, M^{lle} Andrée Kerda, M^{me} Lebec-Espigat, Louis Leroy, Jenny Lind (M^{me} Goldschmidt), Massol, M^{lle} Althalie Manvoy, M^{lle} Maxime, Méranté, Morère, M^{lle} Alice Noblet, François Perrier, M^{me} Peschard, Poultier, Jules Puget, Hippolyte Raynard, M^{me} Lucile Roland-Bévalet, Stainville, Talien, M^{me} Clotilde Toscan, Touzé, M^{me} Eugénie Vigne (née Huguet).

Divers.

Brandus (éditeur de musique); Jules Boulnois (chef machiniste), Deschamps (directeur de théâtre), Donon (secrétaire du théâtre de la Porte-Saint-Martin); de Filippi (ex-secrétaire du Théâtre-Italien), Hermann (prestidigitateur), Charles de Lalande (architecte), Lecoq (le plus ancien des contrôleurs de théâtre), Hippolyte Leroy (ancien directeur de la scène à l'Opéra), Masson (ancien administrateur des immeubles de l'Opéra-Comique et du Théâtre-Italien), Nézel (peintre-décorateur), Ernest Ozanne (ex-secrétaire de l'Ambigu), M^{me} Porcher (directrice de l'Agence pour la vente des billets d'auteur), Henri Provost (caissier du Théâtre-Français), Maurice Strakosch (impresario).

LA CRITIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

EN L'AN 1887 ¹

Annales politiques et littéraires. — M. JULES FAVRE, critique dramatique; M. ELY EDMOND-GRIMARD, critique musical

L'Art et la Mode. — M. EDMOND STOULLIG ² (Vert-Vert).

L'Art musical. — M. ALPHONSE LEDUC.

Charivari. — M. PIERRE VÉRON.

Courrier de l'Art. — M. ARTHUR HEULHARD, critique dramatique; M. LOUIS GALLET, critique musical.

Courrier d'Etat. — M. EDMOND STOULLIG.

Courrier du Soir. — M. DE BASSIDAN, critique dramatique
M. GOULET (Gutello), critique musical.

Cri du Peuple. — M. PAUL ALEXIS (Trublot).

Daily Telegraph. — M. CAMPBELL CLARKE.

XIX^e Siècle. — M. HENRY FOUQUIER; M. MOBISSON (soirée parisienne et courrier des théâtres).

Echo de Paris. — M. HENRY BAUER; M. ROSATI (Le Cousin Jacques).

1. Situation de la critique dramatique et musicale au 31 décembre 1887 dans les journaux parisiens.

2. Les écrivains dont le nom n'est suivi d'aucune mention sont en même temps chargés du compte rendu dramatique et du compte rendu musical.

Monde illustré. — M. CHARLES MONSELET, critique dramatique; M. AUGUSTE BOISARD, critique musical.

Moniteur universel. — M. DOUMIC (Dorsel), critique dramatique; M. ADOLPHE JULLIEN, critique musical; M. ASTRUC (Surtac), soirée parisienne et courrier des théâtres.

Mot d'Ordre. — M. ALBERT DUBRUJEAUD; M. H. DUVAL, courrier des théâtres.

Musée des familles. — M. H. DE BORNIER, critique dramatique; M. JULIEN TORCHET, critique musical.

Nation. — M. ADRIEN BERNHEIM, critique dramatique; M. EDMOND THÉRY, critique musical, M. ANTOINE BANÈS, courrier des théâtres.

National. — M. EDMOND STOULLIG (Fracasse), critique et courriériste des théâtres.

Nouvelle Revue. — M. LÉOPOLD LACOUR, critique dramatique; M. LOUIS GALLET, critique musical.

Observateur français. — M. CHASSAIGNE DE NÉRONDE.

Paix. — M. JOSEPH MONTET, critique dramatique; M. MÉLIOT, critique musical et courriériste des théâtres.

Paris. — M. HENRI DE LAPOMMERAYE; M. GEORGES ROLLE, courrier des théâtres.

Parti National. — M. ADOLPHE BRISSON, critique dramatique; M. ALBERT DAYROLLES (Gros-René), critique musical et courriériste des théâtres.

Patrie. — M. A. CLAVEAU, critique dramatique; M. LAUZIÈRE DE THÉMINES, critique musical; M. GEORGES GRISIER (Dorante), courrier des théâtres.

Petit Journal. — M. LÉON KERST.

Petit Moniteur. — M. EMILE DESBEAUX, critique dramatique; M. GEORGES-ERNEST DAUDET (Georges Rocheray), critique musical; M. MAXIME GUY (Henri Hem), courrier des théâtres.

Petit National. — M. EDMOND STOULLIG.

Petit Parisien. — M. PAUL GINISTY.

Petite Presse. — M. J. DUFLLOT.

Radical — M. HENRY MARET, critique dramatique; M. GEORGES LEFÈVRE, critique musical; M. H. BIGUET, soirée parisienne et courrier des théâtres.

Rappel. — MM. AUGUSTE VACQUERIE et ARMAND GOUZIERS.

République française. — M. LOUIS DENAYROUSE, critique dramatique; M. ALPHONSE DUVERNOT, critique musical; M. LÉON GANDILLOT, soirée parisienne.

République illustrée. — M. EDGARD POURCELLE.

Revue d'art dramatique. — M. EMILE MORLOT, critique dramatique; M. ALBERT SOUBIES, critique musical.

Revue des Deux-Mondes. — M. LOUIS GANDERAX, critique dramatique; M. CAMILLE BELLAIGUE, critique musical.

Revue bleue. — M. HUGUES LE ROUX, critique dramatique; M. LÉON PILLAUT, critique musical.

Revue trédtrale illustrée. — M. EDMOND BENJAMIN.

Siècle. — M. CHARLES BIGOT, critique dramatique; M. OSCAR COMETTANT, critique musical; M. BARBUSSE, soirée théâtrale.

Soleil. — M. NIEL (Le Maréchal).

Soir. — M. ALPHONSE DUCHEMIN, critique dramatique; M. ALBERT SOUBIES (B. de Lomagne), critique musical; M. EUGÈNE FRAUMONT, soirée parisienne; M. G. DE PORTO-RICHE, courrier des théâtres.

Télégraphe. — M. CAMILLE LE SENNE.

Temps. — M. FRANCISQUE SARCEY, critique dramatique; M. J. WEBER, critique musical; M. ADOLPHE ADERER, courrier des théâtres.

Times. — M. DE BLOWITZ.

Tintamarre. — M. LÉON BIENVENU.

Voltaire. — M. HUBERT-DESVIGNES, critique dramatique; M. ROUSSEAU, critique musical; M. ALFRED DELILIA (Scapin), soirée parisienne; M. EDOUARD PHILIPPE, courrier des théâtres.

Vie Parisienne. — M. JACQUES SAINT-CÈRE.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
PRÉFACE.	I
Académie nationale de musique.	1
Comédie-Française.	37
Théâtre national de l'Opéra-Comique :	
Salle Favart.	105
Salle de l'ancien Théâtre-Lyrique.	132
Théâtre national de l'Odéon (second Théâtre-Français).	149
Gymnase Dramatique	187
Théâtre du Vaudeville	207
Théâtre du Palais-Royal.	249
Théâtre des Variétés	267
Théâtre de la Gaîté	287
Théâtre du Châtelet	297
Théâtre de l'Ambigu-Comique	307
Théâtre de Paris.	323
Théâtre de la Porte-Saint-Martin.	329
Théâtre de la Renaissance	341
Théâtre des Bouffes-Parisiens	355
Théâtre des Nouveautés	373
Théâtre des Folies-Dramatiques	391
Théâtre Cluny.	407
Théâtre des Menus-Plaisirs.	419
Théâtre du Château-d'Eau	435
Théâtre Déjazet.	461
Eden-Théâtre	466
Concerts du Conservatoire.	477
Concerts du Châtelet.	480
Concerts Lamoureux	492
Concerts du Château-d'Eau.	495
Institut	497
Conservatoire de musique et de déclamation.	500
Nécrologie.	509
La Critique dramatique et musicale en 1887.	511

STANFORD UNIVERSITY LIBRARY

**To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below.**

--	--	--



